40e Année. N° 19.

OCT 25 1933

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1er OCTOBRE 1933

		Pages.
te de **Fels**	*Le Mal financier*	481
hel de **Pourichkevitch**	*Le Loup-Colonel.* — I	500
rges-R. **Manue**	*Un Été au Maroc*	528
nce **Napoléon**	*États-Unis et Canada (Souvenirs).* II.	549
ert **Dreyfus**	*Le Cas Gobineau*	588
oré de **Balzac**	*Lettres à l'Étrangère.* — IV	611
ebvre des **Noëttes**	*Nefs médiévales et Galères antiques.*	630
é **Maran**	*Le Livre de la Brousse.* — III	648
eph **Chapiro**	*La Saison théâtrale à Berlin*	671
ert **Flament**	*Le Salon de l'Europe*	693

Jean Poirier : *Parmi les Livres.*

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

Quelques Chiffres

L'EXEMPLE D'UNE COMMUNE RURALE DES LANDES

En 1910, les impôts directs s'élevaient à.	4 126 fr.
En 1926, ils ont atteint.	18 853 fr.
En 1930, —	246 744 fr.
En 1933, ils s'élèveront à.	460 000 fr.

L'État et la Commune ne prennent qu'une faible part de ces sommes. C'est Département qui a déterminé l'ascension verticale des impôts.

Sa part était en effet de	11 422 fr.	en 1926.
Elle a atteint	175 908 fr.	en 1930.
Et s'élèvera à.	368 750 fr.	en 1933.

L'EXEMPLE DE LA PATENTE

A Paris. — La patente d'un avocat, à Paris, est sensiblement égale au montan de son loyer.

Primus, célibataire, occupe un bel appartement pour lequel peut-être il béné ficie de la législation des loyers. Il gagne 150 000 fr. par an; et paie une patente d 15 000 fr.

Secundus, ayant six enfants, a besoin d'un appartement relativement grand Il gagne 40 000 fr. par an, il a de lourdes charges; il paie 16 000 fr. de patente

Dans les quatre plus grandes villes. — Le coefficient qui multiplie le taux d base de la patente est de 8 à Paris, de 8,78 à Lyon, de 11,41 à Bordeaux et de 17,13 Marseille, l'honorable privilège de contribuer aux charges publiques étant ain affecté d'un correcteur de latitude inattendu.

L'EXEMPLE DES SOCIÉTÉS ANONYMES

L'A. N. S. A. a fait une enquête sur les résultats de 68 Sociétés pendant le années 1930 et 1931, c'est-à-dire sur les impôts payés en 1931 et 1932. Il en résul que, sur une somme de 100 fr. à répartir entre l'État et les actionnaires :

	Pour 1930	Pour 1931
L'État a prélevé par sa fiscalité. . .	58 fr. 30	64 fr.
L'actionnaire touchant	41 fr. 70	36 fr.

On ne connaît pas les résultats d'ensemble de l'année 1932, mais quelqu exemples prouvent que la situation se sera encore très sérieusement aggravé En effet :

Les Établissements N. . . . . gagnent 8 millions et paient 21 millions d'impô directs et indirects.

La C. G. F. T. . . . . a gagné 6 156 000 fr. (sur lesquels elle distrib 4 888 000 fr.) après avoir payé des impôts atte gnant 14 754 000 fr. soit 370 p. 100 du dividend

La Société des Automobiles M. a versé en rémunération de son capital 2 012 000 f et a acquitté des taxes s'élevant à 13 399 000 f ce qui fait que la part du capital dans les dépens totales a passé en un an de 10,83 p. 100 4,39 p. 100, celle des collectivités s'élevant de 20,91 à 29,28 p. 100.

La Société Félix P. . . . . a obtenu un bénéfice net de 3 235 000 fr. apr avoir payé 8 102 000 fr. au titre des seu impôts directs.

G. d'E.

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

Le Jardin des Bêtes sauvages
par GEORGES DUHAMEL

La Guerre sous les Mers
par EDMOND DELAGE

LE MAL FINANCIER

IL Y A TREIZE ANS

Comment se posait le problème financier il y a treize ans, c'est-à-dire au sortir de la guerre?

La France avait à se procurer, sans délai, le capital nécessaire au remboursement d'une dette flottante d'environ 60 milliards d'anciens francs. A combler l'écart de 7 milliards relevé entre les dépenses et les recettes normales du budget. A se constituer un fonds de réserve pour parer aux incertitudes et aux carences d'ores et déjà probables des paiements allemands. On se rappelle que le traité de Versailles avait mis théoriquement à la charge de l'Empire allemand et la reconstitution des régions dévastées et les pensions de guerre.

Une dette perpétuelle ou à long terme de 140 milliards, une dette extérieure de 32 milliards, toutes deux aggravées d'un compte d'avance à la Banque de France, montant à 27 milliards, donnaient l'impression d'une difficulté insurmontable.

On jugera, par l'ensemble de ces chiffres, si nous avions raison d'y apercevoir un risque de révolution et si nous étions fondés à mettre sous les yeux du public, à l'appui de nos thèses, ce lumineux et magistral extrait du Mémoire adressé le 30 novembre 1793, au diplomate anglais lord Elgin, par Mallet du Pan, le plus sagace et le plus pénétrant observateur de la Révolution française :

« Tout pouvoir, écrivait Mallet, dont la force ne se hausse plus jusqu'à venir à bout de son mal d'argent, donne par là

même sa démission. Il a virtuellement abdiqué. Dès l'instant qu'il convient qu'en présence de déficit il est besoin d'une autre puissance que la sienne, il y a déplacement de pouvoir et par conséquent révolution. Et c'est une maxime invariable que le déplacement de la puissance une fois consommé mène inévitablement au déplacement de la propriété. »

***

La Chambre de 1919, la Chambre Bleu Horizon, qui venait d'arriver au pouvoir toute remplie de bonne volonté, toute regorgeante d'excellentes intentions se trouvait donc aux prises avec une situation sans précédent dans l'histoire.

Cette Assemblée avait-elle quelque idée neuve et précise de la façon dont elle en sortirait? En aucune façon. Portée au Palais-Bourbon par un de ces mouvements patriotiques et rénovateurs qui s'emparent de la France aux époques désastreuses, le Bloc National était fort au-dessous de ce mouvement dont il ne comprenait pas plus le sens qu'il n'en mesurait la force. Suivant une boutade célèbre, il se coucha dans le lit de son prédécesseur sans même en changer les draps.

Dans l'ordre financier et fiscal, après avoir, tant bien que mal, essayé de maîtriser une dépense que nos dirigeants avaient cessé de gouverner, il se borna à reprendre en sous-œuvre le système fiscal démagogique et socialiste improvisé en pleine guerre par la Chambre de 1914, au mépris de tout bon sens. C'est ainsi qu'il acheva de communiquer toute sa nocivité à la fiscalité inquisitoriale et personnelle édictée par la loi du 31 juillet 1917 et d'imprimer aux droits successoraux un caractère nettement confiscatoire, le plus propre qui fût à briser la continuité de la famille française. Il n'est pas jusqu'à la taxe sur le chiffre d'affaires, dont on a fait honneur — ou grief — au Bloc National, que celui-ci n'eût reçue des mains de ses adversaires.

C'eût été un bien grand miracle que cette fiscalité de raccroc, substituée brusquement à la vieille fiscalité passée en force d'habitude, se montrât productrice. Il faut de longues années et de grands efforts pour asseoir une fiscalité, surtout quand celle-ci répugne au génie de la nation. L'impôt personnel, que la voix populaire avait qualifié « l'impôt des poires », ne fit

pas couler, en 1920, le Pactole dans la Caisse publique. « Paie qui veut », constatait alors notre Caton financier, M. Henry Chéron.

Logiquement, il eût dû résulter de cette impuissance des gênes insupportables dans la vie économique et sociale de la nation. Ce fut le contraire qui se produisit. Le Français moyen eut alors l'impression de traverser une période de pléthore et de surabondance. Il y eut quelques mois de grande facilité, pendant lesquels les démagogues socialistes se mirent en devoir de dénoncer habilement à la vindicte populaire la classe des *Nouveaux riches*. Nouveau riche! qui ne l'était pas peu ou prou? Les campagnards surtout passaient pour avoir entassé des sommes fabuleuses dans leur bas de laine.

Ce phénomène psychologique s'explique très aisément. C'est l'inflation qui opérait. On a très justement comparé ses effets sur le corps social à ceux de la morphine sur les individus. Sensation passagère de jeunesse, de force et d'alacrité. L'inflation, c'est le paradis artificiel et hélas! éphémère des peuples. Sans doute, le gouvernement n'avouait pas qu'il utilisait la planche aux assignats. Notre époque a de ces pudeurs. Elle se servait de ce doux euphémisme : avances de la Banque de France, avec cette particularité toutefois que, contraint et forcé, notre institut d'émission ne procurait au Trésor que du papier non gagé et non fondé, du papier-monnaie en un mot.

Rien n'était plus favorable à l'éclosion d'un état d'esprit démagogique et socialiste, qui ne tarda pas à prendre la place de l'état d'esprit raisonnable et patriotique, ayant présidé aux élections du 19 novembre 1919.

C'est alors que, proférés par des personnages consulaires que leur expérience du gouvernement semblait devoir prémunir contre de pareils excès de langage, des aphorismes extravagants obtinrent crédit :

La France s'est enrichie du fait de la guerre!

Est-il admissible que l'État traîne une vie misérable et démunie à côté d'une Nation insolemment opulente.

Quand une contre-vérité de cette taille se fait admettre, on voit tout de suite quelles conséquences elle peut avoir tant sur les décisions parlementaires que sur les ressauts d'opinion

publique. État pauvre! Nation riche! Quel diptyque! C'est clair. Il faut faire rendre gorge à la Nation et par ce moyen restituer un peu d'aisance à ce pauvre honteux, l'État, et naturellement à ceux qui vivent de lui, par lui et sur lui et qui participent à sa misère. C'est le triomphe assuré du socialisme collectiviste qui se propose de faire passer tout ce que possèdent les particuliers, gros, moyens ou petits, dans les caisses de l'État, devenu père nourricier universel.

Que de propositions plus ou moins saugrenues n'ont-elles pas vu le jour pendant les années 1920 et 1921. L'un se prononcera pour un prélèvement massif opéré sur le capital de tous les Français. L'autre opine en faveur de la confiscation totale des héritages en ligne collatérale. Un troisième ne voit de salut que dans un accroissement indéfini de la monnaie fiduciaire. Il n'est pas de conceptions qui, issues de cerveaux malades, n'aient eu à cette époque-là, leurs prôneurs et leurs partisans.

C'est alors que nous sommes intervenu dans le débat en élevant une protestation énergique contre un postulat faux, dont il ne pouvait sortir que des mesures inefficaces et pernicieuses et que nous avons proposé au problème financier une solution inédite.

Nous avons tout d'abord proclamé le droit de la France victorieuse à ne pas subir un système d'impôts à la prussienne, dont la formule oppressive avait été donnée par Karl Marx. Qu'on veuille bien se reporter aux Cahiers de 1789, et au remarquable résumé qu'en a donné M. Edme Champion, à l'article Finances. On y verra ce que, dans les trois ordres de l'État, le payant de 1789 avait accumulé de rancœur et de haine contre l'impôt s'adressant à la personne. Le premier mouvement de la Révolution est de réclamer, envers et contre un Fisc exacteur, spoliateur et tyrannique la substitution de l'impôt réel à l'impôt personnel.

Réel, c'est-à-dire sur les choses. L'impôt réel peut devenir excessif comme tout autre mode de fiscalité, mais du moins est-il impartial et perd-il ce caractère de lutte et de conflit entre l'assujetti révolté et un collecteur d'impôts, armé d'un pouvoir arbitraire.

La première chose que commandaient la sagesse et l'expé-

rience était donc de restaurer, développer, adapter aux nécessités nouvelles, nos vieilles contributions directes, qui ont continué d'ailleurs à défrayer les budgets départementaux et communaux. Cette extension d'une fiscalité dont les contribuables s'étaient fait une longue habitude, aurait procuré immédiatement à l'État, sans susciter de mécontentements, ni de résistances, des revenus abondants. Les doctrinaires marxistes ne le voulurent pas. Et la majorité n'osa point passer outre au veto d'une minorité dont elle subissait déjà l'ascendant.

Ah! que les gens du Bloc National auraient eu grand besoin de se reporter aux débats financiers de 1871-72. Dans quel péril financier, la France ne se trouvait-elle pas alors? Elle était vaincue. Il fallait s'acquitter envers un vainqueur d'autant moins disposé à composer qu'il craignait d'avoir été trop modéré dans ses exigences. Les doctrines démagogiques ne laissaient pas d'ébranler la conviction d'hommes, tels que Henri Germain, fondateur du Crédit Lyonnais, et Paul Beaulieu, dont la réputation naissante se manifestait au *Journal des Débats*. Henri Germain, conseillait de faire de la circulation. Paul Leroy-Beaulieu glissait à l'impôt personnel et inquisitorial considéré comme la suprême ressource d'un Trésor en détresse.

Mais rien ne put vaincre la résistance de Thiers. Il tint tête à tous les entraînements et ce sera l'un de ses meilleurs titres de gloire devant la postérité. Il refusa d'élever les limites d'émission et moqua copieusement cette prétention insensée d'infliger à la Banque des ressources, malgré elle. Quant à l'impôt sur le revenu, Thiers mit toute son énergie oratoire à le combattre (séance du 20 juin 1871). « Dans l'état de notre société, déclara-t-il, ce serait un impôt de guerre civile. Je le regarde comme si dangereux, comme si funeste, que je ne consentirai jamais à l'accepter. J'aimerais mieux quitter le pouvoir. »

Le 7 août suivant, Thiers ajoutait :

« Le socialisme peut s'introduire de deux manières. Directement, par une victoire de l'Internationale. Indirectement par un impôt mal conçu, mal établi. On peut par certains impôts, l'impôt sur le revenu, notamment, arriver au socialisme. »

Et plus tard enfin, le 28 décembre, Thiers, au paroxysme de l'indignation, foudroyait de cette apostrophe la gauche de l'Assemblée Nationale :

« Comment, dans un pays profondément agité comme le nôtre, vous investiriez quelqu'un d'un pouvoir arbitraire dans l'impôt? Vous figurez-vous la société française taxée par celui qui se serait emparé du pouvoir par hasard. Ce n'est plus le pouvoir qu'on se disputera, ce sera la puissance de taxes! »

Il aurait fallu en 1920, un Thiers avec son ascendant et son énergie. Nous n'en avons même pas la monnaie.

Ce retour à la fiscalité française, instituée par les hommes de 1789, une fois consommé, que fallait-il faire au second temps?

Notre réponse était nette et énergique.

Arrêter les comptes, dresser le bilan, procéder à l'inventaire et mettre la France à même de connaître la vérité sur ses affaires. La nation n'était informée que de son passif. Personne ne s'était soucié de son actif. Et pour servir de tonique à une opinion, quelque peu désaxée, désemparée, on n'avait trouvé que ce bobard socialiste : Nation enrichie, État appauvri!

On remarque, en effet, que dès cette époque, l'école dirigeante établissait une discrimination très nette entre la Nation et l'État. Portée au pouvoir par la Nation, c'est-à-dire par les suffrages d'un nombre d'électeurs suffisant pour valoir tant bien que mal majorité législative, l'École dirigeante a déserté la cause de cette même Nation, en se mettant au service exclusif de l'État et en lui constituant une force et une puissance d'usurpation accrue quotidiennement.

D'où cette formule empruntée aux éléments les plus socialisants et grosse de conséquences infinies : Richesse de la Nation! Pauvreté de l'État!

Il aurait fallu le prouver. Et comment l'eût-on démontré sinon par le moyend'un inventaire exact et détaillé? L'École socialisante n'était pas si sotte d'affronter un pareil risque qui eût ruiné sa doctrine par la base, car l'inventaire aurait tourné à sa confusion en faisant voir qu'au rebours du nonsens dont s'inspirait la politique française, c'est la vieille et solide opulence de l'État français qui insultait à la pauvreté de la Nation, nantie de valeurs artificielles.

Comment le savez-vous dira-t-on? Nous avons, pour notre compte, et avec les seuls moyens dont dispose un particulier, procédé dans une proportion appréciable, à cet inventaire que les pouvoirs n'ont jamais sérieusement entrepris, et comme nous nous en expliquerons plus loin, rien n'a été plus concluant que le résultat de nos investigations. La richesse de l'État français, laquelle n'a cessé encore de s'accroître depuis cette époque, dépassait déjà, en 1921, toute imagination.

Le rétablissement de la Fiscalité réelle eût créé un sentiment général de sécurité, en instituant, dans un moment difficile, un traité de paix fiscale entre les contribuables et l'État, accroissant rapidement la productivité de l'impôt.

L'inventaire de richesses de l'État presque toutes oisives, suivant une expression de M. Caillaux, ou tout au moins insuffisamment productives aurait ramené la confiance des Français en eux-mêmes et achevé de restituer à notre crédit sa primauté d'avant-guerre en rendant évidente la possibilité pour la France de faire face à toutes ses obligations, même imprévues, sans ébranler l'ordre social et sans compromettre son équilibre monétaire.

Pleinement rassurés sur les intentions du pouvoir, les souscripteurs aux divers emprunts de guerre eussent alors adhéré, avec empressement, à une vaste mesure de conversion et d'unification qui, portant sur un capital nominal de 12 milliards de rentes, eût aussitôt allégé, au moins du tiers, la charge du budget au chapitre de la Dette.

Et c'est à cet endroit que fût intervenu pour gager et fonder la Dette ainsi réduite l'utilisation des richesses de l'État constatées à l'inventaire. L'État français possède un formidable capital immobilier dont il ne tire pas grand'chose, quand il en tire quelque chose ou lorsqu'il n'en tire pas occasion de dépense. C'était l'occasion d'échanger ce patrimoine stérile contre des titres d'emprunt qui eussent été annulés aussitôt et qui étaient d'ailleurs disséminés dans toutes les classes de la société française. Toute une nouvelle catégorie de moyens et de petits propriétaires eût surgi, pour le plus grand bien de ce qu'on appelait alors les temps nouveaux. Nos socialistes, quand une propriété passe aux mains de l'État, osent bien déclarer qu'elle est nationalisée. Peut-on imaginer contre-sens

plus outrageux? La solution que nous préconisions présentait cet avantage de nationaliser, au sens le plus précis et le plus exact du mot, le capital prodigieux et improductif détenu par l'État.

Notre solution allait encore plus loin.

Elle envisageait, pour parfaire l'amortissement de la Dette, la liquidation des Monopoles d'État, aliénés à des Sociétés tenues de s'acquitter en titres de la nouvelle rente unifiée.

Il n'y avait rien là d'impraticable. Le dessaisissement de l'État industriel dont l'incapacité est devenue légendaire, se serait effectué sans difficulté aucune. C'eût été tout bénéfice pour la nation. Nous l'allons montrer tout à l'heure, non sans rappeler tout de suite, qu'en 1921 le libre commerce du tabac rapportait à l'État anglais 3 milliards de francs, auprès desquels les 800 pauvres millions de notre régie d'État faisaient bien triste figure.

La proportion est restée la même entre les recettes des tabacs respectivement inscrites au budget des deux pays. Le système des Anglais leur rapporte actuellement 12 milliards pendant que le monopole français produit péniblement 3 milliards.

Ce que nous proposions se recommandait par des qualités d'indiscutable logique, non de cette logique abstraite particulière aux œuvres purement théoriques, mais de cette logique pratique à qui les faits fournissent ses inductions et l'expérience ses déductions.

Sécurité grâce à la restauration de la fiscalité réelle.

Confiance et crédit retrouvés dans l'inventaire et rendant traitables et accommodants les porteurs de rente.

La fortune accumulée par l'État français, gâchée et stérilisée par lui, retrouvant toute sa productivité, concourant à éteindre la dette flottante, à amortir une notable partie de la dette à long terme, à accroître la richesse des particuliers, et par voie de conséquence indirecte, l'aisance de l'État.

Fin des gaspillages ruineux et avènement des économies massives, concordant avec la fin de l'Étatisme, car, chaque fois que l'État se sépare d'un monopole, il en résulte, outre une recette immédiate afférente au produit de la cession, un double bénéfice qui, dans de certains cas, se chiffre par des sommes énormes, savoir :

1° Suppression du déficit d'exploitation ou compensation du manque à gagner;

2° Produit des impôts acquittés par la firme qui succède à l'État.

On nous permettra de penser que ce plan de rénovation financière, mis en œuvre avec décision et persévérance, aurait épargné à notre pays cette catastrophe d'une faillite camouflée en dévaluation monétaire, qu'il se serait accordé avec les tendances démocratiques de notre époque et qu'il eût prévenu bien des difficultés politiques, des troubles sociaux dont la liste n'est d'ailleurs pas épuisée.

A l'encontre de ce plan si simple, une idée-force, implantée avant la guerre dans l'immense majorité des cerveaux français, et presque impossible à déraciner, s'est opposée victorieusement. Périssent les colonies plutôt qu'un principe! Cette absurdité, plus d'un siècle s'étant écoulé, a trouvé son pendant symétrique en 1920. La haute bourgeoisie française, sous une sorte d'impulsion aveugle, n'a pas su s'opposer à l'envahissement par l'État des fonctions qui devaient être réservées à l'initiative privée.

SUR LA PENTE FATALE

Les choses étant mises une fois sur la pente socialiste, rien ne pouvait plus conjurer le destin. A la fin de l'année 1921, quand nous affirmions le principe et la méthode d'un redressement financier, on était encore à temps d'agir, mais il n'était que temps.

Le cours moyen de la livre s'établissait aux environs de 53 francs, celui du dollar oscillait entre 12 et 13 et le vieux 3 p. 100 qui cotait 71 fr. 46, en 1914, à la veille de la guerre, se soutenait aux abords de 55 francs.

Il n'y avait rien là de désespéré, mais la situation budgétaire éveillait dans tous les esprits réfléchis, un étonnement plein de soucis. Les années de paix étaient plus coûteuses que les années de guerre. Dans cette année de 1921, que nous avons prise pour point de départ, les recettes furent de 23 milliards 111 millions contre 51 milliards 951 millions en dépenses.

De 1914 à 1923, il a fallu demander à l'emprunt la différence entre 428 milliards dépensés et 163 millions encaissés, soit 265 milliards, 106 millions, les deux tiers.

Cette somme formidable, qui terrasse et confond l'imagination a été fournie, en partie, pendant le laps de temps envisagé, par 16 emprunts en rentes sur l'État, en obligations, en bons du Crédit National et en Bons du Trésor.

Les avances de la Banque de France, puisque c'était le terme consacré, n'étaient pas la moindre ressource dont le gouvernement fît usage. Une convention avait été passée entre le ministre des Finances et notre institut d'émission, le 11 novembre 1911 au moment de l'alerte d'Agadir. Elle stipulait qu'une avance de 2 milliards 900 millions serait faite à l'État, en cas de mobilisation. La loi du 5 août 1914 avait validé cet engagement et porté la circulation des billets de 6 à 12 milliards. On ne devait pas en rester là. Le plafond, puisque plafond il y a, fut crevé jusqu'à 13 fois dans l'espace de onze années jusqu'à l'émission du 3 décembre 1925 qui, sous les auspices de Loucheur, ministre des finances dans le troisième cabinet Briand, fut portée à la hauteur vertigineuse de 58 milliards 500 millions.

Les Bons de la Défense Nationale, dont l'invention était due à un économiste en renom, A. Neymarck, qui la fit adopter par Ribot, eurent un succès prodigieux et alimentèrent la trésorerie avec une facilité dont les gouvernements, toujours portés au moindre effort, ne laissèrent pas d'abuser.

Tout le temps du Bloc National, on vécut ainsi, au jour le jour, sans la force d'une initiative financière, dans l'attente d'on ne sait quel miracle propice. En réalité, par cette abstention et cette carence, on ne donnait que trop lieu au corps électoral qui allait être consulté en 1924, de supposer que seule la démagogie était en posture de faire face aux exigences du problème financier.

La confiance, que le succès final de l'occupation de la Ruhr aurait dû ranimer, commença à s'ébranler. La première fois, à la fin de 1923 et au début de 1924, les souscriptions et les renouvellements des Bons de la Défense qui s'étaient presque toujours trouvés en excédent sur les remboursements, apparurent en déficit continu et accentué.

Et l'on vit subitement le cours de la livre bondir à l'escalade du chiffre de 97 francs, qui terrifia les populations. On a incriminé, à cette époque, les manœuvres des spéculateurs et les suites mal calculées de nos opérations dans la Ruhr. C'est toujours même propension à dissimuler la cause principale sous les causes secondaires. La vérité est que les irrésolutions et les lenteurs du gouvernement en matière financière, sa répugnance à entreprendre une œuvre d'assainissement budgetaire, devaient fatalement affaiblir notre crédit dans le monde. Cette installation d'un grand pays si fertile en ressources dans le déficit inspirait à nos amis moins de confiance et à nos ennemis plus d'audace. Elle nous rendait vulnérables.

Au mois de janvier 1924, M. Poincaré dut se résigner pour essayer de rétablir la situation à solliciter de son Parlement, le vote d'un double décime et l'autorisation de réaliser un milliard d'économies par voie de décrets-lois. C'est à cet endroit que se place l'épisode de l'emprunt Morgan. La grande banque américaine accordait au gouvernement français un crédit renouvelable de 100 millions de dollars. Masse de manœuvre qui, gérée par la Banque de France et qui, employée en achats de devises étrangères, permit de refouler l'armée de spéculateurs à la baisse sur le franc. Au mois d'avril 1924, la livre était retombée au cours de 71 francs et le dollar au cours de 16 fr. 37. Le cabinet Poincaré, remanié d'ailleurs, se présentait donc aux élections du 11 mai 1924 avec le prestige d'une victoire remportée dans la bataille du franc. Malheureusement, cela ne compensait pas ceci : la colère des contribuables frappés d'un impôt nouveau en pleine insouciance et sécurité et la fureur des fonctionnaires et des petits groupes locaux qui s'estimaient beaucoup plus menacés par la procédure des décrets-lois qu'ils ne l'étaient en réalité. En fait, ordonnées au petit bonheur, sans plan arrêté, les économies administratives durent être presque toutes rapportées. On ne voudrait pas jurer que finalement l'opération ne se soit pas soldée en débet pour le Trésor.

Rien n'est plus vain, en histoire, que de philosopher sur des possibilités non réalisées. S'il eût conservé la confiance des électeurs, le Bloc National, instruit par cette expérience, se serait-il donné une politique financière, dans le sens orga-

nique de l'expression, politique qui lui eût permis de se soustraire à la fatalité qui pesait sur lui : fonder des finances sages et modérées sur un principe socialiste et démagogique? Certains publiscistes se sont posé la question. Y répondra par l'affirmative qui voudra. Débat oiseux s'il en fut. Le 11 mai 1924 éclaira le triomphe du Cartel.

Et nous eûmes ce spectacle paradoxal du pays épargnant et producteur refusant sa confiance à ceux que le pays légal venait d'investir. M. Herriot avait pris soin de confier le portefeuille des Finances à un titulaire rassurant : M. Clémentel. Malgré quoi, malgré une intense propagande, la première opération tentée par le nouvel argentier, c'est-à-dire l'émission de Bons du Trésor à 5 p. 100 amortissables en dix ans, ne fournit que 4 milliards 92 millions, cependant que les remboursements à court terme s'élevaient à la somme de 5 milliards 141 millions et laissaient ainsi la Trésorerie exposée à un découvert bien inquiétant.

Il se produisit, à cette époque, un phénomène qu'on a appelé la démobilisation de l'épargne. L'épargne ne sait pas la vérité, toute la vérité, mais d'instinct devine que la situation se gâte.

Trois milliards de Bons de la Défense ayant été retirés en décembre 1924, la circulation de tous les bons se trouva réduite à 54 milliards et demi. L'année 1925 est franchement mauvaise. La masse des bons gardés par le public tombe à 50 milliards et demi. Comment arrêter le mouvement? On n'aperçoit que deux moyens, également désastreux : le remboursement en assignats et la consolidation forcée.

En attendant, c'est toute la série des expédients. Le Ministre des Finances fait présenter, le 2 janvier à l'escompte de la Banque de France, 1100 millions de papier à convertir en Bons du Trésor. Récidive le 5 mars. Troisième opération identique demandée le 3 avril. La Banque de France est à bout de forces. Elle commence à regimber.

Et c'est alors que le parti socialiste rentre en scène. Cet épisode paraît être sorti de la mémoire de nos contemporains. Ils devraient pourtant l'avoir sans cesse à l'esprit. Pendant que MM. Herriot et Clémentel essaient de résoudre la difficulté sans briser le cadre des institutions financières, les

socialistes tiennent à établir qu'ils sont les maîtres de la situation parlementaire et que par conséquent, leurs solutions ont un certain droit de préférence.

Le 25 mars 1925, paraît la fameuse lettre de M. Léon Blum au Président du Conseil.

D'où viennent les embarras de la Trésorerie?

D'une manœuvre abominable de l'opposition modérée.

Des erreurs commises par les spécialistes de Banque et de Finances.

De l'illusion perfidement répandue que la confiance du Capital devait être ménagée.

De la persistance de ce gouvernement à user d'expédients et à dissimuler la vérité à la Nation.

C'en est donc assez des demi-espoirs, des demi-vérités, des demi-mesures. Que faut-il faire? Adopter le programme socialiste.

C'est-à-dire consacrer les 89 millions de dollars du fonds Morgan à une nouvelle bataille du franc, impossible à perdre, et instituer une police draconienne des changes.

Effectuer sur l'ensemble des capitaux de toute nature, un prélèvement massif oscillant entre 12,50 et 20 p. 100.

Il fallut bien, dans les sphères gouvernementales, prendre les suggestions socialistes en sérieuse considération. Il en devait résulter le 3 avril 1925, la démission de M. Clémentel qui se souciait peu de suivre son chef dans cette nouvelle voie et qui fut immédiatement remplacé par M. de Monzie. Six jours plus tard, le cabinet Herriot était renversé par le Sénat.

M. Painlevé lui succéda et quelques objections que son choix dût susciter dans l'ordre politique, il alla chercher, dans sa retraite de Mamers, M. Joseph Caillaux, à qui il était resté, au milieu des vicissitudes d'une carrière « hors série », une solide réputation de financier. Cette réputation, M. Caillaux l'avait fortifiée encore par la récente publication d'articles techniques écrits avec une assurance imperturbable. Personne ne douta que, malgré ses défauts et les mauvais souvenirs qu'il traînait après lui, il ne fût capable de dominer et de maîtriser la situation. Mais, pas plus qu'un autre, M. Caillaux ne réussit à suspendre la descente. Pendant six mois, on attendit patiemment que le sphinx livrât son mot. Ce mot ne vint

pas. M. Caillaux fit de l'inflation et emprunta ainsi que les financiers du commun. L'initiative neuve et originale que M. Painlevé espérait de lui ne se produisit pas. La seule mesure inédite, dont nous soyons redevables à M. Caillaux, aura été son emprunt à garantie de change et exempt, à jamais, de l'impôt général sur le revenu, idée en somme fort heureuse, et qui deviendra peut-être, à brève échéance, pour nos finances en détresse, d'une nouvelle application. Finalement le Cartel et M. Painlevé laissèrent tomber M. Caillaux, sans manifester d'autre regret que celui d'avoir cru en lui.

Par souci de justice, nous noterons que cette déception prouve peut-être moins contre les capacités présumées de M. Caillaux que contre l'erreur fondamentale que nous avons signalée plus haut et qui viciait alors, comme elle la vicie encore aujourd'hui, la politique française. Eût-il du génie, un financier ne vaincra pas la fatalité de l'Esprit-principe dominant, si celui-ci va à l'encontre des données de l'expérience. Le fameux Caussidière prétendait en 1848, qu'il faisait de l'ordre avec du désordre. Fera-t-on jamais de bonnes finances avec une conception de l'État et de la Fiscalité empruntée à Karl Marx?

A partir de l'année 1926, les événements se précipitent. Les cabinets tombent les uns sur les autres. C'est l'anarchie et l'affolement. L'État ne trouve plus de prêteurs. Le 20 mai, le Trésor est obligé de rembourser 3 milliards de bons à court terme arrivés à échéance. La livre est à 175 francs et le dollar à 36 francs. Toutes les caisses sont vides. M. Raoul Péret, qui a essayé de livrer une nouvelle « bataille du franc » et de galvaniser le patriotisme des épargnants, a essuyé un échec complet. Les deux tiers du fonds Morgan ont disparu, dans la fournaise en moins de deux jours.

Derechef, on fait appel à M. Joseph Caillaux. Celui-ci prétend que, s'il a infligé une déconvenue, l'année précédente, à ses partisans, c'est qu'il n'a pas été laissé libre d'en agir à sa guise. Il exige et obtient de Briand la vice-présidence du Conseil et l'autorisation de réclamer « les pleins pouvoirs ».

Cette seconde occasion de revanche fut refusée à M. Caillaux de par l'intervention de M. Herriot, qui, descendu du fauteuil de la présidence de la Chambre, combattit âprement, au nom

de la démocratie, cet essai de dictature. Du coup M. Herriot se trouva acculé à l'obligation de former un gouvernement. Le 20 juillet, la livre cotait 238 fr. 50 et le dollar faisait 50 francs. C'était la débâcle.

La rue manifestait. Une foule hostile assiégeait le Palais-Bourbon. M. Anatole de Monzie, qui avait accepté par dévouement le ministère des Finances, révélait à une Chambre terrifiée la pénurie paradoxale d'un Trésor, à qui il ne restait plus que 60 millions. Demain l'État allait fermer ses guichets au nez de ses créanciers.

Le Cartel n'essaya pas de réagir et le cabinet Herriot s'effrondra.

Il n'avait pas fallu plus de quatre ans pour que la France roulât au bas de la pente.

DE POINCARÉ A POINCARÉ

C'est à M. Georges Suarez que nous empruntons ce titre particulièrement heureux.

M. Poincaré savait que son heure reviendrait. Il l'attendait sans impatience. Il était prêt à l'action. Et quand M. Gaston Doumergue fit appeler son illustre prédécesseur, celui-ci n'éprouva aucune hésitation.

Il forma aussitôt avec ses anciens adversaires, MM. Herriot et André Tardieu, un cabinet qu'on appela l'Union Nationale, mais qui n'était, en réalité, que de concentration républicaine.

Avec la Chambre, il se montra à la fois habile et énergique. Il sut lui plaire en prenant la responsabilité d'une augmentation de l'indemnité parlementaire. Il la prit par son côté faible en lui remontrant la nécessité de prouver à un monde, où la démocratie paraissait se hâter vers son déclin, que le régime parlementaire, n'est ni incompatible avec l'autorité, ni inférieur aux grandes circonstances.

Moyennant quoi, la question de confiance étant d'ailleurs posée en permanence, M. Poincaré obtint de cette assemblée, quelque peu désemparée, tout ce qu'il voulut, sans susciter la moindre obstruction socialiste.

Il lui fit voter 11 milliards d'impôts, dont 3 pour l'année courante et 8 pour l'année 1927;

Il lui arracha une augmentation massive de ces taxes indirectes que réprouve la doctrine radicale-socialiste;

Il la convertit à l'institution d'une Caisse d'amortissement autonome, pourvue du caractère constitutionnel et, pour alimenter cette caisse intervenait une simili-commercialisation du Monopole des Tabacs, laquelle n'avait rien de désobligeant pour les socialistes, car l'idée venait d'un des leurs, M. Bedouce, député de Toulouse. Ils n'étaient pas fâchés, au contraire, de mettre en sûreté, dans une citadelle inviolable, ce monopole, que notre croisade anti-étatiste avait particulièrement visé.

C'est ainsi qu'aux yeux d'un public mal informé, notre proposition primitive parut avoir reçu un commencement de réalisation. En fait elle avait été travestie de façon à être plus complètement éludée et à supprimer radicalement les derniers vestiges du contrôle législatif sur le monopole.

M. Poincaré, enfin, fit décerner à la Banque de France l'autorisation d'acheter sur le marché et de payer, avec des billets spécialement émis, des devises étrangères et de l'or, même en monnaie nationale, le tout complété par l'autorisation de procéder, en certains cas, par décrets.

L'effet de cette dernière mesure a été absolument remarquable. On a parlé à cette occasion d'un miracle financier. L'opération était peut-être audacieuse mais non hasardeuse, en poussant, à l'instar de Law, l'usage du crédit jusqu'à l'extrême limite où l'ombre et l'espoir d'une valeur encore hypothétique s'échangent avec facilité contre les valeurs fongibles. Qu'est-ce que l'épisode de 1926? C'est un « Mississipi » qui a réussi, grâce à la haute autorité et probité de ses initiateurs.

L'effet de ces dispositions parfaitement liées fut rapide. La nation accepta, sans maugréer, le lourd fardeau qu'on lui imposait. Le nom et l'autorité de M. Poincaré avaient rétabli la confiance et l'on ne crut pas payer trop cher la satisfaction d'échapper à la menace d'un prélèvement de confiscation partielle sur le capital, à la consolidation de la dette flottante, au bordereau et au carnet de coupons, à l'affichage des revenus, etc...

Les capitaux qui avaient émigré commencèrent à rentrer.

En juillet 1927, le bilan de la Banque de France accusait une récupération de 22 milliards, laquelle un an plus tard se montait à 33 milliards.

Bientôt l'État, grâce à cet afflux de disponibilités, put songer à éteindre sa dette envers la Banque de France. Quand M. Poincaré prend le pouvoir le franc est gagé jusqu'à concurrence de 51 p. 100 sur le crédit de l'État. Deux ans après, l'or entre, pour 84 p. 100 dans le gage des billets de banque. Quand la loi monétaire du 25 juin 1928 interviendra, cette fatale rubrique, avances de la Banque de France, aura disparu.

Le problème de la dette flottante aura été résolu avec la même facilité. Créée par la loi constitutionnelle du 10 août 1926, la Caisse d'amortissement ne devait mettre que deux ans à ramener du chiffre de 47 milliards à celui de 500 millions les bons à court terme, c'est-à-dire à échéance de moins de douze mois, qui mettaient la trésorerie à la merci du moindre remous d'opinion.

Deux indications procurent une idée concrète des résultats immédiats de ce qu'on a appelé l'Expérience Poincaré.

Le taux réel d'intérêt qui était de 9,18 p. 100 en 1926 s'était abaissé à 4,72 p. 100 en 1929.

Du 30 juin 1926 au 31 décembre 1930, la dette publique s'est trouvée allégée de 35 milliards 909 millions.

Dans ces conditions la dévaluation définitive du franc, qualifiée de stabilisation, par contraste avec la dégringolade des époques antérieures, et qui coïncidait d'ailleurs avec une période de prospérité mondiale, avec une reprise accentuée des affaires, fut accueillie sans protestations excessives.

Il faut avoir le courage d'écrire que cet euphémisme recouvrait bel et bien une faillite des quatre cinquièmes. Le savoir-faire, le prestige et le mérite de M. Poincaré ne sont pas en cause. Mais, lorsqu'il déclarait, au mois d'août 1926 que « l'État français était décidé à faire face à ses engagements sans aucune défaillance », cette déclaration devait évidemment s'entendre avec un grain de sel, comme disaient les Anciens. Il ne pouvait s'agir, ni dans la pensée de M. Poincaré, ni dans l'espérance de son auditoire, de notre vieux franc national au pair. Cela eût supposé d'autres hommes, d'autres méthodes, d'autres principes.

M. Poincaré ne s'était pas posé en dictateur à qui nulle violence n'eût coûté pour atteindre au but. Parlementaire correct, il ne voulait pas se mettre en opposition avec les doctrines et les préjugés de la majorité issue des élections de 1924. Il ne lui demandait aucun sacrifice d'opinion. Il n'exigeait d'elle qu'un ensemble de mesures propres à opérer le redressement financier, sans porter aucune atteinte aux traditions du parti radical-socialiste et du parti collectiviste. Il n'y avait rien là dont les gauches pussent s'offusquer, d'autant plus que le centre et la droite assumaient leur quote-part de responsabilité dans le vote de dispositions impopulaires.

Il n'était pas touché au principe de la fiscalité marxiste. Loin de là, puisque l'impôt personnel et progressif sur le revenu et les impôts successoraux recevaient un fort coefficient d'aggravation. *Il restait admis que l'impôt n'a pas seulement pour fin de pourvoir aux besoins légitimes de l'État, qu'il doit servir en outre à la réalisation du socialisme par voie budgétaire.*

Mais, surtout, cet épisode fiscal d'août 1926, qui fera époque dans nos annales financières, consacrait — ce à quoi on n'a pas assez pris garde sur l'instant — que dans les périodes de pénurie et de déficit, l'État doit se préférer à la Nation et que tous les sacrifices sont dus par celle-ci à celui-là.

Si l'on écarte les phraséologies pour aller droit aux réalités, il faut bien reconnaître que le Seigneur État, en 1926, a froidement et généreusement alloué un dividende de 20 p. 100 à ses créanciers non sans abuser de sa puissance pour les frapper en outre d'impôts draconiens.

Deux paradoxes triomphèrent :

1° « L'État est pauvre. La Nation est riche. »

2° « Les biens de l'État ont un caractère plus social que ceux de la Nation et, par conséquent, il est juste, il est salutaire, dans l'intérêt de la démocratie qu'une translation incessante de la richesse privée s'effectue dans les coffres de l'État, par les soins du Fisc. »

Ces deux principes aussi faux que pernicieux ont-ils uniquement présidé au redressement financier de 1926? Du moins, n'en ont-ils pas été absents et n'y ont-ils éprouvé aucune contradiction.

Et c'est pourquoi, selon nous, ce redressement ne pouvait

avoir de lendemain, pourquoi il ne pouvait se consolider en se perfectionnant d'année en année, de budget en budget. Il ne contenait en lui-même aucun germe de rénovation.

Il a constitué, certes, en un certain sens, une revanche d'une soi-disant Union Nationale contre le Cartellisme, mais c'est un redressement après faillite et portant en germe la nouvelle faillite dont nous sommes menacés par le cartel de 1933.

Cette faillite quelqu'un l'a payée? Qui donc?

Pas l'État assurément, ni les financiers qui ont eu vite rattrapé et au delà le montant de la différence entre l'ancien et le nouveau franc[1].

FELS

1. La seconde partie de cette étude paraîtra le 15 octobre.

LE LOUP-COLONEL

Nous devons rappeler à nos lecteurs le sujet du roman de M. M. de Pourichkevitch que nous avons publié l'an dernier sous le titre *le Passé de Sobakine*[1].

Boris Sobakine, fonctionnaire russe d'intelligence moyenne, de peu de scrupules, et extrêmement arriviste, réussit, au début de la Grande Guerre, grâce à l'appui de son beau-père (il est marié avec une femme charmante qu'il n'aime pas) à obtenir une sinécure des plus honorifiques, grâce à laquelle il vit dans l'entourage des ministres et des hauts fonctionnaires. Mais les menaces contre le régime surgissent bientôt et les signes précurseurs d'une révolution. C'est en vain que Sobakine tente d'assurer sa fortune en poussant sa femme dans les bras de Raspoutine. L'assassinat de ce dernier coupe court à ce projet. Les troubles ne tardent pas à éclater dans la rue et Boris, qui est lâche, se terre chez lui. Quand les bolchevistes ont triomphé, il réussit à gagner leur faveur en dénonçant des camarades qui ont préparé secrètement un mouvement de réaction. Devenu lui-même fonctionnaire bolcheviste, il se montre disposé à se charger de toutes les besognes et respire sans aucune gêne l'atmosphère d'universelle pourriture. Une jeune commissaire du peuple, la camarade Rose, cocaïnomane, érotomane et folle, devient sa maîtresse et le force à envoyer sa femme en province. Une hallucinante série de scènes de pillage et de cruauté commence. Rien n'étonne, d'ailleurs, Sobakine. Mais il est las de l'amour excessif de sa maîtresse. Sentant ses forces faiblir, il a recours à la ruse pour se libérer : une nuit il enivre la camarade Rose, lui dérobe les liasses de billets qu'elle porte toujours dans sa serviette, l'enferme à clef et file sous un faux nom, avec un passeport visé par un représentant de l'Allemagne, vers le sud de la Russie où sa famille s'est installée.

Après les aventures au milieu des « Rouges », le roman qu'on va lire nous fait assister aux tribulations de Sobakine, au milieu des armées blanches.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 août, 1er, 15 septembre et 1er octobre 1932.

I

Au cours de ses mille ans d'histoire, la ville de Kieff ne fut certainement jamais aussi animée que vers la fin de 1918.

Le traité scandaleux de Brest-Litowsk venait d'être ratifié. Désormais, la Russie se désintéressait de ses provinces du Midi. Celles-ci formaient l'Ukraine, — un nouvel État, dirigé par l'hetman sous le protectorat allemand. Il n'exista, ce pauvre État, qu'une seule année et ne réussit pas à avoir des formes précises. Mais il servit de refuge à tous les intellectuels russes, pourchassés par le communisme.

Les fuyards de Moscou et de Pétrograd arrivaient tous les jours. On les reconnaissait à leur visage pâle et amaigri, à leur regard effrayé, à leurs vêtements étranges, souvent ridicules. Se sentant enfin en sécurité, reprenant courage, ils commençaient par chercher quelque occupation, ou bien partaient pour d'autres villes. Mais la plupart d'entre eux restaient à Kieff.

Les appartements privés, les grands immeubles réquisitionnés, tous les hôtels étaient pleins. On aurait pu parcourir la ville pendant toute une journée sans trouver un abri. Les rues fourmillaient de monde; une foule bigarrée envahissait les restaurants. Toute l'ancienne Russie était là, réduite en nombre, mais considérablement accrue en ambition. Chacun comptait arriver là à une situation plus brillante que celle qu'il avait eue autrefois. Le gouverneur et le châtelain prétendaient au poste de ministre, les capitaines se disaient généraux, les petits changeurs de la rue se muaient en banquiers. Au grand café Félicien, on traitait des affaires, on obtenait des nominations, on gagnait ou perdait des milliers de « karbovanets[1] ». Bien que la consommation de l'alcool fût absolument interdite, on buvait plus que jamais. Les anciens officiers de l'armée russe, vêtus de tablier blanc par-dessus leur veste et leur pantalon de coupe militaire, faisaient office de serveurs et empochaient les pourboires généreusement octroyés par les courtiers en bourse et les caporaux allemands.

Le Krestchatik — l'artère principale de la ville, — était encore plus animé que ne l'était la Nevsky, à Saint-Péters-

1. Unité monétaire équivalant à un rouble.

bourg, sous l'empire. On voyait, comme autrefois, comme avant la révolution, des tramways, des autos, des fiacres et des agents aux carrefours. Une foule élégante encombrait les trottoirs en s'arrêtant devant les vitrines des magasins. Les photographes exposaient des portraits de l'hetman Skoropadsky, pris au cours de son récent voyage à Berlin, et qui le représentaient à côté du Kaiser et de sa suite. Des détachements de troupes allemandes défilaient dans un ordre parfait. Les patrouilles ukrainiennes se rendaient au palais de l'hetman pour relever la garde, musique en tête. Par une sorte d'ironie il arrivait quelquefois que cette musique transformât en marche la romance tsigane *Pour les derniers cinq roubles*, dont les paroles devenaient prophétiques :

C'est en vain, Jeannot, qu'tu me fréquentes :
Je n'serai jamais à toi,
Et, malgré toute ta passion ardente,
Seul, chez toi tu rentreras!...

Un jour, comme cette musique passait devant le porche du ministère de l'intérieur, un individu suspect s'y présentait. Vêtu à la manière des commissaires bolchevistes, il aurait bien pu passer pour un fuyard de la Russie, sans son regard qui exprimait plus d'aplomb que de crainte. Le suisse du ministère refusa de le laisser entrer.

— Mais, dites donc, je suis un ancien vice-gouverneur en Pologne! — insistait l'individu.

— Allez, allez, pas de blagues, — répliqua le suisse. — Je sais ce que c'est, un vice-gouverneur.

L'individu allait être mis à la porte, lorsqu'un fonctionnaire, qui traversait à ce moment le vestibule, s'écria :

— Boris Fédorovitch!

— Mais oui, c'est moi, — fit l'individu. — Voulez-vous expliquer à cet imbécile...

— Laissez entrer ce monsieur, — ordonna le fonctionnaire. — Ce que vous avez changé, monsieur Sobakine! vous venez donc d'arriver à Kieff? Que se passe-t-il à Pétrograd?

Le nouveau venu ne put répondre à ces questions, car en un instant une foule compacte l'avait entouré. Ses anciens camarades se pressaient autour de lui pour lui serrer la main.

— Que vois-je? — s'écria-t-il enfin. — C'est tout notre ministère, *in corpore*, déménagé à Kieff? On croirait qu'il n'y a jamais eu de révolution... Dites-moi, savez-vous quelque chose de ma famille?

— Mais oui, — répondit quelqu'un. — Votre père est devenu membre du conseil des spécialistes à ce ministère. Il est même ici en ce moment, en séance du conseil. Voulez-vous que je l'appelle?

L'instant d'après, Sobakine se trouvait dans les bras de son père.

— Boria! — répétait celui-ci avec tendresse. Il était ému.

— Te voilà, enfin!... Comme tu as changé, maigri! as-tu déjà vu ta femme?

— Non, je ne connais pas son adresse.

— Mais elle est ici, mon chéri! Elle est dactylo au ministère. Allons chez elle.

Lorsque Sobakine entra dans la salle des secrétaires, Marie était en train de poser une feuille de papier sur sa machine. Soudain, elle aperçut son mari et laissa échapper la feuille. Elle essaya vainement de se lever et retomba sur sa chaise, fixant toujours Boris, sans prononcer un mot. Il s'approcha d'elle et lui prit doucement les mains.

— Mariette... — dit-il. — Je suis venu.

Les lèvres de Marie tremblaient, elle ne pouvait parler. Il lui fallut un long moment pour recouvrer l'usage de la parole.

Le soir même, toute la famille se réunit dans un petit hôtel près du marché galicien, assez éloigné du centre de la ville. Olga, la sœur de Boris, ne cessait de répéter :

— Je croyais qu'il ne reviendrait pas, qu'il n'aurait pas assez de courage pour s'enfuir.

Sobakine, piqué dans son amour-propre, se redressait et répondait d'un ton rogue :

— Pour qui me prenais-tu? Ne suis-je pas un homme?

Olga tenait absolument à connaître tous les détails de l'existence que son frère avait menée seul à Pétrograd.

— Marie ne nous a même pas raconté ce que tu faisais au moment de son départ... Pourquoi n'es-tu pas venu avec elle et la petite? Pourquoi n'a-t-on pas voulu te délivrer un permis en même temps qu'à elle?

— Écoutez-moi, — dit Boris. — Je vous raconterai tout, à condition que cela reste entre nous. C'est à toi, papa, que je m'adresse surtout : pas un mot à personne de ce que je vous dirai... Eh bien...

Et il raconta qu'il avait été obligé d'entrer au service des soviets, et de travailler d'abord dans les archives du même bureau du ministère où il avait été employé sous le tsar; qu'ensuite, il avait fait la connaissance des Allemands : ceux-ci lui avaient donné des visas pour traverser la frontière ukrainienne et en même temps lui avaient promis une belle situation dans les ministères de l'hetman. Mais il ne souffla mot de ce qu'avait été sa vie après le départ de Marie et il ne prononça pas une seule fois le nom de sa maîtresse, la camarade Rose.

Resté seul avec Marie, il fut un peu plus franc, et lui montra l'argent qu'il avait apporté. Lorsqu'elle lui posa des questions sur la provenance de cette petite fortune, il répondit :

— C'est de l'argent soviétique, ma chérie, de l'argent appartenant au gouvernement des soviets. Je l'ai volé et, si tu veux connaître mon sentiment, je suis fier de l'avoir fait. Mon argent m'avait été volé; je l'ai repris de la même manière, puisqu'il était impossible de faire autrement.

— Boris, tu plaisantes? voler de l'argent, même aux bolcheviks!

— Mais pourquoi pas, mon amie? Tu vas me demander de le rendre, peut-être? Voler aux voleurs, voler aux assassins, ce n'est pas voler. Tu ne peux pas te figurer ce que sont ces canailles... Ce que j'ai vu après ton départ n'avait rien de commun avec mon service au département lorsque je fouillais dans les archives... Mais ne parlons pas de cela.

Et tous les efforts de Marie pour apprendre quelque chose sur la vie que Boris avait menée loin d'elle restèrent vains.

Quelques jours plus tard, Sobakine apprit, à son grand désappointement, qu'il ne trouverait pas de situation à Kieff, ou plutôt, qu'il ne trouverait pas la situation qu'il désirait. On ne lui offrit qu'un poste de chef de section au ministère de l'intérieur. Il s'indigna : comment, chef de section, lui, ancien vice-gouverneur! Il entrerait dans la catégorie de ce pauvre Voronoff, petit fonctionnaire à Petrograd, et qui

néanmoins occupait à présent le poste de chef de section au département de la police! Lui, Sobakine, presque un gentilhomme, deviendrait le subordonné du cousin de Larionoff, mari d'une artiste tsigane, et devenu vice-directeur, alors qu'il n'aurait jamais pu, à cause de ce mariage, obtenir une nomination à la cour! Lui, Sobakine, directeur d'un département sous les bolcheviks, maîtres de toute la Russie, accepter maintenant le poste de chef de section sous l'hetman qui n'était que quelque chose comme un gouverneur général du sud-ouest! Jamais de la vie!

Il courait de côté et d'autre, essayait de retrouver d'anciennes relations, cherchait des protections qui pussent l'introduire auprès des chefs de l'administration. Il fut reçu par plusieurs ministres, par le président du conseil. Il passa une heure entière à essayer de persuader un colonel allemand, qui logeait à l'hôtel Continental, que lui, Sobakine, était un ami intime du major von Kracke à Saint-Petersbourg, que le Herr Major lui avait promis une brillante situation dans le gouvernement de l'hetman, et que par conséquent on devait lui accorder le poste qu'il demandait. Le colonel l'écouta avec beaucoup d'attention, et lui donna un mot pour l'un des ministres, chez lequel il avait déjà été reçu. Sobakine revit ce ministre et lui exposa de nouveau ses arguments; mais le ministre lui répondit :

— Il était inutile, monsieur, de vous présenter une seconde fois. Je ne peux vous offrir rien d'autre que ce que je vous ai déjà offert. Si vous étiez venu il y a deux mois...! Mais maintenant, vous comprenez, je ne peux pas mettre quelqu'un à la porte pour vous donner sa place... Qu'est-ce que vous avez fait pendant si longtemps à Pétrograd? il ne fallait pas venir si tard.

Sobakine se fâcha.

— Oui, vous avez raison, — répondit-il. — Il ne fallait pas venir du tout. Là-bas, à Pétrograd, j'étais mieux qu'ici.

Il pivota sur ses talons et sortit.

— Il n'y a rien à faire dans cette maudite province avec ce gouvernement provincial, — dit-il à son père lorsque celui-ci fut rentré le soir à l'hôtel où ils habitaient tous. — Je regrette d'avoir quitté Pétrograd. Les bolcheviks ont au moins de

l'envergure. Ici tout est mesquin — les hommes comme le service.

Son père parut affligé.

— Il ne faut pas désespérer, mon Boria, — dit-il. — Je ne te reconnais plus. Autrefois tu étais réfléchi, méthodique; à présent, trop vif, trop fougueux, tu veux que tout se fasse du premier coup. Tu aurais dû consulter des amis avant d'aller chez le ministre. Pourquoi n'es-tu pas allé voir Bimberg, par exemple? il pourrait t'aider beaucoup.

— Qui as-tu nommé? demanda Boris. Bimberg?... mais sais-tu *où* se trouve ce Bimberg?

— Bien sûr que je le sais. Il y a deux mois qu'il est le directeur d'un département à mon ministère.

Boris croyais rêver. Il avait connu Bimberg, ancien monarchiste d'extrême droite, lorsque celui-ci se trouvait sous les ordres du conseil des commissaires soviétiques à Pétrograd. Comment se trouvait-il maintenant chez l'hetman? Il était partout avant tout le monde, et au-dessus de tout le monde... En tout cas, le père de Sobakine avait raison : il fallait certainement revoir ce Bimberg.

Un nouveau désappointement l'attendait chez son ancien collègue. Bimberg le reçut froidement, comme s'il n'avait entretenu avec lui aucune relation depuis le début de la révolution. Il ne lui donna qu'un seul conseil : celui d'accepter le poste qui lui était offert. Lorsque Sobakine tenta d'expliquer qu'il considérait cela comme une humiliation dégradante, Bimberg eut un sourire, et répliqua :

— Mon bon ami, avec tous les changements que nous avons éprouvés, vous et moi, il ne peut être question d'humiliation... Vous pourrez vous rattraper avec le temps. Mais il n'aurait pas fallu succomber aux séductions de Pétrograd... Sans cette faiblesse, vous auriez pu être ici beaucoup plus tôt.

A ces paroles, Boris se sentit rougir jusqu'aux oreilles. Bimberg savait-il quelque chose de ses relations avec Rose? Il s'empressa de prendre congé. Bimberg, d'ailleurs, ne le retenait pas.

Ainsi tout était fini; il n'y avait plus d'espoir de faire une carrière en Ukraine. Boris fut vite dégoûté de Kieff où la vie était si chère. Tout l'agaçait : ses anciens collègues qui l'avaient

dépassé au service, sa sœur et ses parents qui le traitaient comme un gosse et qui le plaignaient comme on plaint quelqu'un qui n'a pas réussi dans la vie; les Allemands qui l'avaient trompé; les fuyards échappés de la vie soviétique; les négociants, les spéculateurs, toute cette foule où chacun était occupé, où chacun faisait sa carrière et sa fortune dans le nouvel État. Il se sentait malheureux, il maudissait le jour où il avait eu pour la première fois l'idée de s'enfuir de Pétrograd; il devenait grognon et irritable. Seule, Marie pouvait le calmer; il était devenu très tendre avec elle, plus tendre qu'il ne l'avait jamais été. Il la comparait à Rose et découvrait en elle, tous les jours, de nouveaux mérites.

— Sais-tu, Marie, — lui dit-il un jour. — Je voudrais ne jamais me séparer de toi.

— Moi non plus, — fit-elle. — Du reste, depuis notre mariage je n'en ai jamais eu le désir.

— Cela m'ennuie de ne pas te voir. Tu travailles toute la journée au ministère, — reprit Boris. — Et je ne vois pas de raison pour que tu continues ton service.

— Mais, Boris, je gagne de l'argent en travaillant!

— Ce que tu gagnes, ce n'est rien... cela ne suffit même pas à payer notre chambre à l'hôtel.

— Mais il faut la payer quand même, — observa Marie. — Du moment que nous l'occupons...

— Bien sûr... Mais pourquoi l'occupons-nous? qui nous oblige à demeurer ici?

— Explique-toi, — dit Marie. — Je crois deviner ta pensée, tu veux que nous partions d'ici; mais pour aller où?

— A la campagne... Oui, oui; cela ne doit pas t'étonner. Là, tout est beaucoup moins cher; et si nous choisissons pour notre séjour non pas un village russe ou ukrainien, mais par exemple une colonie allemande, comme il en existe dans les provinces du Midi, nous serons à l'abri de toute convulsion politique... Personne ne saura qui nous sommes, qui nous avons été, personne ne s'intéressera à notre existence antérieure. De plus, l'air de la campagne sera beaucoup plus favorable à notre petite que l'atmosphère de la grande ville...

Marie l'écoutait avec beaucoup d'attention.

Il ne faut pas décider à la légère, — dit-elle enfin — Mais je crois que tu as raison.

— Sûrement, j'ai raison... Ce régime de l'hetman n'est peut-être pas bien solide, il peut ne pas toujours satisfaire les Allemands, et il y aura sans doute encore beaucoup de changements...

Après quelques conversations sur ce sujet, les Sobakine décidèrent qu'ils séjourneraient dans le territoire cosaque du Don, attenant à l'est à l'Ukraine. Ce pays, auquel on avait donné le nom assez curieux de « La Toute-Grande Armée du Don », était en proie à la guerre civile, les Cosaques du Nord y étant attaqués par les troupes soviétiques; mais on ne se battait que sur les grandes routes, sur les lignes du chemin de fer réunissant les centres principaux de la province. Dans les campagnes éloignées, tout continuait à être tranquille. Les Sobakine quittèrent Kieff. Après un long et pénible voyage, ils s'installèrent dans une petite colonie allemande dans la région de Taganrog.

C'est là qu'ils passèrent tout l'hiver de 1918-1919. Leur vie fut tout à fait simple, ce fut la vie des paysans. Boris prenait part aux travaux rustiques des colons, avec lesquels il entretint de très bonnes relations grâce à sa connaissance parfaite de la langue allemande. Marie s'occupait du ménage. Ils vécurent tout le temps en plein accord. Boris était affectueux pour sa femme. Une seule chose frappait Marie désagréablement : dans les moments de leur plus grande intimité, son époux se montrait des plus tendres, mais la façon qu'il avait de lui prouver sa passion — ou plutôt les façons, car il en avait de bien différentes — étaient si étranges, si anormales, si répugnantes parfois, qu'elle en restait vraiment effrayée. Il ne l'avait pas habituée à de pareilles manières... Elle cherchait où il avait pu prendre ces nouvelles et fâcheuses habitudes. Instinctivement, et presque malgré elle, elle pensa au séjour de Boris à Petrograd. Elle se souvint de la camarade Schantz et, finalement, elle comprit. Mais elle n'en souffla mot à son mari. A quoi bon lui en parler? C'était le passé : cela ne reviendrait plus. Boris avait fait son choix entre elle, l'épouse légitime, et cette toute-puissante communiste; il avait choisi sa femme, il était revenu près d'elle, il ne

voulait plus s'en séparer. Elle avait triomphé dans cette lutte douloureuse, elle devait s'en réjouir et ne plus pleurer sur le passé.

Au mois de décembre, elle s'aperçut qu'elle était enceinte. A cette nouvelle Boris manifesta une grande joie. Il voulait bien avoir encore un enfant. Vers la même époque, ils apprirent la défaite de l'Allemagne, la chute du régime de l'hetman, qui fut remplacé par la République Ukrainienne de Petliura, puis par les bolcheviks, au bout de quelques semaines. Boris fut attristé par la victoire des Alliés, qu'il avait crue impossible jusqu'à ce jour. Mais il se réjouit beaucoup en apprenant la ruine de Skoropadsky.

— Finis les ministères de l'hetman! — s'écriait-il. — Je le savais! Je l'avais prévu! N'ai-je pas eu raison de me réfugier ici?

Mais, lorsqu'à la fin du printemps de 1919, on entendit parler des grandes victoires remportées sur les soviets par l'armée volontaire sous le commandement du général Denikine, Boris décida d'essayer encore une fois sa chance dans le camp antibolcheviste. Il fit à Marie des adieux bien tendres et se dirigea vers Rostov-sur-le-Don, où siégeait, à cette époque, le grand quartier général des armées blanches.

II

— Linskoï!

L'officier s'arrêta et observa avec étonnement l'homme qui avait prononcé son nom avec une telle familiarité; puis il fronça les sourcils et commença d'un air mécontent :

— Je ne comprends pas, monsieur...

Mais soudain son expression changea et il s'écria à son tour :

— Tiens, mais c'est Boris Sobakine!

Les deux amis s'embrassèrent. Ils ne s'étaient pas revus depuis le mariage de Boris, où le prince Linskoï avait été garçon d'honneur. Le soleil de Kislovodsk éclairait de ses rayons ardents la scène de leur rencontre au milieu du pont qui surmonte la petite rivière écumeuse à sa sortie du parc des eaux minérales.

— Que fais-tu ici, Boris? — interrogea le prince, tout

joyeux d'avoir retrouvé son ami. — Comment as-tu échappé aux bolcheviks? que fait madame Sobakine? Tu as sûrement beaucoup de choses à raconter. Seulement pas ici, dans la rue... allons dans ce petit restaurant, j'ai envie de boire une bouteille de champagne en ton honneur.

Boris crut d'abord à une plaisanterie; mais lorsqu'ils furent assis tous deux au restaurant, Linskoï demanda en effet du champagne. Sobakine, habitué depuis longtemps à se restreindre en tout, dit à mi-voix :

— Mais cela doit coûter cher, le champagne...

— Qu'importe? c'est moi qui paye... Mais que veut dire cette observation, Boris? Dois-je comprendre que tu manques d'argent?... Mais buvons d'abord. A ta santé, mon vieux Sobakine. Et à la santé des tiens également. Est-elle nombreuse, ta famille?

— J'ai un enfant, j'en attends un autre...

— Bravo, Boris! tu n'as pas perdu ton temps. Ce n'est pas comme moi, pauvre célibataire. Allons, maintenant, à la santé de tes enfants!

Il vida une seconde coupe. Boris trempa à peine les lèvres dans la sienne. Il n'avait pas bu de vin depuis plus d'une année. La vente de l'alcool était interdite partout, et il s'étonnait de la facilité avec laquelle son ami avait obtenu le champagne. Linskoï s'aperçut de sa gêne.

— Mais qu'as-tu? Quel air malheureux! Je m'aperçois que tu es fort mal vêtu. Je ne te reconnais plus; mais je commence à deviner. Tu es probablement sans situation, un de ceux que les bolcheviks appellent un bourgeouille mal égorgé?

— Oui, — répondit Sobakine avec un soupir. — Je suis sans situation. Il est vrai que je n'en ai même pas cherché jusqu'à présent. J'ai passé près d'un an dans une colonie allemande près de Taganrog. Ma femme et mon enfant y sont encore.

— Et toi, que penses-tu faire ici?

— Justement, je cherche une situation. Je veux prendre part, moi aussi, à cette lutte contre les canailles rouges. J'ai été à Rostov-sur-le-Don, puis à Ekaterinodar, puis je suis venu ici, puisque c'est ici que se trouve actuellement le commandant en chef, le général Denikine, avec sa suite. J'espère réussir ici mieux que partout ailleurs.

— Ah, ah! — fit le prince en se versant du vin. La bouteille était presque vide. — Garçon! change-moi cette bouteille, et vite! Alors, tu dis que tu es venu pour voir Denikine?

— Oui; lui, ou quelqu'un de son entourage. Qu'en penses-tu, n'ai-je pas eu raison? Cela sera beaucoup plus utile, il me semble, que de perdre mon temps dans les bureaux des ministères à Rostov-sur-le-Don ou bien dans ceux du conseil spécial à Ekaterinodar. Il me suffira de trouver ici quelques-unes de mes anciennes relations...

— Mon ami, ça ne va pas, — interrompit Linskoï. — Ça ne va pas du tout. A quoi cela te servirait-il de voir cette nullité de Denikine?

— Mais il est commandant en chef...

— Commandant en rien, mon cher, ton général Denikine. Je te dis que ce n'est qu'une nullité. On prétend qu'il est honnête, mais je ne sais même pas si c'est vrai. Quant à son commandement, il vaudrait beaucoup mieux pour nous que nous n'ayons pas de commandant du tout; d'autres généraux excellents combattent vaillamment, pendant que ce ballot reste à l'arrière-garde et passe son temps à chercher querelle à tout le monde. Le chef de son état-major, Romanovsky, est un traître... Boris, écoute mon conseil : ne va pas chez Denikine... Mais bois donc, parbleu! Pourquoi ne bois-tu pas? Garçon! donnez-nous des amandes salées, ça le fera boire enfin.

— Je n'ai pas envie de boire, — dit Sobakine, d'un air préoccupé. — Pourquoi n'irais-je pas chez Denikine? C'est le but de mon voyage. Veux-tu que je retourne à la campagne sans avoir rien tenté?

— Non, je n'ai pas dit cela, — répondit Linskoï. — Je trouve, au contraire, que tu as très bien fait de venir... Et c'est une chance que tu m'aies rencontré! Tiens! j'ai une idée... Mais buvons d'abord.

— Je ne veux pas. Explique ton idée.

— Non, tu boiras ce verre et c'est alors seulement que je m'expliquerai. A ta future carrière, mon cher ami, à ta carrière nouvelle. Je vide ma coupe jusqu'au fond, fais-en autant.

Boris céda et but. Une sensation fort agréable, qu'il n'avait

pas éprouvée depuis longtemps, l'envahit. Tout lui parut brusquement plus facile. Et il ne fut pas trop étonné lorsqu'il entendit la voix de Linskoï qui semblait retentir dans le lointain :

— Boris, tu entreras dans le détachement des partisans du général Samko.

Si cette phrase avait été prononcée avant que Boris eût bu son champagne, Dieu sait s'il l'aurait prise au sérieux, et il va sans dire qu'il aurait posé toutes sortes de questions pour avoir des explications détaillées. Mais il n'était plus capable de réfléchir; il se contenta d'interroger Linskoï, en clignant des yeux :

— Tu penses que ce serait possible?

— J'en suis certain. Tu désires prendre part à la lutte contre les canailles rouges? Eh bien! tu lutteras... mais non dans un bureau quelconque, dans un de ces vilains ministères de Rostov-sur-le-Don, qui nous mettent des bâtons dans les roues; tu ne deviendras pas un de ces maudits fonctionnaires que nous méprisons et qui nous haïssent... Non! tu quitteras tes vêtements civils pour arborer les épaulettes militaires, tu suivras notre chef sur le champ de bataille, tu deviendras un officier, un cosaque, un... loup! Buvons.

— Buvons, — répéta gaîment Sobakine; — bien que je ne pénètre pas jusqu'au fond de ta pensée. Quoi qu'il en soit, je suis heureux de t'avoir rencontré... Seulement, dis-moi, quel cosaque ferai-je, et qu'est-ce qu'un loup?

— Je t'expliquerai ça plus tard. Fais-moi confiance, et tout ira à merveille.

Il fronça les sourcils et parut réfléchir. Sobakine attendait patiemment.

— Écoute, — reprit enfin Linskoï. — Il faut agir d'une façon intelligente. Je te présenterai au général lorsqu'il en sera à sa troisième bouteille, et, par conséquent, de bonne humeur. Tu viendras donc ce soir au Kursaal... Ou bien non! il faut t'habiller d'abord. Dis-moi, quel grade avais-tu dans le civil?

— J'étais conseiller de la cour.

— Parfait! cela correspond... au grade de lieutenant-colonel, je crois? Depuis lors, tu aurais pu obtenir un avan-

cement... Nous te ferons colonel, mon cher. Il te faut une tenue.

— Mais, Nicolas... — fit Sobakine qui commençait enfin à comprendre.

— Pas de mais! Je t'ai dit : fais-moi confiance. Nous sommes presque tous colonels ici, pourquoi ne le serais-tu pas? Documents? Pas besoin de documents : tu t'es enfui de chez les bolcheviks sous un faux nom.

— Mais ça, c'est vrai! — dit Sobakine en riant. — Je me suis fabriqué de faux documents. L'un était au nom...

— Cela n'a pas d'importance, coupa Linskoï. — Tu vois, il n'y aura pas grand'chose à inventer. Seulement, comprends-moi bien : tu viens à peine de t'enfuir. Je te présenterai au général comme un de mes vieux amis, et il ne demandera pas de détails. N'oublie pas surtout de l'appeler Excellence à tout bout de champ, ça lui fera plaisir. Ce n'est pas un véritable général, mais un simple capitaine de cosaques. Ni toi ni moi, nous n'aurions daigné lui parler, avant la révolution. Mais que faire? C'est un homme, il a de l'audace, il prend les villes comme on avale un verre d'eau, il est vaillant, populaire et généreux... Donner mille roubles de pourboire, ce n'est rien pour lui.

— Il me faut aussi de l'audace pour me faire passer pour un colonel, — observa Sobakine.

— Bah! mon cher, je t'assure qu'il n'en manque pas, de colonels et de cosaques comme toi... Quelle heure est-il?... Nous avons encore le temps d'aller chez le tailleur. Garçon, donnez-nous l'addition. Vite! *en deux comptes.*

— Qu'est-ce que cela veut dire, « en deux comptes » — questionna Boris lorsqu'ils se trouvèrent dehors.

— Comment, tu ne connais pas cette expression? On voit bien que tu as passé un an à la campagne. Faire quelque chose en deux comptes, cela veut dire : à l'instant même. On compte un, deux — et ça y est. Mais où habites-tu?

— A l'hôtel de Moscou.

— Bon, nous nous y rendrons après la visite au tailleur. Il te faut un uniforme.

— Mais, Nicolas, un uniforme cela coûte cher...

— Tant pis! c'est moi qui paye. Tu me rendras ça après la

première campagne. Tu ne manqueras pas d'argent alors.

— Mais, Nicolas...

— Au diable! ne t'ai-je pas dit que je ne voulais pas de mais? Allons chez le tailleur. Nous allons acheter un uniforme tout fait, car tu en auras besoin ce soir même.

Lorsque Sobakine, déguisé en colonel d'infanterie, rentra à l'hôtel accompagné de son ami, et demanda la clef de sa chambre, numéro dix, le portier ne le reconnut pas et lui répondit :

— Le numéro dix est sorti.

— Triple coquin! — s'écria Linskoï. — Alors, tu ne connais pas tes propres clients? Est-ce que cet officier n'est pas le numéro dix lui-même?

— Pardon, Votre Noblesse, — dit le portier en reconnaissant Boris. — Je ne savais pas que monsieur était colonel... Voici la clef.

— Que tu es mal installé! — dit Linskoï en entrant dans la chambre de Boris. — Comment peux-tu loger ici? Pourquoi n'as-tu pas choisi un meilleur appartement?

— Je ne paye celui-ci que douze roubles par jour; — et c'est encore trop pour moi.

Linskoï s'assit sur le lit.

— La fenêtre donne dans la cour — dit-il en faisant une grimace. — Et quelle cour! sale comme tout. Ce lit, ces draps... Boris, il faut que tu changes d'appartement. Si tu n'as pas assez d'argent, je t'en prêterai. Tu me le rendras quand tu pourras.

— Penses-tu que j'en aurai jamais assez?

— Ah! ça, c'est bien sûr. Nous imposons des contributions, nous partageons les dépôts ennemis, nous reprenons aux youpins et aux révolutionnaires ce qu'ils ont volé avant et pendant la révolution... S'il n'y avait pas de butin, personne ne ferait la guerre. C'est ce que le pauvre général Denikine, que tu avais l'intention de visiter, ne comprend pas. Sans doute, cela serait différent si l'on combattait pour une idée précise. Combattre pour le tsar : j'aurais compris. Mais les chefs des ministères, les officiers des quartiers généraux ne veulent pas de tsar, ils ne veulent pas de restauration, ils ne sont ni monarchistes ni démocrates; Dieu sait ce qu'ils sont! Ce

qu'ils veulent surtout, c'est garder le pouvoir. Ils ne font que nous gêner, nous autres, les vrais combattants. Combien de fois ne nous a-t-on pas manifesté du mécontentement en apprenant que nous avions pris telle ou telle ville! « Cela n'était pas prévu par notre plan d'opérations... », voilà ce qu'ils disent. Ces messieurs-là, toute cette horde de fonctionnaires, d'aides de camp, d'agents d'information et de propagande, ce sont nos ennemis, des ennemis pires que les bolcheviks! Nous les méprisons, nous les détestons.

Linskoï se fit servir à boire dans la chambre de Boris, puis continua d'exposer à son ami la situation politique.

— Tu verras notre général Samko, — disait-il en s'animant peu à peu et en se pavanant au milieu de la pièce, son verre à la main. — Ça, c'est un homme! Quelle générosité, quelle envergure! Jamais je n'aurais consenti à servir sous les ordres de quelqu'un d'autre. Quels sont les officiers les plus chic, les plus respectés, les plus populaires à Kislovodsk? Les loups, mon cher, les loups! Les loups de Samko! Cet homme-là, il ira à Petrograd, il ira à Moscou, il anéantira les Soviets, et là, au cœur même de la Sainte Russie, il proclamera un nouveau tsar de la dynastie des Romanoff! C'est le futur sauveur de la Russie, buvons à sa santé! A la santé du général Samko! Allons, Boris, remplis les verres.

— Se trouve-t-il depuis longtemps ici? — interrogea Sobakine après avoir bu.

— Deux ou trois semaines peut-être... Il se repose, après ses exploits sur les champs de bataille. Malheureusement depuis quelques jours, il est embêté par ce coquin de Denikine qui est venu ici pour jouer le premier rôle. Même à la station de chemin de fer, la première voie est occupée par son train, le nôtre doit rester sur la deuxième...

Quand ils eurent vidé leurs verres, Linskoï s'écria :

— Tiens, j'ai une idée : il faudra te trouver une place dans le train où nous habitons. Au diable tous les hôtels de Kislovodsk! En attendant mieux, je te céderai la moitié de mon coupé. Allons-y tout de suite.

— Attends, — dit Boris. — Explique-moi encore quelque chose. Pourquoi les partisans du général Samko s'appellent-ils les loups?

— Parce que... je ne sais pas... parce qu'ils sont vifs et audacieux... parce que tout le monde les appelle comme ça... le loup, c'est notre emblème, c'est une devise... Même, quand le général nous dit : Bonjour, mes loups! nous lui répondons en hurlant : ouhaou! ouhaou! ouhaou!

Sobakine partit d'un grand éclat de rire.

— Comment? comment? — répétait-il, — ouhaou! mais c'est charmant; ouhaou! Je veux bien devenir un loup aussi... A la santé des loups! Nicolas, cette fois je bois le premier.

— Tu es un brave garçon, — répliqua celui-ci. — Je m'en doutais, du reste. En attendant l'heure de paraître au Kursaal devant le général, allons chez moi, dans le train. Je te ferai visiter ma maison roulante.

Dans le couloir de l'hôtel les deux amis aperçurent un couple qui s'avançait à leur rencontre. L'homme, un civil, très élégant, était de haute taille, brun, barbu, au type caucasien nettement accusé. La femme était blonde et très jolie. Tous deux parurent effrayés par l'apparition de Boris et de son ami, et leur cédèrent promptement la place dans le couloir. En même temps, l'homme se mit entre Boris et la femme, comme s'il voulait protéger sa compagne contre Sobakine. Boris fut très étonné : il avait déjà, à maintes reprises, rencontré ce couple dans l'hôtel, et jamais on n'avait témoigné aucune inquiétude à sa vue.

Mais Linskoï ne parut pas frappé le moins du monde par l'attitude du Caucasien; un sourire de dédain se dessina seulement sur ses lèvres lorsqu'il vit la manœuvre qui tendait à le séparer de la jolie blonde. Il se retourna plusieurs fois, puis, lorsque le couple eut disparu derrière une porte, il dit à Boris :

— Elle est diablement belle, n'est-ce pas?

— Oui, — fit Sobakine. — Tu la connais?

— Pas autant que je le voudrais... mais patience! tôt ou tard, elle sera à moi. As-tu vu cet idiot qui l'accompagnait?

— C'est son mari, je suppose.

— Fichtre! Mari ou ami, je m'en moque. Je la veux et je l'aurai. Il paraît qu'ils logent tous les deux ici?

Au moment de sortir, il demanda au portier :

— Quel numéro occupent les Ter-Abkhazoff?

— Le numéro cinq, Votre Noblesse.

Une fois dans la rue, les deux amis se dirigèrent vers la station de chemin de fer pour visiter le train du général Samko, mais, chemin faisant, Linskoï changea d'idée. Il craignait de rencontrer le général avant l'heure. Aussi entraîna-t-il Boris dans un coin du parc des eaux minérales; ils passèrent encore quelque temps à poursuivre le récit de leurs aventures. C'était surtout Linskoï qui racontait; Sobakine se contentait d'interroger. Son ivresse se dissipait peu à peu, et il commençait à se demander si c'était vraiment raisonnable de s'engager à fond dans l'étrange aventure que lui avait proposée son ami. Devenir du coup colonel, prendre rang parmi les cosaques, parmi les « loups »! Craindre à chaque instant d'être dévoilé, de passer pour un imposteur aux yeux de tous! Il allait faire part de ses scrupules à Linskoï, lorsque celui-ci tira sa montre et prononça d'un ton impératif :

— C'est le moment. Allons au Kursaal.

III

Comme les deux amis venaient de traverser la fameuse allée des Peupliers, dont tous les arbres avaient été coupés pendant la courte durée du règne bolcheviste à Kislovodsk, un jeune homme en tenue cosaque du Kouban accourut à leur rencontre.

— Prince! — s'écria-t-il. — Heureusement que je vous trouve. Où étiez-vous? On vous cherche partout depuis plus d'une heure. Le général est fort ennuyé de ne pas vous voir au festin; rien ne va sans vous.

— C'est que je n'ai pas pu venir à temps, — répondit Linskoï. — J'espère que le général m'excusera. Un vieil ami que je n'avais pas revu depuis trois ans... Faites connaissance : lieutenant Khomenko, colonel Sobakine.

En serrant la main de Khomenko, Boris s'aperçut que celui-ci ne ressemblait que fort peu à ceux à qui Sobakine avait l'habitude de dire « monsieur ». C'était plutôt un gars villageois, un jeune « moujik » petit-russien, au regard peu intelligent, mais rusé et matois. Plus tard, Boris eut à maintes reprises l'occasion de s'assurer que les manières et le

langage vulgaire de Khomenko correspondaient parfaitement à son visage.

Khomenko s'impatientait.

— Vous y allez enfin? Vous allez au Kursaal? — répétait-il en s'adressant à Linskoï. — Sans vous je n'oserai pas me présenter au général.

Ils longèrent rapidement une petite allée couverte qui les séparait de la station du chemin de fer, puis tournèrent à gauche. En entrant dans le bâtiment du Kursaal, ils entendirent de loin un brouhaha de voix nombreuses et un bruit de vaisselle. Ils traversèrent plusieurs pièces et se trouvèrent enfin dans une vaste salle, où une immense table avait été dressée, encombrée d'une batterie de bouteilles ainsi que d'innombrables verres. La société, pour la majeure partie, se composait de militaires. On apercevait à peine une demi-douzaine de civils en habit ou en veston de flanelle, deux ou trois dames. Le dîner était terminé, un restant de glace à la crème fondait dans quelques assiettes; un nuage de fumée de cigares et de cigarettes s'élevait jusqu'au plafond. L'arrivée de Linskoï fit sensation.

— Ah, le voilà! — s'écriait-on de tous côtés. — Voilà le fuyard! Où étiez-vous caché? On a perdu vos traces à l'hôtel de Moscou.

— L'hôtel de Moscou? — dit quelqu'un. — C'est clair comme le jour. Il a été en visite chez madame Ter-Abkhazoff.

Linskoï se dirigea vers un homme de trente-cinq à quarante ans, au visage gai et sympathique, en uniforme de général de cosaques, qui était assis au centre et l'observait de loin d'un œil malin et indulgent.

— Prince! — dit-il lorsque Linskoï s'approcha, suivi de Sobakine — nous as-tu réellement oubliés pour les beaux yeux d'une dame? Confesse-toi.

— Bien volontiers, — répondit Linskoï en poussant Sobakine devant lui. — Permets-moi de te présenter mon vieil ami, le colonel Sobakine. Je l'ai rencontré aujourd'hui, tout à fait par hasard, après l'avoir perdu de vue pendant plus de trois ans. Il va sans dire que les questions, les récits se sont succédé sans fin... et les heures ont passé comme un instant... Le pauvre colonel vient de s'enfuir de Petrograd sous un faux nom.

— Charmé de faire votre connaissance, colonel, — dit Samko en serrant fortement la main de Boris. — Je vous félicite d'avoir échappé à ces canailles. Que pensez-vous faire à présent?

— Figure-toi, — reprit Linskoï en s'asseyant en face du général à une place que lui avait cédée l'un des convives. Boris s'assit à côté de lui. — Figure-toi qu'il pensait aller voir Denikine. C'est à peine si j'ai réussi à le persuader d'y renoncer. Je lui ai à peu près expliqué la situation.

Samko fixa Boris de son regard malin.

— Eh bien, qu'en pensez-vous maintenant, colonel? D'abord Denikine aurait certainement refusé de vous recevoir. Il vous aurait envoyé à Romanovsky ou à quelque autre de ses acolytes.

— Il n'ira plus chez personne, — dit Linskoï d'un ton assuré, — parce qu'il restera ici, sous les ordres du général Samko. N'est-ce pas, mon général?

En même temps, il pressa sous la table le pied de Sobakine.

Boris comprit.

— Oh, Excellence, — dit-il. — C'est mon rêve. Serait-ce possible?...

Samko prit un air plein de majesté, ce qui ne lui allait guère. Il serra les lèvres, fronça les sourcils, leva les yeux.

— Hum, hum! — fit-il.

— Avant de devenir militaire, — ajouta Linskoï, — il a fait partie du service civil. Il sait très bien rédiger toutes sortes de lettres, d'actes officiels, etc... Il pourrait nous être utile dans nos discussions avec l'intendance et le quartier général.

— Soit! — décida enfin Samko. — Colonel, donnez-moi encore une fois la main; je vous félicite d'être admis dans les rangs de mes loups. Remplissez les verres, je veux boire à votre succès. Vous êtes l'ami du prince, et cela me suffit.

— Quand je te disais que c'est le meilleur des hommes! — s'écria Linskoï, en tapant sur l'épaule de Boris. — Nous avons déjà bu ensemble à la santé du général, buvons maintenant avec lui!

— La question est réglée, — conclut Samko d'un air grave, — et maintenant, au diable toutes les affaires, et amusons-nous comme nous savons le faire!

— Puis-je faire entrer le chœur cosaque? — demanda le prince, après avoir remercié le général de sa générosité.

— Oui; vas-y, Linskoï.

Linskoï se leva et dit deux mots à l'un des garçons. Au bout de quelques instants la porte s'ouvrit et le maître d'hôtel apparut en annonçant d'une voix solennelle :

— Le chœur des cosaques de Son Excellence le général Samko!

Une vingtaine de soldats entrèrent et se rangèrent en demi-cercle.

— Chantez *le Prince Oleg*, — commanda Linskoï.

Le chœur entonna la mélodie composée sur le poème de Pouchkine. Les vers célèbres étaient suivis d'un refrain nouveau, n'ayant aucun rapport avec le texte de la ballade :

« Sonnez, trompettes
Victoire complète
Nous voilà vainqueurs bien vite,
L'ennemi est en fuite, en fuite, en fuite ! »

Samko écoutait, les yeux mi-fermés, un vague sourire de satisfaction sur les lèvres. A côté de lui, un civil, en redingote, la barbe malpropre et les cheveux ébouriffés, qui semblait connaître la chanson depuis longtemps, écoutait sans enthousiasme. L'autre voisin du général, un civil également, dont l'habit encadrait un plastron démodé, paraissait, au contraire, très ému. Il tenait la tête un peu inclinée et se balançait au rythme de la mélodie. Son visage bouffi et rasé de frais était poudré comme celui d'une femme. Boris apprit par la suite que l'homme à la redingote était le futur historiographe du général, chargé de noter ses grands faits, et de les transmettre à la postérité. L'autre était un acteur en train de mettre en scène au théâtre de Kislovodsk une pièce féerique intitulée *le Général Samko* avec apothéose finale. Tous deux étaient largement subventionnés par Samko et prenaient part à tous ses festins.

Sobakine dîna de grand appétit. Les plats étaient excellents, les vins parfaitement choisis. De temps en temps Boris se demandait s'il ne rêvait pas, et pour s'en assurer il jetait des regards sur son épaule : l'épaulette était toujours

là, — une large épaulette dorée, avec deux raies rouges. Il ressentait un bien-être qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps. Quelqu'un lui parlait, quelqu'un l'interrogeait, il répondait sans hésitation. On trinquait avec lui, il buvait sans mesure. Par moments, sa vue se brouillait. Il lui devenait difficile de discerner le premier plan du fond de la salle, les voix se mêlaient autour de lui de telle façon qu'il ne pouvait comprendre si l'on parlait tout près ou à l'autre bout de la pièce... Mais ces courts instants de confusion se dissipaient, et il reprenait — ou plutôt croyait reprendre — ses sens.

Après le chœur des cosaques, ce fut le tour de quelques chanteurs qu'on appelait les « solistes de Son Excellence »; puis vint une danseuse du casino d'Essentouki, puis l'un des convives, vêtu en Circassien, exécuta la danse caucasienne avec les poignards. Après quoi, le chœur des cosaques entonna des chants de guerre.

Les paroles belliqueuses émurent Sobakine. Les bolcheviks lui paraissaient mesquins et méprisables. Les soldats rangés en demi-cercle étaient d'une taille immense, gigantesque : c'étaient des vainqueurs couronnés de gloire. Et ce général qu'il voyait devant lui, cet homme au visage radieux, à l'œil malin, c'était le grand homme, au-dessus de tous, celui qui pouvait tout.

— Chantez-nous *les Hussards Noirs*, — dit quelqu'un.

Les cosaques entonnèrent le chant, terminant chaque strophe par le refrain :

Marche en avant,
Le régiment
Des Hussards Noirs!
L'combat s'approche,
La mort est proche :
Mettons-nous donc à boire!

— A boire, à boire! — s'écrièrent plusieurs voix lorsque le chant fut terminé. — Remplissez les coupes!

L'acteur assis auprès de Samko se leva tout à coup, en frappant le verre de son couteau. Il voulait prononcer un speech. Ses joues devinrent rouges d'émotion et l'on pouvait y voir, plus distinctement encore, les traces de poudre.

— Mesdames et messieurs! — commença-t-il lorsqu'un silence relatif se fut établi. — A cette heure solennelle, lorsque les yeux de toute l'Europe, du monde entier, sont fixés sur nous... A cette heure, dis-je, que faisons-nous? qui voyons-nous ici, présent parmi nous? Messieurs, n'est-ce pas lui, lui-même en chair et en os, celui qui est l'objet de l'admiration universelle, le héros du Kouban, le libérateur de villes, le vainqueur, le triomphateur?... Je... excusez-moi, messieurs, si je suis trop petit, trop insignifiant pour célébrer les hauts faits de ce grand homme... Mais je lève quand même mon verre à la santé de Sa Haute Excellence le général Samko! hourrah!

Samko tendit le bras, sa coupe à la main, et prononça d'une voix forte et distincte, sans se lever de sa place :

— Et à la santé de mes loups.

Les loups répondirent à l'appel de leur chef. Une trentaine de voix fit résonner les vitres : Ouhaou! hou! hou! Sobakine joignit sa voix à cette réponse.

— Ouhaou! — s'écria-t-il de toutes ses forces en éclatant de rire. — Ouhaou! hou! hou!

Linskoï lui donna un coup violent dans le côté.

— Tais-toi donc, imbécile, — dit-il à mi-voix. — C'est sérieux.

Boris s'aperçut que le jeune Khomenko, assis non loin de lui, était devenu extrêmement pâle. Sur la remarque de Sobakine, Linskoï appela le garçon.

— Aidez le lieutenant à se lever et conduisez-le vers la sortie, — ordonna-t-il. — Le lieutenant se trouve mal.

Boris vit deux garçons s'approcher de Khomenko et le soulever par les bras. Avec leur aide, Khomenko quitta la table et se dirigea vers la porte. Quelques instants après Sobakine entendit, malgré l'horrible brouhaha des convives, des bruits étranges qui venaient de loin. Un moment après Boris vit que Khomenko avait repris sa place, mais il n'aurait pu dire à quel moment exact le lieutenant était revenu. Les couleurs changeaient aux yeux de Sobakine; tantôt c'était une brume rouge, tantôt une brume verte qui lui semblait couvrir la salle. Il entendait toutes les voix à la fois, sans

pouvoir concentrer son attention sur une conversation précise, et des phrases incohérentes frappaient ses oreilles.

— ... Lorsque nous nous sommes approchés d'Agropol, j'ai envoyé un ultimatum aux rouges en menaçant de bombarder la ville avec de l'artillerie lourde (qui me manquait totalement), s'ils ne l'évacuaient pas dans les vingt-quatre heures... Ils ont cédé sans délai, et j'ai pris la ville...

Était-ce l'acteur qui avait dit cela? Non, c'était plutôt l'historiographe, ou bien peut-être Linskoï... Boris dut faire un effort pour comprendre que seul Samko pouvait raconter une histoire semblable.

L'historiographe ouvrait les yeux tout grands et allongeait drôlement les lèvres en buvant. L'acteur répétait : « Admirable! admirable! »

— ... Savez-vous que madame Ter-Abkhazoff a été bien fâchée de votre conduite envers elle hier matin, dans la galerie du Narzan?

C'était le monsieur en veston de flanelle qui parlait à Linskoï.

— C'est un honneur pour elle d'être aperçue par moi — s'écria le prince en tapant du poing sur la table. Une petite dame comme elle!...

— C'est une femme mariée, — dit le veston.

— Pas du tout : c'est tout simplement la poule de ce nouveau riche arménien. J'ai appris tout son passé : il a fait fortune pendant la guerre, pendant que notre sang coulait sur le front, le sang des combattants... Nous étions exposés aux périls, à la mort, et pendant ce temps, ce monsieur s'enrichissait... il faut pendre tous les buveurs de sang de cette espèce!

La brume, encore une fois, enveloppa Boris; puis il vit deux Samko là où, vraisemblablement, il n'y en avait qu'un. L'acteur était parti, et le second Samko trônait à sa place. A ce moment il parlait au monsieur en veston de flanelle :

— C'est une véritable fripouille, le général Denikine! Figurez-vous : m'avoir promis une division, et ne me donner qu'une brigade! avouez que ce n'est pas le jeu.

La jolie danseuse d'Essentouki prit place auprès du général, qui posa un baiser sur son épaule nue. Elle riait, et Sobakine

ne pouvait détacher son regard de ses dents blanches, étincelantes sous la lueur crue des lampes.

Les cosaques chantaient toujours; quelqu'un dansait. On n'était plus à table; Boris ne voyait plus devant lui le général Samko; Linskoï avait disparu... Tout à coup Linskoï s'approcha de Sobakine, et lui dit :

— Allons!

— Où donc?

— A ton hôtel, chez toi... on verra bien. Tu n'as qu'à me suivre.

Boris se leva non sans peine. Dehors il faisait très sombre. Les étoiles brillaient dans le ciel pur, la lune disparaissait derrière les montagnes. La gare dormait à côté du Kursaal, on n'apercevait que deux ou trois feux de sémaphore dans le lointain.

Il n'y avait personne dans les rues, car l'heure était très avancée. L'entrée du parc étant fermée, les deux amis durent faire un détour afin de parvenir à l'hôtel de Moscou. Linskoï marchait d'un pas ferme, les lèvres serrées. Sobakine le suivait avec indifférence; il voyait toujours devant lui le kaléidoscope des faces enflammées, des uniformes militaires; le tumulte du Kursaal résonnait encore à ses oreilles.

Le portier endormi leur ouvrit la porte et remit à Sobakine la clef du numéro 10. Boris se dirigeait machinalement vers sa chambre lorsque le prince l'arrêta au milieu du couloir.

— Ce n'est pas chez toi que je vais, — dit-il. — Vois les numéros sur les portes... Où se trouve le numéro 5?

Lorsque, après quelques recherches, ils eurent enfin trouvé le numéro, Linskoï heurta du poing la porte, en criant d'une voix de tonnerre :

— Ouvrez à la police!

On entendit un mouvement à l'intérieur, mais personne ne répondit et la porte resta close. Linskoï se mit à ébranler la poignée de toutes ses forces, faisant un bruit qui emplissait l'hôtel. Le portier accourut, suivi de deux garçons de l'hôtel en bras de chemise.

— Que désirez-vous, Votre Noblesse? — demanda-t-il, effaré. — Ce n'est pas votre chambre, c'est le numéro de M. Ter-Abkhazoff.

— Qu'il occupe avec sa maîtresse, avec cette prostituée non enregistrée! — rugit Linskoï. — Va-t'en, et laisse-moi faire. Je l'emmènerai d'ici, elle doit passer son examen sanitaire à la police...

Le portier et les garçons hésitaient.

— Alors! — s'écria le prince en fureur. — Voulez-vous me ficher le camp? ou bien je vous tire dessus avec mon revolver.

Il mit la main dans sa poche. Les trois serviteurs s'éclipsèrent subitement.

Une voix d'homme se fit entendre derrière la porte des Ter-Abkhazoff.

— C'est vous, Linskoï? Quand nous laisserez-vous enfin tranquilles, ma femme et moi? Quelle honte pour un colonel de la garde de se conduire ainsi...

— Ouvre-moi à l'instant, — hurla Linskoï au comble de la rage, — ouvre ou je te transpercerai de mes balles!

Il tira, en effet, le revolver de sa poche. Sobakine — qui était parfaitement saoul — perdit la notion exacte de ce qui se passait.

— Il va se sauver par la fenêtre, — dit-il. — Il faudrait l'en empêcher... Envoie deux matelots garder le trottoir.

Il s'était cru, une seconde à Pétrograd, en train d'opérer une perquisition avec la camarade Rose.

La clef tourna dans la serrure et M. Ter-Abkhazoff apparut, très pâle, mais l'air ferme et résolu. Il referma la porte à clef et, sans dire un mot à Linskoï, se dirigea rapidement vers la sortie de l'hôtel.

Linskoï se mit à parler à travers la porte.

— Madame... Il est inutile de vous entêter... Pas plus tard que demain, tout Kislovodsk saura qu'il y a eu cette nuit un grand scandale à l'hôtel de Moscou et que vous y avez participé... On vous convoquera à la police, on vous interrogera, on enquêtera sur votre conduite, il y aura peut-être même un examen sanitaire... La seule chose qui vous reste à faire, c'est de vous fier à moi et de me laisser vous enlever par la fenêtre... Je vous conduirai loin de cette brute qui vous fait passer pour sa femme, vous ne serez pas moins riche que vous l'êtes maintenant, et vous serez heureuse...

Aucune réponse n'arriva. Linskoï recommença à ébranler la porte, jusqu'au moment ou Ter-Abkhazoff revint, suivi d'un officier en tenue d'aide de camp.

— Messieurs, — dit cet officier en s'adressant au prince et à Sobakine; — le commandant militaire de la ville désire vous voir à l'instant même.

Linskoï fixa l'officier en réfléchissant. Ter-Abkhazoff profita de ce répit pour rentrer dans sa chambre dont il referma la porte à double tour. On entendit à l'intérieur un remue-ménage significatif : les deux habitants du numéro 5 se barricadaient contre une prochaine attaque.

Enfin, le prince demanda à l'officier :

— Est-ce que le commandant reçoit à cette heure-ci?

— Je vous dis qu'il vous attend. Et puis, permettez-moi de vous demander : que faites-vous ici vous-même, à une heure aussi avancée?

— Écoutez, dit Linskoï. — Je ne suis ni votre subordonné, ni celui de votre commandant. Je suis un loup du général Samko, et vous n'avez pas le droit de m'arrêter ou de m'interroger. Si vous osez seulement essayer de faire quelque chose de ce genre, les bureaux de votre commandant seront mis à sac demain matin. Je ne vous retiens plus; vous pouvez partir.

Il recommença à ébranler la porte des Ter-Abkhazoff, en criant toujours :

— Ouvrez à la police!

L'aide de camp paraissait indécis. Il s'adressa enfin à Sobakine.

— Vos papiers, s'il vous plaît? — demanda-t-il.

Malgré son ivresse, Sobakine comprit. Voilà! voilà ce qu'il craignait! Faux documents, faux colonel; imposteur... conseil de guerre... la potence peut-être...

Il chancela et dut s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber. L'officier s'aperçut de son trouble et reprit avec plus d'insistance :

— Vos papiers!

Linskoï lâcha la poignée de la porte.

— Laissez mon ami tranquille, — dit-il. — Ses documents se trouvent chez le général Samko. Si vous voulez les avoir,

vous n'avez qu'à aller réveiller le général et à lui réclamer les papiers du colonel Sobakine... Je ne doute pas qu'il ne vous envoie à tous les diables!

A mesure qu'il parlait, cependant, son humeur changeait. Il fit quelques pas qui l'éloignèrent du numéro 5.

— Allons-nous-en, Boris, — fit-il avec un geste de dépit. — Il n'y a rien à faire ici, avec ces imbéciles... Allons chez nous, dans notre train... Il est temps de se coucher.

MICHEL DE POURICHKEVITCH

(*A suivre.*)

UN ÉTÉ AU MAROC

Pendant la première quinzaine du mois de juin 1925, le groupe mobile de Taza, où je servais, faisait la navette entre les rivières Ouergha et Leben, pour tenter de défendre encore cette frontière nord-marocaine à demi enfoncée. Plus à l'ouest, le groupe mobile de Fez s'acharnait à la même tâche.

Pour couvrir l'artère essentielle, la voie ferrée Algérie-Maroc, pour protéger Fez inquiète, Taza fébrile, le maréchal Lyautey ne disposait que d'une poignée de troupes, cavalerie, infanterie, artillerie, exténuée par des déplacements constants et surtout par ce terrible sentiment de l'effort vain. En effet, chaque jour voyait fléchir notre prestige sur les tribus de couverture, auxquelles nous demandions, depuis le début de l'année, de résister aux agressions riffaines. Les officiers de renseignements ne tenaient leurs gens en ligne que par la seule confiance qu'ils leur inspiraient, mais cette confiance même allait bientôt céder sous la pression violente des réguliers d'Ab-el-Krim qui, par le fer et le feu, contraignaient les tribus à passer au camp de la guerre sainte.

Ces journées tragiques du début de l'été 1925, pendant lesquelles la durée de la France au Maroc fut mise en question, je viens de les revivre, après huit années, dans ces pays Senhadja, Marnissa, Hayaïnas, dont la résistance au Rogui fut la plus brève.

J'ai revu Aïn Aïcha, Taounat, dont le dégagement fut si difficile, Mediouna où notre groupe mobile agissant en liaison avec les troupes de Fez, se heurta aux tranchées riffaines,

autour du poste militaire dont les vingt Sénégalais mouraient de soif.

Astar, Sker, Bibane, Mediouna, Bab-Taza, ces noms sont sortis des mémoires.

Huit années, c'est un temps suffisant pour amener l'apaisement chez les vaincus. Mais l'oubli?

J'ai retrouvé là-bas, des officiers que je connus alors désespérés devant la faillite de leur effort. Ils ont recommencé leur œuvre. Le pays qu'ils virent brûler, voici qu'ils l'ont reconstruit. Les indigènes qu'ils avaient apprivoisés, qu'ils avaient eus ensuite fous de haine devant eux, ils les ont repris en main, avec fermeté et bonté. Si l'aventure riffaine a laissé des traces, je ne les vois que sur un piton où du barbelé achève de rouiller sous les herbes folles, dans un enclos passé à la chaux où sont plantées, côte à côte, les croix des tombes françaises, les croissants des tombes musulmanes. Mais dans les âmes? Les visages sont souriants, les yeux regardent bien droit. A peine si quelque enfant pleure lorsque passe l'officier dont on lui fit un croquemitaine. La prospérité est revenue. Les oliviers coupés ont été remplacés. Jamais les vergers n'ont donné plus de fruits.

Mais le secret de ces cœurs fermés?

Ce séjour sur la frontière riffaine ne me l'a pas donné. Tout au plus en ai-je parfois surpris un reflet, aidé dans ma recherche par ces officiers qui sont les magnifiques artisans d'une renaissance, mais qui, sagement, en font tenir la durée dans la présence de notre force. A elle seule, la force ne saurait suffire à nous garder ce pays. Pas plus que la bonté, l'intelligente compréhension. Mais notre puissance dépend du judicieux dosage de ces deux vertus. Le maréchal Lyautey en a laissé la formule.

***

La première étape de ce pèlerinage fut Beni-Derkoul.

M. Urbain Blanc, délégué à la Résidence Générale, le général Huré, commandant en chef, inauguraient le monument élevé par les troupes du Maroc à la mémoire du sous-lieutenant Pol Lapeyre et de ses Sénégalais.

Beni-Derkoul, en juin 1925, fixa pour quelques jours

l'émotion française. Dans ce petit poste, faible anneau d'une chaîne distendue par la pression ennemie, un jeune officier, à l'instant d'être écrasé, avec ce qui lui restait d'hommes vivants, par des centaines de fanatiques, fit sauter son ouvrage plutôt que de se rendre.

Ce dimanche de juin 1933 était somptueux. Jamais ciel ne fut si bleu et le soleil aussi prodigue sur les pentes rousses des vallées, sur les toits bruns des douars. Au pied de l'éperon qui porta le poste, l'officier des Affaires indigènes qui gouverne ce bled avait rassemblé son goum et ses moghazenis : deux cents cavaliers, blancs, bleus et beiges, sur des chevaux rageurs. Pour célébrer le souvenir de leurs morts, les Sénégalais étaient là, avec leur curiosité bon-enfant, leur gaieté, leur naïf orgueil. Un peu à l'écart, disposés en rangs profonds, les guerriers du pays, hommes d'âge moyen et vieux coriaces, qui, il y a huit ans, submergèrent Beni-Derkoul, après l'avoir longuement assiégé. Ils étaient immobiles, le visage impassible, mais avec la singulière mobilité d'yeux des rapaces, prompts à tout voir sous des paupières mi-closes. Leurs caïds, vêtus de fine laine, de belle soie, onctueux ou distants, n'étaient là, semblait-il, que pour l'Officier au képi bleu, leur maître, le chef accepté. Les galons des généraux ne les inquiètent guère. Ces simples et ces féodaux n'appartiennent qu'au suzerain, en l'occurrence, leur chef de bureau des Affaires Indigènes.

En vain, observerai-je leurs visages pendant les discours, la sonnerie aux morts, les saluts de l'épée. Impassibles. Leur regard s'est animé au moment du défilé, quand les Sénégalais ont tendu le jarret, et tourné vers le mausolée des têtes décidées. Mais j'étais sûr que l'attention de nos soumis allait bien plus à la précision de la manœuvre, à l'éclat et au nombre des armes qu'à toute cette pompe dont la signification leur apparaît mal. Sans doute, lorsqu'il a réuni les caïds, l'avant-veille, pour leur donner ses instructions, l'Officier des Affaires indigènes a fait un petit commentaire. Il leur a dit : « Vous vous souvenez de ce Français qui commandait Beni-Derkoul et qui a fait sauter toutes ses cartouches et ses obus quand vous avez franchi l'enceinte de son poste? » A quoi, ils ont répondu : « Nous nous en souvenons. Ce jeune Roumi était en effet un

grand guerrier et en mourant, il a tué cinquante des nôtres, et Ali ben Haoussine que tu vois là, boite depuis ce jour où il perdit son pied gauche. »

L'officier a continué : « C'est la coutume des Roumis de célébrer par des cérémonies et de perpétuer par des pierres taillées la mémoire de leurs grands guerriers. » Et le caïd de dire : « Nous le savons. Partout où vous passez, vous laissez derrière vous un petit champ pour les morts, avec des pierres gravées et des fleurs. » Le chef chrétien poursuit : « Dimanche, nous irons saluer l'officier de Beni-Derkoul. Il y aura le représentant de Sidna votre Sultan, et notre plus grand général. Je veux que vous soyez tous présents pour leur faire honneur, tous, les vieux et les jeunes, pour donner la preuve de votre fidélité. » Ils ont acquiescé. Pourquoi n'iraient-ils pas? La guerre est finie. Le Roumi a gagné, puisqu'il est le plus fort. Ils sont donc avec lui, et soumis à ses ordres. Tant qu'Allah le voudra.

Après la cérémonie, ils regagneront leurs villages en bavardant de ce qu'ils ont vu, et aussi de ce qu'ils firent voici huit ans. Les pauvres, les humbles ne laisseront pas d'évoquer avec quelque regret ces mois de la grande guerre contre les Français, féconds en pillages et en gloire aussi. Les courageux recevaient alors l'hommage des tribus, le sourire des femmes. Ils n'auront que respect pour le jeune Officier qui résista au delà de la soif, mais quel dédain pour les noirs, les Sénégalais dont ils disent communément qu'ils sont nos « abid », nos esclaves.

Le soleil a tourné. Il est près de quatre heures. Les officiels et les invités ont regagné la grande tente près du ruisseau. Il y a parmi eux des rescapés du Rif, de fiers baroudeurs. Il y a d'anciens combattants, des colons, des grands chefs comme le général Huré dont l'esprit est déjà vers ce Grand Atlas qu'il va pacifier au cours de l'été, et le général Colombat, qui sauva Fez. Les conversations sont vives, toniques, soumises aux faits. Il y a pour les uns, le danger musulman, pour les autres, la sécheresse, le prix du blé, et chez tous, un courage allègre. Mais ce que je leur prends, à chaque contact, de ce courage, de cette allégresse, je sais où et quand le retrouver. Tandis que Pol Lapeyre! j'ai regagné le sommet de l'éperon, ce haut lieu en forme de carène. Un taillis déjà

dense masque la tranchée, les murettes rompues, le fil de fer arraché. Il fait beau et bon, parce que le ciel est de diamant, l'air sec et cependant animé par une brise qui sent la menthe.

Ici était le bastion principal avec son canon, ses mitrailleuses. Là, le lieutenant avait sa chambrette, une cellule tendue de toile cachou, je pense, comme la mienne en Moyen-Atlas, avec une table faite de caisses, une étagère à livres (des livres de la vingtième année) et des photos sans doute. Sans doute, le képi à casoar, accroché au-dessus d'une image de promotion, parce que Saint-Cyr pour ce garçon est encore un souvenir tout récent. Devant la chambre, l'étroite cour, puis le logis des Sénégalais, celui des deux canonniers et gradés français. Au delà du mur d'enceinte, pour commander l'extrémité de l'éperon, la tour de guet reliée par une tranchée.

Autour, un pays calme dont les habitants sont des paysans laborieux. Fréquemment, un indigène monte au poste pour y vendre ses œufs, ses poulets ou les perdrix qu'il prend au piège. Bucolique. Cependant que vers le nord, Abd-el-Krim achève la préparation de sa guerre. Puis c'est la poussée riffaine, la résistance des soumis. Pol Lapeyre pendant ces premiers jours de péril, a dû avoir de fréquents entretiens avec les soumis que sa présence réconforte. Il doit leur dire ce que cent chefs de postes, cent officiers de renseignements ont répété, bientôt sans y croire, à leurs protégés pendant ce premier semestre de 1925 : « Abd-el-Krim est un imposteur. La France a des troupes. Elle saura le châtier. Confiance et courage. » Jusqu'au moment où la tribu lasse, épuisée, saignée par la mort, à notre service, de ses guerriers, ruinée par les incendies de moisson, acceptait le contrôle riffain, et, fanatisée ou contrainte, dirigeait contre nous les armes que nous lui avions données.

La région de Beni-Derkoul a sauté comme les autres et Lapeyre est devenu, avec ses hommes, captif de son poste. C'est l'investissement prudent, méthodique qui ne néglige rien. L'eau est bientôt rare, puis, ce qui en reste se décompose sous la chaleur. La soif, 40° de chaleur, la terrible tension d'esprit des assiégés qu'un ennemi invisible décime, sans pertes. Pour bien comprendre, pour mesurer le sacrifice de

Pol Lapeyre, il faut songer que sa garnison, sauf quatre hommes, n'est pas de sa race. Il est bien le chef, avec ce que cette qualité et cet honneur comportent de solitude, d'exigences. Eût-il autour de lui une douzaine de gars de chez nous, prompts à comprendre, lents à fléchir et inaccessibles au désespoir, qu'il éprouverait cette chaleur exaltante qui se dégage d'un groupement en péril, mais dont les esprits ont même longueur d'onde. Il aurait chaque jour le don des regards, les mains qu'il serrerait, les paroles qu'il entendrait, et, s'il doit mourir, cette certitude apaisante : mourir au milieu des siens.

Pol Lapeyre n'a rien de cela. Les Français sous ses ordres sont de solides garçons, qui ont remis au lieutenant le souci de décider. Les Sénégalais ont fait un abandon plus complet encore entre les mains du chef.

Il est le chef, seul avec son angoisse. Il a un peu plus de vingt ans. Il sort de Saint-Cyr, riche de tout l'enthousiasme que donne l'École, enrichi encore par le climat du Maroc, ce climat que le Maréchal a fait.

Au début de l'encerclement, il a pu espérer une prochaine délivrance, par une réaction rapide et massive de nos troupes. Il a tôt déchanté. Il faut mourir, là entre ces murs, le plus tard possible, mais mourir. Ce n'est pas cette fin qu'il rêvait, adolescent épris de gloire et de sacrifice. Sous le casoar, la gloire et la mort dont on rêve ne vont pas sans panache. Tomber un beau jour de soleil, premier, devant une section lancée vers la victoire. Mais non pas cette usure, si lente, cette défaite quotidiennement poursuivie, homme par homme. Et la soif, l'immobilité, le désespoir de ses noirs qui ne comprennent plus, le délire des blessés qu'on ne peut que panser mais non soulager, et la puanteur de ces corps, les cadavres et ceux qui, vivants, déjà sont promis aux vers.

Pol Lapeyre a un peu plus de vingt ans. Il a rêvé d'une carrière brillante, et dans son jeu, il avait mis la chance et la mort à égalité.

Les jours passent. Chaque matin, l'avion survole le poste, laisse tomber de la glace, dont la plus grande partie s'écrase hors de portée, des lettres qui resteront sans réponse, des journaux qui apportent à ces exclus l'écho du monde. Une

éclaircie : à l'horizon, des silhouettes apparaissent, le vent apporte l'écho de la fusillade, du canon. Un groupe mobile approche. Il débloque un poste vers l'ouest. Il va débloquer Beni-Derkoul. Et le lendemain, il a disparu. Sur son bastion, la jumelle aux yeux, Pol Lapeyre interroge le large comme ces naufragés qui ont aperçu un navire, l'ont appelé par leurs signaux, et qui, à l'aube suivante, ne retrouvent que la mer vide. Il sait maintenant que nul navire ne répondra à son appel. D'ailleurs, il n'appellera pas. Sa mission est de tenir, sur ce point, le plus longtemps qu'il lui sera possible. Pendant qu'il résistera, le commandement, à l'arrière, pourra regrouper ses forces, monter une opération de grande envergure, préparer la reconquête.

L'îlot a duré soixante jours, lentement mangé par un investissement étroit. Les tranchées ennemies arrivaient à distance de jet. Mais il n'y avait plus de grenades. Pendant les heures interminables de la nuit, en arabe et en français, l'adversaire raillait, décrivait les supplices qui suivraient la prochaine capture. Les noirs tiennent, mais parce qu'un jeune blanc au visage impassible va nonchalamment de l'un à l'autre, le sourire à la bouche et dans les yeux un éclat qui les galvanise.

Pol Lapeyre a l'âme de son âge, avec des enthousiasmes, une foi, une ferveur, mais aussi la contrepartie de désirs, d'exigences. Ce jeune cœur, on imagine qu'il n'a guère aimé, que les femmes doivent y tenir leur place, et dans cette mémoire, quelques beaux visages reviennent peut-être aux heures d'accalmies. Les heures d'accalmies sont les plus dures, parce que passé le feu de l'action qui tend les ressorts, elles rendent l'homme à sa faiblesse. Comment goûterait-il ce repos, cette détente, alors que ce répit même lui donne un plus large loisir pour songer à cette fin prochaine et fatale.

L'ivresse même, l'ivresse sombre d'un désespoir viril qui répète : « Sacrifié, je suis sacrifié », ne laisse-t-elle pas place à quelques instants de défaillance, la seconde où le saint est tenté, où l'esprit pêche, écoutant cette voix qui, au mot de sacrifice, répond en écho : « Et pourquoi? »

Toute une jeunesse se cabre contre la mort certaine, que Pol Lapeyre durement ramène à la soumission. Il nous est permis de penser que l'idée du sacrifice est plus austère, plus

amère ici, sur ce sol d'Afrique, qu'elle ne l'était pour des soldats de France, défendant, de 1914 à 1918, leur sol, la cité et la maison. Des jeunes officiers que j'ai connus au Maroc de 1923 à l'année présente, beaucoup sont tombés, les uns en tête de leur section, fantassins accrochés aux pentes arides des Atlas, les autres, cavaliers glorieux, à cheval en pointe de leur goum. Quand nous parlions de la mort, le soir, après le combat, ou à Paris, pendant les permissions où ces jeunes seigneurs cachaient mal leur nostalgie maugrabine, ils me disaient : « C'est notre risque et la noblesse de notre service ». Tous l'acceptaient, mais secrètement, ils ne le voulaient qu'en pleine action, comme la jeunesse l'accepte, couronnant de brèves années, par un éclat. Mais aucun n'eût voulu imaginer l'agonie d'un poste. La mystique a besoin de gloire, d'élan.

Il me plaît de songer que c'est au terme d'une méditation, pendant laquelle, péniblement, il avait détaché l'esprit de la chair, que Pol Lapeyre choisit sa mort, comme si d'en désigner l'heure il eût pris sa revanche sur ce qu'elle avait de fatal. Toute libération était devenue impossible. Le commandement, estimant que la résistance avait donné les résultats qu'il en attendait, rendit au chef de Beni-Derkoul toute liberté de regagner nos lignes, à son heure et par ses seuls moyens. Ce qui signifiait que Lapeyre pouvait tenter une nuit, de franchir le cercle riffain, en emportant ses blessés, ce qui signifiait encore le massacre de tous sans dommage pour l'ennemi.

Alors, ayant rempli sa mission et libre de décider, il amasse au centre du poste tout ce que l'abri contient de munitions. Il amorce cette mine et il attend. Déjà, la tour de guet est prise par l'adversaire qui tire de plein fouet dans le poste. Le dernier assaut ne tarde guère. Par grappes, les indigènes se jettent contre les murs, couronnent bientôt les faces de l'ouvrage. Lapeyre, abrité parce qu'il ne veut pas qu'une balle lui enlève le pouvoir de faire son geste, calcule le nombre des assaillants. Cent, deux cents peut-être. Un regard encore pour ses hommes qui tirent les dernières cartouches, et posément il allume la mèche, attend qu'elle siffle, puis il retourne près de ses noirs. Les hurlements de victoire de la vague ennemie furent couverts par le grondement sourd de l'explosion. De

Beni-Derkoul, il ne restait qu'une ruine fumante, un cratère aux bords semés de débris humains. L'avion de surveillance, en faisant sa ronde, nota le bouleversement des lieux, l'affolement des insoumis.

Voilà comment est mort un garçon de notre temps. Nous sommes beaucoup à croire à la reversibilité des mérites, et à notre jeunesse, désespérée de n'avoir ni foi, ni prince, nous proposons ce héros, ce saint. Notre Afrique en compte plusieurs dont la mort peut nourrir un culte.

Non sans un serrement de cœur, descendant du piton de Beni-Derkoul, je pensais à ce qu'eussent fait du sacrifice de Pol Lapeyre, l'Allemagne hitlérienne, l'Italie mussolinienne. Mais nous?

***

De Beni-Derkoul, j'ai gagné Taounat qui sera mon point d'attache pour un mois trop bref.

A Taounat, je suis l'hôte du commandant Vignoli, qui gouverne le cercle de l'Ouergha. Ses pairs disent de Vignoli : « C'est un monsieur. » Au Maroc, pas de plus bel hommage, qui reconnaît les qualités de l'esprit et celles du cœur.

Le domaine est magnifique. Il va des rives de l'Ouergha à la frontière espagnole, couvrant un ensemble de plaines fertiles et de montagnes chauves.

Les vassaux sont pour la plupart de braves paysans. Mais les Senhadja de l'ombre et ceux du soleil, qui habitent autour du Djebel Kheil, sont de durs cabochards. En 1925, ils ont tué leur officier des Affaires indigènes, le capitaine Resplendy, que la fièvre tenait couché, puis, parmi les premiers dans ce secteur, ils ont servi le Rif. Leur retour a été lent et difficile. La reprise en main s'est faite progressivement. Il y a fallu autant d'acier que de velours.

Le jeu de la politique indigène dans le cercle de Taounat ne laisse pas d'être compliqué. Fez n'est qu'à cent kilomètres au sud, et la zone espagnole à trente kilomètres au nord. Sur la route de Fez, le car circule quotidiennement, facilitant les échanges entre la ville et le bled. Cette vieille guimbarde, au moteur poussif, aux ressorts grinçants, est un précieux facteur de prospérité pour le pays. Les indigènes vendent

mieux leurs produits. Mais le car est aussi un dangereux auxiliaire pour ceux qui ont entrepris de troubler les esprits.

Avant l'ouverture du service automobile, aller à Fez avec un cheval, un bourricot ou un mulet, représentait un voyage que quelques notables seulement faisaient chaque année.

Maintenant, pour vingt francs, n'importe quel paysan berbère peut aller muser dans les souks de la Ville Sainte, respirer autour de l'Université Karaouyine, un air d'Islam, en rapporter les émanations dans son village.

On ne saurait parler d'échanges spirituels entre le bled et la ville. Mais Fez, dont on a pu dire qu'elle était « la caisse de résonance de l'Islam », cultive un esprit de fronde. Sa bourgeoisie pieuse et fermée, ses docteurs de la foi, ses étudiants fanatiques, composent une atmosphère chaude dans laquelle fermentent les vieux espoirs musulmans, le souvenir légendaire de l'Andalousie perdue et les rêves d'une jeunesse ambitieuse. Le brave fellah de Taounat qui, ayant vendu œufs, fruits et chevreaux, va, en badaud, de café maure en café maure, de carrefour en carrefour, entend forcément de curieuses histoires. Les baladins chantent le los des vrais croyants d'Égypte, les devins prédisent l'apothéose de l'Islam, les barbiers et les vendeurs de thé commentent l'histoire orale du monde présent, l'avènement d'Hitler, persécuteur des juifs, donc ami des musulmans. Ces rustres, avides de contes, de féerie, de légende, et que ne gênent nullement l'intervention du merveilleux dans le temporel, regagnent leurs villages, et à leur tour, avec le goût marqué qu'ont les Berbères de conter, ils disent ce qu'ils ont entendu, modifiant, embellissant de la meilleure foi du monde. Les auditeurs seront autant de commentateurs nouveaux, et une nouvelle tendancieuse, habilement jetée au vent de Fez, aura ainsi trouvé des ailes. Il convient d'ailleurs d'ajouter que cette initiation des Berbères à la connaissance du monde européen et de ses problèmes n'est pas limitée à la région de Taounat. Elle atteint le Maroc entier et engendre du nord au sud, de l'ouest à l'est, les mêmes complications.

A Taounat, il y a donc Fez au sud, la zone espagnole au nord. Cette présence de l'Espagne ne nous vaut pas que des avantages. Reconnaissons tout d'abord que l'Espagne, depuis la

guerre du Rif, a fait un très gros effort de pacification dans sa zone. Elle a entièrement désarmé les tribus, elle a équipé le pays, activé la mise en valeur. Mais, au moment de la Révolution, le nouveau régime a marqué quelques hésitations à l'égard du Maroc. Il y eut à Madrid une tendance marquée pour l'abandon. Il y eut des diminutions d'effectifs, des remaniements dans le personnel, tout ce qui se traduit nécessairement par du flottement. Les indigènes sont, comme les chevaux, sensibles à toutes les variations de la main, et prompts à en profiter. On se souvient sans doute de la tentative de rébellion de Bab-Taza qui ne dut qu'au hasard d'échouer. Il est bien évident que les gens de notre zone sont au courant de ce qui se trame outre-frontière. Beaucoup de familles installées de part et d'autre de la ligne de démarcation ont des contacts constants. On cousine beaucoup au Maroc.

Une enquête sur le danger de ces proximités, sur les répercussions de la politique espagnole, en zone française, ne préciserait que peu de choses. Des impondérables. Mais quand ils saturent l'air, ils créent le climat. Et ce climat est hostile à l'Occident. Nous en souffrons. Pour traduire le sentiment secret des indigènes, je voudrais citer ce que me disait le capitaine Balmigère. Cet Officier de renseignements de grande valeur fut encerclé à Taounat en 1925. Il participa à toutes les opérations dans cette région et il y fut un des artisans les plus efficaces du retour à la paix.

Il venait de passer une journée en tribu, à inspecter l'état du bétail, les soins donnés aux arbres fruitiers. Le soir, dans la maison du caïd, après le repas, il bavardait avec son hôte, sans but précis, mais menant adroitement une de ces conversations confiantes qui donnent le pouls d'une tribu.

Le caïd était un vieillard qu'il avait eu aux trousses de ses cavaliers, dans les mauvais jours, harcelant et opiniâtre. Balmigère pouvait donc parler à cet homme de la guerre, de la paix et des avantages qu'elle procure. Il lui disait : « Tu n'as jamais été plus riche que depuis que tu es fidèle. Et pourtant Abd-el-Krim t'avait ruiné en faisant de toi un de ses lieutenants. Maintenant que la France veille sur ton village, tu es heureux. Tu sèmes, tu plantes, tu élèves et tu es sûr de récolter, de vendre et de toucher ton argent. »

Et l'autre de répondre, parce qu'il était en confiance :

— Mais jusqu'à quand resterez-vous chez nous?

— Toujours.

— Ah! si Dieu le veut. — Et il ne paraissait guère convaincu.

— Mais je te dis, toujours. Tu es allé à Fez, à Casa, à Rabat. Tu as vu nos maisons, en vraie pierre, nos ports, nos rails. Comment pourrions-nous partir, maintenant que les miens et les tiens sont associés.

Alors le caïd répondit simplement :

— Sur la route de Fez, il y a un pont que nous appelons pont Portugais, et aussi, près de Rafsaï, un bordj appelé bordj Portugais. Ce pont et ce château sont si vieux que personne ne se souvient de l'époque à laquelle ils furent construits. Mais nos aïeux étaient là déjà et les Portugais bâtissaient bien, puisque toutes ces choses existent encore. Et pourtant, où sont les Portugais du Maroc?

Peu m'importe de savoir si le pont et le bordj furent l'œuvre d'esclaves portugais ou s'ils représentent un moment de la domination portugaise. Je ne veux m'attacher qu'au sens que le vieux caïd donne à ses paroles. Il sait que sa race dure, mais il ne croit pas à la durée de notre présence.

Interrogés adroitement, cent Marocains feraient la même réponse.

***

Le commandant Vignoli a bien voulu m'emmener dans ces tournées fréquentes qu'il dirige sur tous les points de son domaine. Nulle tâche au monde n'exige plus d'amour que celle des officiers d'affaires indigènes. Depuis dix ans que je les vois à l'œuvre, au Maroc de l'avant où ils passent sans transition des travaux de la paix aux opérations hardies d'une guerre difficile, et dans ces secteurs de soumission déjà ancienne, comme celui de Taounat, je ne me lasse pas d'admirer ni d'envier.

Ils ont un privilège que notre temps ne prodigue guère : la liberté d'action sous leur seule responsabilité, l'autorité absolue sur les êtres et les biens. Autorité absolue peut sembler excessif. Sans doute, ils sont contrôlés, ils doivent « rendre compte ». Mais leur conscience est en réalité seule à décider,

et de leur cœur autant que de leur intelligence dépend en définitive la paix d'une région. Il ne faut pas oublier que nous nous trouvons chez des gens aux réactions rapides et violentes. Une mesure maladroite a tôt fait de provoquer un départ en dissidence, ou en tout cas une fermentation dangereuse.

Nous allâmes un jour vers Mediouna et le Djebel Kheil, par la route récemment achevée qui livre au tourisme des paysages splendides. A Mediouna, le poste des Affaires indigènes n'est plus là où je le vis en 1925. On l'a éloigné des pentes montagneuses qui dominaient l'ancien ouvrage et l'avaient rendu intenable, par l'aisance qu'elles offraient aux tireurs insurgés.

Un jeune lieutenant achève de bâtir sa maison, manière de château fort, aux étroites fenêtres géminées, largement couvert par un haut mur bastionné. Tout a été calculé en vue de la guerre. La leçon a porté et il est bon de montrer à ces gens que nous sommes prêts. Mais comme le « Bureau » est aussi le centre de la vie active, le temple de la justice, l'école des bons conseils, son architecte a dessiné un beau jardin déjà fleuri, dont la grâce pare la force.

Vingt cavaliers droits sur leurs selles rendent les honneurs au commandant et le lieutenant qui le salue est un jeune homme dont la passion pour son métier éclatera tout au long de notre conversation. Il a sa route, son puits, ses indigènes, ses semailles, son bétail, dont il parle en paysan amoureux de la terre. Je ne sais rien de lui, je ne sais si son passé l'a préparé à cette mission patriarcale. Mais le dogme Lyautey, l'air du bled, la mystique Affaires indigènes, font constamment de tels miracles.

Nous avons repris la route, dont l'ocre vif éclate entre les verdures argentées des oliveraies. L'eau court sur les flancs des ravins. Sa présence vaut au pays cette fraîcheur apaisante. L'eau a permis la multiplication des arbres fruitiers. 700 000 plants nouveaux couvrent vallons et plateaux. Les oranges et les pêches qu'un enfant nous offre sont lourdes, minces de peau et parfumées.

— Notre Californie, — me dit Vignoli, tandis que devant la source de Bou-Adel, nous écoutons le chant des moulins.

« Ces gens ont le goût de l'arboriculture. Ils ont planté des

arbres de tout temps, sans soin, au petit bonheur. Notre tâche a été aisée. Il a suffi de leur démontrer les bienfaits de la greffe, des nettoyages fréquents. Nous avons créé à Beni-Oulid une pépinière que nous visiterons tout à l'heure. Ni ordre, ni contrainte. Les indigènes sont venus voir les arbres améliorés, les fruits plus beaux et ils ont demandé des boutures, des greffons. Maintenant, le chemin de la pépinière leur est familier. Toutes ces familles, ruinées il y a huit ans, seront riches dans trois ou cinq ans. Et nous aurons une chance de plus de les garder en paix. D'ailleurs, le pays s'ouvre de plus en plus. Cela offre des inconvénients : les échanges d'idées dangereuses, mais un avantage : une connaissance plus vraie de ce que nous sommes. Je voudrais attirer des touristes dans cette région. Le pays est magnifique et voici mon projet : fonder un barrage, au resserrement de cette gorge, pour faire un petit lac clair, bâtir sur la berge un refuge, tout simple, mais propre et commode. Bou-Adel est à cent vingt kilomètres de Fez, par une bonne route. Nos Français des villes viendront volontiers passer le *week-end* en montagne, au bord de l'eau. Ils feront quelques achats dans le pays, des œufs, des poulets. Ils donneront des gratifications. Autant d'argent qui emplira les cassettes des chefs de famille. »

Beni-Oulid est un poste d'Affaires indigènes bâti sur les bords de l'Ouergha. Le terrain qui l'entoure est bon, et facile à arroser. On en a fait une immense pépinière dont le capitaine Riobé qui en est le maître, n'est pas peu fier. Toutes les variétés de fruits que la France produit et toutes celles qui prospèrent en Afrique du Nord, sont représentées dans ces carrés d'une belle verdure : arbres légers qui ploient sous des grappes de fruits, jeunes plantes à l'âge ingrat que des jardiniers indigènes veillent jalousement. L'eau ruisselle, imbibe ce sol d'alluvions qui n'attendait que l'eau pour produire.

De dix lieues à la ronde, les indigènes viennent voir les arbres et les fruits de Beni-Oulid. Ils s'en retournent dans leurs villages avec des boutures et des projets, et sinon de la reconnaissance, en tout cas quelque estime pour cette puissance inattendue que les Roumis exercent sur les arbres.

Pour regagner Taounat, nous avons pris la route principale, sur la rive droite de l'Ouergha, qui fut celle de l'invasion rif-

faine. Nous roulons dans un poudroiement d'or. Le crépuscule est proche. Les murs des postes de Tahar-Souk, d'El-Kchour sur la frontière espagnole prennent une douce couleur mauve. Devant nous, Sker étend sur son plateau des baraquements aux tôles qui scintillent. A l'arrière-plan, Taounat érige ses constructions aux lignes parfaites, sur un large éperon, contre un ciel transparent. Une vie étrange anime ce pays. Les moutons en rangs serrés descendent vers les sources. Des ânons, chargés à craquer, trottinent devant des femmes, chargées elles aussi de bois, de gerbes. Des vaches paissent dans les fonds où la brume se condense avant de monter vers les cols.

Nous serons à Taounat à l'heure parfaite qui sépare le jour de la nuit. Sur la terrasse du poste, nous attendrons l'ombre sans parler. Parfois d'un mot, le commandant et moi, nous vérifierons le cours parallèle de notre pensée : ce pays enrichi par le sang de France, ces semailles dont nous devons attendre le fruit, et l'inquiétude sourde que donne à distance Paris, la Métropole insouciante. Un dernier rayon, par une faille entre les monts, balaie lentement le secteur. Un à un, les villages indigènes apparaissent sous la lumière et Vignoli les nomme. Il m'explique pourquoi il a exigé des caïds et des cheiks que chaque maison fût, deux fois l'an, passée à la chaux : ordre et beauté. Les simples sont inclinés vers l'ordre quand le décor de leur vie obéit à des règles, et l'hygiène n'est pas sans y trouver son compte. Pour le commandant et ses amis, ces cubes blancs sur les fonds verts ou ocres sont autant de miroirs profonds où se réfléchissent les jeux de la lumière.

La nuit est là, venue sans bruit, furtive et soudaine. Des chiens aboient en écho aux agneaux qui se plaignent. Mais un chant pur monte de la source où une fillette nue fait ruisseler l'eau entre ses doigts.

***

Nous sommes partis à l'aube, le lieutenant de Battisti et moi, pour gagner les montagnes escarpées qui commandent les postes espagnols. C'est la promenade régulière qui a pour but : voir et se faire voir. Aussi l'officier a-t-il exigé de ses cinquante goumiers qu'ils fussent en tenue de campagne,

astiqués sur des chevaux nets. L'indigène est sensible à l'aspect des bêtes soignées et des vêtements propres. Il y voit un reflet de la puissance.

Pendant huit heures, nous suivrons l'étroit sentier de chèvres qui franchit les chaînes par des cols rocheux, serpente à travers les genévriers pour atteindre les fonds où, serrés autour du ruisseau, prospèrent les figuiers et les noyers.

Dans la brume glacée des premières heures, le peloton grimpera en silence, les hommes somnolents sur les chevaux attentifs. Puis, avec l'altitude, nous retrouverons la lumière, le magnifique soleil et sa gaieté. Un goumier commencera alors son chant monotone.

Devant les villages, le Lieutenant salue les chefs et les paysans groupés, immobiles mais l'œil perçant. Nous ne serons pas à cent mètres que les commentaires rouleront : Pourquoi l'officier vient-il avec ses cavaliers, puisqu'il est venu il y a trois semaines? Où va-t-il? Et quel est ce civil? »

Dans un douar, perché en nid d'aigle sur une falaise à pic, nous avons déjeuné chez le cheik qui administre l'agglomération. Cérémonial accoutumé, le thé rituel, les plats nombreux dont se délectent après nous les valets et nos deux chaouchs. Une fois de plus, j'admire l'aisance et la mesure que ce petit chef de dix maisons apporte dans chacun de ses gestes. Pas une seconde de vulgarité. Une cordialité jamais familière, des attentions délicates : est-ce un don de l'Islam que cette urbanité, simple et pourtant distante, que j'ai retrouvée partout au Maroc et jusque dans les tribus où l'Islam n'était qu'un simple vernis?

Pour nous guider, nous avons un caïd, obèse et hilare, juché sur une forte mule qu'il conduit à grands coups de houssine. Il ne cache pas sa fierté d'accompagner celui qu'il appelle « Sidi Official », et quand les villageois, en chœur, saluent le lieutenant, le caïd, gentiment accepte l'hommage. Le lieutenant met pied à terre pour faire un croquis panoramique. Lentement, les villageois se rapprochent. Ils ont le respect de l'écriture, et les questions que leur pose le lieutenant sur le nom des lieux, le débit des sources, met leur curiosité à vif. L'un d'eux s'enhardit et demande : « Que nous veux-tu? » On répond : « Bien connaître ton pays. » — « Mais pourquoi?

Tu ne vas pas faire la guerre? » — « Sûrement non, tant que vous serez des hommes raisonnables. »

Il est bon que dans les esprits s'ancre la certitude de notre vigilance. Le mérite de ces tournées, c'est qu'elles nous permettent de garder un contact étroit. Un commandant qui se contenterait d'enregistrer au poste les récits de ses indicateurs n'aurait qu'un des aspects de la vie de ses administrés. Tandis que la promenade en tribu engage les mécontents à venir parler directement au chef pour réclamer et exiger le droit. Les repas interminables délient les langues et les veillées devant le feu engagent à la confidence. Peu à peu, la vie secrète de la tribu est découverte, mis à jour les ressorts dont nous devons jouer, la haine, l'intérêt, l'ambition, les antagonismes familiaux.

J'avais passé une journée de pleine allégresse aux côtés de ce jeune chef, ardent à la besogne, marocain depuis 1932, et je n'imaginais pas qu'on pût vivre plus intensément qu'il ne le fait. Il avait connu les coups durs de la tache de Taza en 1923, puis le sud, le Tafilalet. Ici, il fait de la politique de contrôle. Pas de baroud, mais du calcul, de la perspicacité et un respect souverain de la justice.

Grâce à une vingtaine d'hommes de cette qualité, nous avons en quelques années reconquis les cœurs, sur ce front nord-marocain. Personne moins qu'eux n'est dupe de la profondeur de cet attachement. Ils savent bien qu'il ne faut demander aux gens que ce qu'ils peuvent donner. Et aussi qu'il ne faut pas les tenter.

Sur place, nous sommes donc parés. Mais la paix au Maroc n'est pas qu'une affaire marocaine. Elle dépend de Paris qui, seul, peut donner à notre politique marocaine un caractère d'autorité.

***

Après le nord, j'ai vu le sud, ces montagnes du Grand Atlas où le général Huré vient de conduire avec autant d'audace que de prudence, des opérations qui ont porté la paix française jusqu'aux confins de l'Empire.

Entre les deux Atlas, j'ai traversé des régions parfaitement en main, et engagées déjà dans une évolution économique

heureuse. La force, visible, éclatante, nous y garantit la sécurité, partant la prospérité.

Pourquoi faut-il que je garde de mon séjour dans les villes, à Rabat, à Fez, à Meknès, un souvenir nuancé d'inquiétude? J'étais émerveillé devant les constructions nouvelles, ces quartiers sortis de terre en quelques années, sur les routes et les avenues harmonieuses. Il me semblait que le miracle dont j'avais été le témoin voici dix ans, continuait, plus étonnant que jamais.

Des conversations avec des hommes calmes, raisonnables et amoureux de leur Maroc, douchaient, le soir, mes enthousiasmes. Ces hommes, colons, gens d'affaires, officiers, ne sont pas pessimistes. Leur existence marocaine les a trempés. Mais ils sont cependant inquiets. La crise les gêne, parce que le Maroc qu'elle a touché tardivement en souffre durement; mais peut-être sont-ils avant tout sensibles à l'attitude hostile que la Métropole leur témoigne. Le problème du blé, vital pour eux, a été résolu partiellement. Il ne tardera pas à se poser de nouveau. D'autres problèmes suivront qui ne seront jamais réglés à la satisfaction des intéressés, tant que nous n'aurons pas mis au point notre économie impériale. Là encore, c'est vers Paris qu'il faut se retourner.

Pourtant, si difficile que fût l'heure et peu engageantes les perspectives de l'avenir, j'avais le sentiment, en écoutant ces hommes, que pour eux, au Maroc, le politique domine l'économique. Vingt fois, on m'a répété, en me citant des exemples : « Nous avons perdu le contact avec l'indigène, non pas dans les bleds militaires de soumission récente, mais dans les pays pacifiés depuis des années, dans les villes, partout où l'indigène a évolué sans que nous ne l'ayons guidé. Nous l'avons associé à notre prospérité, mais en ne nous préoccupant que de son intérêt qui servait le nôtre. Enrichi, il a gagné à la main. Il avait assez d'argent pour élargir le cercle de sa vie, y faire entrer des curiosités et des soucis nouveaux. La crise le touche maintenant et le cabre. Qui rendrait-il responsable de ses mécomptes, sinon nous? Ajoutez à cela le développement du mouvement pan-islamique, l'effervescence générale en Afrique du Nord, et ne vous étonnez pas si nos gens des villes sont nerveux, braqués et ouverts à des excitations exté-

rieures. De nouveau, ils pensent à un maître de l'Heure, à quelque envoyé d'Allah qui remettrait de l'ordre dans leurs affaires en commençant par l'expulsion des Roumis, dont les Marocains n'ont plus besoin, ayant tiré d'eux toute science.

Sans doute, ces choses ne sont pas également formulées par les *Jeunes Turbans* de Salé ou de Fez et par le bourgeois, l'artisan ou le mesquine. Il suffit qu'elles planent dans l'air pour l'emplir d'une fièvre qui n'épargne personne.

— Il y a des remèdes sans aucun doute.

— Certes, mais qui ne seront efficaces que si leur application ne tarde pas. Tout d'abord, sévir avec la plus grande sévérité contre les agitateurs, locaux et extérieurs. Puis reprendre contact, redonner au service des Affaires indigènes un domaine qu'il a perdu, suivre de près l'évolution israélite qui, mal surveillée, peut nous valoir avec les Musulmans, les pires ennuis. »

C'est un programme simple qui ne demande que bon sens et fermeté. M. Ponsot a l'expérience de l'Islam. En conservant auprès de lui la plupart des collaborateurs de M. Saint, il a montré qu'il croyait à l'efficacité du principe de continuité. Le colonel Mellier, à qui il vient de confier la direction de son cabinet militaire, est un vieux Marocain, spécialiste des questions indigènes, puisqu'il était officier au Bureau de Renseignements de Fez-Ville en 1913, et chef du même bureau régional en 1931.

Mais il appartient à Paris de régler la question des effectifs qui peut devenir grave. On estime en effet, que l'achèvement des opérations de pacification doit avoir pour conséquence logique le retrait d'une partie des troupes d'occupation. C'est mal connaître le Maroc, son passé et sa situation actuelle. La présence de la force y est une nécessité absolue, et pour un avenir dont la durée est difficile à prévoir. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il est indispensable d'y conserver la totalité des effectifs actuels. Mais on souhaiterait qu'au moment où les décisions seront prises, on comprenne qu'un Maroc trop faiblement occupé nous vaudra, rapidement, des ennuis dans toute l'Afrique du Nord. La véritable mobilisation à laquelle nous devrons alors nous livrer, affaiblirait terri-

blement notre dispositif métropolitain. Entre deux périls, il est raisonnable de parer au plus immédiat.

***

Le beau *Djenné* va quitter Casablanca, avec son chargement habituel des mois de vacances : tous ces Français du Maroc qui vont reprendre un peu d'air du vieux pays. Je les connais bien ces hardis, ces courageux, accourus à l'appel du Maréchal, dans les années héroïques. Tous n'ont pas fait fortune, et tel qui fut très riche, recommence sa vie à l'âge où le Français, en général, songe à la retraite.

A côté des anciens, il y a les récents, ceux qui en sont à leur cinquième, à leur deuxième année. Rien ne les distingue des autres. Ils sont marqués par le Maroc, pris sans remède. Quelle race magnifique d'ailleurs, et si émouvante quand on imagine les phases de ce rapide rajeunissement d'un vieux sang prudent!

En France, ils seront dépaysés, à l'étroit. Et leurs enfants qui sont nés au Maroc, diront, comme cette fillette que je connais : « Que la France est un pays triste! Les maisons y sont noires, le ciel gris. Je ne pourrais pas y vivre. »

En Algérie, des garçons de quinze ans me tenaient le même langage. Jeunesse de la France, notre Afrique du Nord est bien cette métropole seconde qui façonnera à son image notre empire noir. Le vieux pays sait ce qu'il a donné à ces fils d'outre-Méditerranée : un fonds solide, des qualités de ténacité, de patience, de courage. A eux de nous donner ce qu'ils ont, bien à eux et que nous avons en partie perdu : l'audace, l'ardeur créatrice, le sens de la grandeur dans la prévision.

Revenant à un projet qui m'est cher, celui d'une mystique impériale, qui donnerait un aliment à quelques millions de jeunes hommes de chez nous, désespérés devant un horizon clos, j'en cherchais les éléments, au terme de cet été marocain, dans le souvenir des quelques mois que je venais de passer entre Alger et Casablanca.

Il m'apparut alors que nous avons les moyens de créer en France un immense déferlement d'enthousiasme juvénile, en l'orientant vers l'Empire. Bâtir! Sur ce thème, les esprits

les plus divers peuvent s'exciter, et vibrer les cœurs les plus exigeants. L'aménagement matériel d'un monde que nos pères ont pacifié, la conquête spirituelle des êtres, que nous avons souvent négligés, ces tâches peuvent nourrir la passion orgueilleuse, désintéressée de jeunes cœurs. Il ne s'agit pas, bien entendu, de proposer le départ outremer à tous ceux que l'Europe déçoit. Nos colonies veulent, et en petit nombre, des spécialistes, des techniciens. Mais il n'est pas nécessaire de traverser la mer, pour travailler à l'Empire. Chaque garçon de chez nous doit tout d'abord être convaincu que sa vie, là où il est, sera élargie, améliorée le jour où la Métropole et les Colonies formeront un tout, parce qu'il appartiendra à un pays plus riche, plus puissant et sera donc le bénéficiaire de cette prospérité. De cette conviction doit naître l'esprit impérial et de l'esprit impérial, les moyens d'une mise en valeur méthodique et intensive.

Créer une mystique, l'entretenir n'est plus un secret. Nous avons dans les pays qui nous entourent de quoi nous instruire. La mystique impériale française a, pour elle, de ne rien attendre de la guerre, à l'encontre des mystiques italienne, russe ou allemande. Que quelques milliers de jeunes Français, bien guidés, s'en aillent passer un mois en Afrique du Nord. Ils en reviendront gagnés à la cause. Que l'expérience soit répétée fréquemment, qu'elle touche ensuite des hommes d'un âge plus avancé, nous aurons chaque fois un contingent de propagandistes fervents. Que le livre, le journal, et surtout le cinéma, soient judicieusement utilisés. En quelques années la nécessité d'un ajustement harmonieux des possessions françaises sera devenu un dogme, une certitude populaire. Il appartiendra au gouvernement de la France de se servir de cette foi, de lui éviter les mécomptes, les déceptions. Nous avons dans nos colonies de quoi vivre et prospérer pendant une génération, sans souci des crises mondiales. On imagine aisément quel accroissement de puissance, la France retirerait de ce repli sur elle-même, qui lui donnerait une solide base de départ, pour s'assurer dans le monde la place qui lui est due.

GEORGES R. MANUE

VOYAGE DU PRINCE NAPOLÉON AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA[1]

1861

Samedi 17 août, Cleveland (Ohio).

A six heures et demie, je vais visiter les ateliers de la compagnie avec un ingénieur, qui a été à Paris pendant cinq mois et a suivi les cours de Chancourtois[2], et M. Louis, surintendant de la ligne, qui est la grande autorité et qui est quaker, sans porter le costume que cette secte ne porte presque plus.

Belles machines en développement de la civilisation la plus avancée, gaz, télégraphe électrique, excellent hôtel, chemin de fer, machines perfectionnées au milieu d'un pays tout nouveau à peine habité, dans des bois à peine défrichés, dont les souches sont littéralement au milieu des rues, et où la forêt n'est jamais coupée à cinq cents mètres; tout cela forme un singulier contraste.

Sympathie chez les ouvriers, dont deux ou trois se présentent et me demandent très poliment à me serrer la main par souvenir; il y a deux Français.

A sept heures et demie du matin, départ pour Pittsbourg; il fait un peu de brouillard. Rien n'est curieux comme le

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre.

2. E. B. de Chancourtois, ingénieur des mines et professeur à l'école des mines. Il avait pris part, en 1856, à l'expédition organisée par le prince Napoléon dans les mers du Nord.

tracé de ces chemins; c'est comme une route ordinaire; il fait des lacets pour gravir les montagnes. Courbes de sept cent cinquante pieds (anglais), pentes de 2 p. 100, tout cela sans aller trop doucement; nous faisons de quinze à vingt milles à l'heure (24 à 33 kilom.). Plusieurs tunnels que les Américains, qui n'y sont pas habitués sur leurs chemins de fer, regardent comme très rares, mais qui n'ont rien de curieux pour nous. En voyant ce tracé, j'ai pensé aux chemins de l'Algérie et de tous les pays où le chemin de fer précède la civilisation au lieu de la suivre et où le terrain n'est pas cher.

La couche de charbon, dans les tranchées du chemin, est apparente tout le long; elle n'a pas plus de quatre à cinq pieds d'épaisseur et est à fleur de terre; aussi chaque fermier fait sa petite exploitation. Tout le pays, à droite et à gauche du chemin, est couvert de puits d'où l'on extrait du minerai de fer. On traverse les Alleghanys et on arrive au partage des eaux qui vont dans le golfe du Mexique. Nous voilà dans le véritable ouest, la terre y est plus fertile, la culture du blé se fait en grand après Pittsbourg.

Le chemin est très pittoresque jusqu'à cette seconde grande ville de la Pensylvanie. Grand pénitencier cellulaire comme celui de Philadelphie. Ville enfumée, tout y est noir; elle est au confluent de l'Alleghany et de l'Ohio.

Il y a une telle affluence de monde qu'elle me gêne pour me promener.

Départ pour Alliance, dans l'Ohio : la route est poudreuse, la journée est devenue très chaude. C'est demain dimanche, c'est-à-dire jour de repos forcé dans cet État, où il y a une loi pour forcer à la sanctification du dimanche. Cela me décide à remonter ce soir jusqu'à Cleveland, au lieu de passer la nuit en wagon. Un brave banquier de Pittsbourg me donne ce conseil (M. Poshua Hanna).

L'Ohio est un État beaucoup mieux cultivé que ceux que j'ai traversés; c'est de la grande culture, des champs de froment immenses semés à la mécanique. Quelquefois je vois de l'engrais, mais très peu. On m'assure qu'il n'y a pas un dixième des terres engraissées; la rotation est presque inconnue, au moins peu pratiquée.

Près de Pittsbourg, beaucoup de petites maisons de mar-

chands; il y a du soin; beaucoup d'Allemands ici; l'aubergiste qui m'a servi à déjeuner est un badois, qui me dit qu'il connaît mon ami le général Miéroslawski[1] et qu'il connaît bien l'Empereur; il était aubergiste à Baden-Baden. Il y a beaucoup d'émigrés de la révolution badoise de 1849.

En passant, on me montre une association religieuse allemande dont les membres, hommes et femmes, font vœu de chasteté. Ils étaient sept cents et sont réduits à trois cents. Ce village a été fondé en 1814 par un Allemand nommé Rapp. Ils font toutes leurs affaires dans l'église, travaillent les champs, cultivent la vigne, ont bonne réputation d'honnêteté et de capacité, font de bonnes affaires et sont riches. Singulier principe d'association que celui de la non propagation de l'espèce! Après tout, ce qui me paraît singulier ici n'est-il pas pratiqué par les ordres religieux moins utilement qu'ici?

Je vois quelques-unes de ces fontaines d'huile de charbon dont on a parlé. Il y a beaucoup de ces sources dans les environs; elles coulent comme de l'eau, ou bien on puise l'huile dans des puits. Le baril se vend sur place deux dollars; en l'épurant, elle devient bonne à brûler et pour les usages ordinaires, graissage, etc. On en fait des bougies. Il n'y a que quelques années que ce produit est exploité par l'industrie; on l'a exagéré. Cependant c'est une source de richesse, mais je crois que ce sont des réservoirs qui s'épuiseront dans quelques années. Je ne sais pas la théorie de la formation de ce produit. Est-ce la compression qui produit l'azote?

Arrivé à quatre heures à Alliance. Les dernières pluies ont abîmé les chemins, et il nous faut rester plus de trois heures ici. Quel ennui! Je ne connais pas de plus grande contrariété que d'être arrêté subitement en voyage et de passer de l'activité d'un chemin de fer dans l'inaction d'une mauvaise chambre d'auberge.

A sept heures du soir, départ pour Cleveland, sur le lac Erié. Arrivée à dix heures. Charmant temps, charmante ville, bon hôtel, Angin house.

1. Général et publiciste polonais. Après avoir pris part aux insurrections de Pologne, en 1831, 1846 et 1848, il commanda l'armée révolutionnaire de Bade, en 1849, et se retira ensuite à Paris.

J'ai vu sur la route un couvent de moines et deux de religieuses.

Dimanche 18 août, Cleveland (Ohio).

C'est la deuxième ville de cet État; quarante mille habitants. Fait le commerce de tout le nord-ouest. Cinq chemins de fer y aboutissent; bien bâtie, jolie, propre, aspect gai, arbres dans les grandes rues, jolies maisons, ressemble à une ville d'eau d'Allemagne. Le lac Erié est comme une mer. Il a soixante milles de largeur d'ici à la rive canadienne. Il y a ici des constructions remarquables de bateaux. Superbes bateaux allant dans les lacs jusqu'au lac Supérieur. Bonne nuit. Je change mon itinéraire et me décide à m'embarquer pour Détroit.

La culture de la vigne commence à prendre beaucoup de développement dans l'Ohio, surtout près de Cincinnati. J'ai goûté le vin; il me semble mauvais, a un goût de médecine. Les raisins français et d'autres parties de l'Europe ne réussissent pas; la peau s'épaissit, les grains grossissent et la gelée les tue; c'est de la vigne sauvage greffée qui donne les meilleurs produits, et des plants de vigne de la Caroline du sud. Avec le temps, cette culture deviendra très importante dans ce pays.

Je visite les environs. Le port est formé par la petite rivière qui se jette dans le lac. Environs jolis. Beaux travaux pour donner de l'eau à la ville. Une puissante machine à vapeur la prend dans le lac et la fait monter dans un grand réservoir très élevé, d'où elle est distribuée partout.

Bel établissement hydrothérapique dans les environs, belle maison avec très beau parc; j'y vois la femme d'un Kentuckien, très belle personne, coquette, bien mise. Promenade agréable. Il se fait ici un énorme commerce de laine ordinaire et de grains, farine, porcs. Je prends ma place sur le bateau à vapeur qui part demain soir pour le lac Supérieur. Des gens de couleur nous servent à table, ils sont maladroits. On mange tous ensemble. Jolie plage pour se baigner.

Lundi 19 août, Cleveland (Ohio).

Après déjeuner, je suis envahi par une quantité d'habitants notables, qui se nomment à moi et me serrent la main. Nous

causons une heure ensemble; l'hôtel en est rempli. Parmi eux, un M. Colbrunn, Westphalien, dont le père a servi en Westphalie, établi ici depuis quinze ans, me parle beaucoup de l'émigration allemande et de la culture de la vigne sur laquelle il a écrit une brochure en allemand. Dans les environs, de grandes usines pour travailler le minerai de fer du lac Supérieur et de grandes fabriques d'instruments agricoles; je les ai vus à Paris. Tout tend dans ce pays à diminuer la main-d'œuvre.

A huit heures trois quarts du soir, départ par le bateau *le North-Star* pour Détroit. Bateau sur le modèle des grands américains[1]; balancier sur le pont; plusieurs étages, véritable maison flottante, assez commode. Nous sommes : en première quatre-vingt-cinq et en deuxième trente-cinq, outre l'équipage. Il y a une musique à bord. Beaucoup d'Américains sont venus à cause de moi. Ces machines flottantes sont une des merveilles de ce pays; une coque presque plate, calant six à dix pieds anglais, sur laquelle on a fait un grand plancher, qui déborde de deux mètres au moins par côté. Premier plancher pour les marchandises; au-dessus, deuxième plancher formant étage avec cabines sur les deux côtés intérieurs; coursive intérieure; deuxième rangée de cabines intérieures; grands salons dans toute la longueur. De même de l'autre côté; au-dessus, une sorte de terrasse; machine au milieu avec balancier découvert; roues d'un diamètre énorme; très petites terrasses au niveau du premier étage à l'avant et l'arrière. On mange ensemble, assez mal; c'est compris dans le prix du passage, sauf le vin.

Déjeuner à sept heures et demie du matin, café, thé, viandes; dîner à une heure après-midi, viandes, pommes de terre, fromage, thé. A six heures thé, café, viandes. Le tout mal servi. On a cependant pour nous un soin particulier et, sans que je l'aie demandé ni payé, j'ai une table spéciale. Il y a beaucoup de dames; on pousse ici presque à l'exagération les égards que l'on a pour elles et dont elles abusent souvent. Je remarque que toutes les serrures, clefs, crochets, sont en

1. « Immense steamboat, avec salons, salles à manger, cabines, plates-formes, tourelles, galeries, etc. un véritable hôtel nautique, qui pourrait contenir deux mille personnes » (Maurice Sand).

cuivre. Les Américains disent que ces bateaux font dix-huit milles; celui-ci a mis dix heures à faire cent vingt milles au plus d'ici à Détroit.

On voit bien la vie américaine à bord. On ne parle qu'après avoir été nommé, mais le premier venu vous nomme du monde; alors on vous donne la main.

A dix heures je me couche, bon lit, dur; cabine pour moi seul. Quel immense lac! C'est comme une mer et c'est le plus petit de cette série. A chaque minute, je suis sans cesse frappé de la grande échelle de tout ce pays. Son caractère dominant est l'immensité.

Mardi 20 août (sur le lac Huron).

A cinq heures et demie du matin, nous arrivons à Détroit. A six heures et demie bruit effroyable de tam-tam pour éveiller. A sept heures et demie, déjeuner. A huit heures, promenade à pied. Visité un cimetière; ils servent souvent de promenade ici. Ces villes sur les lacs sont bien plus jolies; cinquante mille habitants. Grand commerce, laine, blé, farine, fort en face la petite ville canadienne de Windsor. C'est un Français qui a découvert Détroit, en 1701 et le général Cass qui l'a pour ainsi dire fondée. Le général Cass a été ministre six ans à Paris, de 1840 à 1846, depuis ministre des affaires étrangères avec le président Buchanan, jusqu'en mars 1861; il a soixante-dix-neuf ans. Il vient me voir à bord avec son fils. Nous faisons une longue promenade de plusieurs milles dans sa voiture, jusqu'au lac Saint-Clair; il est triste, découragé de la guerre actuelle, doute presque de l'avenir de l'Union.

Les routes sont fréquemment couvertes de planches transversales dans le terrain sablonneux, ce qui fait un parquet cahoteux de nombre de milles. Les trottoirs sont toujours en planches dans toutes les villes nouvelles. La principale rue de Détroit a plus de quatre milles; elles est perpendiculaire à la rivière qui n'a ici qu'un demi-mille. Je vais dans la maison du général; elle est petite et jolie. Son fils, qui a été pendant onze ans ministre à Rome, est plus dégoûté encore que son père de l'Amérique, dont il dit presque du mal. « Quand je veux voir quelqu'un de bien, dit-il, je vais en face (au Canada). » Il a bien les sentiments que M. de Tocqueville

donne aux riches des États-Unis. Il dit qu'il veut quitter le pays.

La foule curieuse m'incommode; plus je m'avance vers l'ouest et plus elle est avide et curieuse de voir cette bête curieuse : un prince européen; il s'y mêle beaucoup de sympathie pour la France et aussi de l'admiration pour le nom que je porte. Beaucoup de Canadiens me parlent français. Il y a trois grandes églises catholiques et deux couvents et vingt mille Irlandais ici.

A deux heures nous partons. Le capitaine vient me prier de me montrer; il y a une foule énorme devant le bateau. Un Monsieur sur un toit dit quelques mots, crie : « Vive le prince Napoléon! » et la foule pousse des hourras. Départ à deux heures par le lac Saint-Clair et la rivière ensuite, par Port-Huron, à l'entrée de ce lac. L'État de Michigan est formé des deux presqu'îles entre les trois lacs : Huron, Michigan, Supérieur. Beau temps, pas trop chaud, soleil magnifique. Arrivée à Port-Huron (États-Unis), Port-Sarnia sur la rive canadienne, à six heures; arrêté une demi-heure. Le soir, on danse; les mœurs s'observent bien à bord; les femmes sont très libres et très respectées; elles jouent comme des enfants et ces hommes sans éducation ne leur manquent jamais. Trois nègres composent l'orchestre, le chef et le barbier. Le chef des domestiques (stewart) conduit les danses, qui sont entre dames. Polkas et même les lanciers. On chante; tout cela se fait avec convenance et politesse, mais cela a l'air d'un bal de femmes de chambre.

A dix heures, tout le monde va se coucher; on se donne la main.

Mercredi 21 août (sur le lac Supérieur).

Le North-Star, capitaine Sweet, qui nous conduit, navigue toute la journée, sans voir la terre, jusqu'à trois heures où nous entrons dans la rivière qui sépare le lac Huron du lac Supérieur.

A cinq heures et demie, après une charmante navigation au milieu d'îles innombrables, nous arrivons au Saut-Sainte-Marie; c'est un rapide, c'est-à-dire que le courant du lac Supérieur se jetant dans le lac Huron est très fort, qu'il est

entravé par de grosses pierres et qu'il n'y a pas plus d'un mètre d'eau. L'État de Michigan a fait construire un canal avec deux grandes écluses pour éviter cet obstacle. Ce canal est très large et les écluses assez vastes pour notre immense maison flottante; terminé il y a sept ans, il a coûté à l'État douze mille dollars. On paie pour passer. Travail admirable. Au fond du monde civilisé, ce travail gigantesque pour unir les deux lacs est un bien grand résultat obtenu et qui frappe. Pendant que le bateau passe le canal et les deux écluses, je me promène et cause avec des Indiens et Canadiens qui viennent, en été, pêcher d'excellentes truites, des ombres chevaliers et du poisson blanc, etc. dans ce rapide.

Ces Indiens métis parlent le plus pur français; cela me cause une vive impression; ils sont pauvres, polis, pleins de cordialité. Depuis que je suis à bord, le capitaine a arboré un grand drapeau français, qui étonne et émeut les habitants. Ils nous acclament partout. La timidité qui éloigne les passagers se dissipe un peu, les dames viennent me parler. Jusqu'à présent il est impossible d'être plus respectueux et plus polis; souvent ils ne savent pas être bien élevés, mais c'est une prévenance générale du premier au dernier, ce qui est vraiment tout un ici, où il n'y a pas de rang. Cependant, il y a deux classes à bord, mais cela n'empêche pas ceux de la seconde classe de venir à la première. Souvent un homme s'avance vers moi, me tend la main et me dit : « Permit me to shake hand with you, prince Napoléon! » et il se retire ensuite.

Le temps est devenu plus froid. Le soir beau, clair de lune.

Jeudi 22 août (lac Supérieur).

C'est une véritable mer; nous côtoyons la rive Sud. A huit heures du matin, nous arrivons à Marquette, nouveau village de trois mille habitants. Trottoirs en bois, ainsi que les maisons, le tout au milieu des arbres qui vont encore dans la ville même. De quatorze à seize milles. Belles mines de fer. Ce sont des extractions dans une montagne de fer de trente à quarante milles, où il y a beaucoup de filons de fer. (Voir les échantillons rapportés.)

Il y a un chemin de fer qui va aux mines. C'est ici que je puis voir la véritable marche de la civilisation sur le pays

inhabité. Je vois la hutte en bois du trappeur au milieu des forêts vierges. D'abord, il abat l'arbre et le brûle, la souche reste; au bout d'un certain nombre d'années, elle pourrit, il a déjà cultivé autour. Le chemin de fer court au milieu des forêts; toute la civilisation américaine est dans cette image.

Il y a trois grandes compagnies de mines.

Celle de Jackson, est, je crois, la plus riche; les ouvriers, parmi lesquels beaucoup d'Irlandais, gagnent un à un et demi dollar par jour, et se nourrissent fort bien. Minerai très riche, de 70 à 80 p. 100. Ce sont des carrières plutôt que des mines. Je monte sur une hauteur qui domine tout le pays. La vue ne découvre que du bois partout et toujours. On comprend combien la carte des cours d'eau, petits lacs et marais est impossible à faire, puisque tout est recouvert par des bois.

Retour à trois heures à Marquette; départ pour Portage, sorte de lac à soixante milles, qui communique avec le lac Supérieur. A huit heures nous y entrons. Un petit bateau à vapeur vient nous remorquer, ou plutôt nous aide à gouverner; notre bâtiment ne pouvant gouverner facilement, il nous sert de gouvernail pour évoluer dans ces marais. Traversé le lac et à quatorze milles dans l'intérieur, deux villages, Hancock et Houghton, où nous laissons et prenons du fret et des passagers. Superbe clair de lune. Ces deux villages sont le centre du commerce des mines de cuivre, qui s'étendent sur la presqu'île à droite. Nous restons ici jusqu'au jour.

Vendredi 23 août (lac Supérieur).

A sept heures du matin, nous nous arrêtons à Cooper Harbor, quelques maisons. L'ingénieur français, M. Quarré d'Aligny, établi ici depuis six ans, intelligent, mais un peu jeune et bavard, était l'agent de la compagnie française des mines de cuivre du lac Supérieur, qui a fait de mauvaises affaires. Ces deux exploitations, aujourd'hui abandonnées, étaient à trois milles d'ici.

Je fais connaissance avec M. James Watson, anglais, directeur de la compagnie de Pittsbourg et Boston, des mines de cuivre de Cliff à Eagle-River, homme très pratique, conversation curieuse sur l'effet de la guerre sur le pays. Il prétend qu'il y a des chances pour la monarchie. Après avoir débarqué

et pris fret et passagers, nous partons au bout d'une heure pour Eagle Harbor.

Arrivé à dix heures du matin. Tout le lac Supérieur a quatre cent quatre-vingts milles de long et cent soixante dans sa plus grande largeur. Notre bateau marche moins vite que ne le prétend son capitaine, M. Sweet — bon type. — Je ne crois pas que nous faisons plus de onze à douze nœuds au plus, ce qui fait de quatorze à quinze milles de terre.

On m'assure que le navire coûte six cent mille francs. Le voyage est beaucoup plus fructueux que je ne le croyais; il rapportera peut-être trois mille dollars (quinze à dix-huit mille francs) nets de tous frais. Les dépenses en charbon, équipage, nourriture, etc., se montent de quinze à dix-huit cents dollars. A Eagle Harbor, je quitte le navire et prends une charrette pour aller à Eagle-Rives, voir la mine de Clif avec M. Watson; il y a douze à treize milles anglais. Toute cette pointe de la presqu'île, depuis Portage et le long de la côte Nord a de grands filons de cuivre. Ils se développent sur une longueur de plus de cent à cent vingt milles. Richesse énorme, mais généralement mal exploitée, avec peu d'intelligence, peu de capital surtout. Cette production cuivrière n'est pas à beaucoup près ce qu'elle pourrait être. Chose singulière, les lois du Michigan mettent quelques obstacles à la création de grandes compagnies. Ce sont des compagnies en commandite, dont le capital (appel de fonds) ne peut dépasser cinq cent mille dollars. C'est pour ne pas laisser créer de puissances financières qui effraient cette démocratie. On permet d'amonceler les bénéfices, mais pas une première mise de fonds supérieure. On peut éluder la loi en se constituant sous divers noms, mais enfin cela entrave la réunion des capitaux nécessaires aux mines. Ce genre de placement ne sourit pas beaucoup aux Américains qui veulent jouir vite.

Route à travers les bois sur rondins ou, dans le sable et les marais, sur quatre roues réunies par des planches; c'est épouvantable, je n'en puis plus et je risque souvent d'être jeté hors de la voiture par le cahot. Heureusement les planches sont recouvertes de peaux de bisons, mais c'est un supplice.

Nous visitons en passant la mine de Cooper-Falls, machine a bocarder nouvelle, mais chère et compliquée. Sur notre

route, je remarque d'anciennes galeries, ou puits de mines, abandonnées; on y trouve des maillets en cuivre, ce qui suppose assez de civilisation; le tout est recouvert de terre, avec de grands arbres qui ont plus de deux cents ans. Cela indique donc un peuple plus civilisé que les Indiens actuels, il y a fort longtemps. Quel est-il? Quelques savants prétendent que c'est le même peuple aztèque, qu'on trouve au Mexique. La vallée des mines de Cliff montre la veine de cuivre très nette. On descend déjà à six cents pieds anglais.

Les moyens d'extraction et de lavage sont des plus simples. La particularité unique de ces mines c'est que l'on y rencontre le cuivre à l'état natif pur, sans alliage et souvent par blocs énormes. J'en ai vu dans la paroi de la mine de plusieurs mètres cubes. Pour l'extraire, il faut le couper dans les galeries qui deviennent des carrières de cuivre. Souvent on en élève du poids de cinq à dix tonneaux. Du bord de Eagle-River à la mine, il y a trois milles, assez bonne route. Le produit ayant une grande valeur pour un petit volume, la nécessité d'un chemin de fer ne s'est pas fait sentir comme pour les mines de fer. Cette mine produit à peu près annuellement mille cinq cents tonnes, elle en pourrait produire beaucoup plus si on la poussait.

Nous remontons sur le bateau à vapeur à sept heures du soir; il est venu nous attendre. Ici il n'y a pas de havre comme sur presque tous les autres points des lacs; c'est en pleine côte et le moindre vent y est fatal. Il y a un grand bateau échoué près de nous depuis plusieurs années; la coque est encore là, son bois est sans valeur. Ce qui est remarquable, ce sont les installations pour embarquer et débarquer partout aux États-Unis, dans des localités où, c'est à la lettre, on ne trouve que trois ou quatre maisons, comme sur ce lac, dernière station de la civilisation aujourd'hui. Partout des quais et ponts en bois, près desquels viennent les plus grands navires, avec souvent des rails aboutissant à un magasin. Souvent, quand c'est sur la mer, des ponts à charnières formant bascule pour suivre les mouvements des navires. Jamais on ne se sert d'un canot pour débarquer. Quand je pense combien c'est moins commode dans nos plus grands ports de France! Dans la nuit, nous abordons à Stonagen, près des mines de

Minnesota, les plus anciennement exploitées. Il y en a du reste une grande quantité en exploitation et beaucoup qui sont déjà abandonnées. J'ai vu dans les bois de jolies maisons vides, les habitants, sans argent pour payer les travaux, ont tout abandonné, et sont partis pour la guerre actuelle, il y a quelques semaines. Ainsi déjà des ruines dans ce pays d'hier[1]...

Dimanche 25 août (lac Supérieur).

La côte sud du lac Supérieur, depuis Superior City jusqu'à Sault-Sainte-Marie, a près de mille milles, soit quatre cents lieues; nous en avons fait sept à huit cents.

Ce qui m'étonne en réfléchissant à la cause de la guerre, c'est qu'un peuple aussi positif et aussi calculateur que celui-ci fasse la guerre pour une question abstraite : celle de savoir si, dans les nouveaux territoires, on pourra ou non introduire l'esclavage, jusqu'à ce que la majorité du peuple ait décidé la question quand il entrera dans la confédération comme État; d'autant que les territoires nouveaux ne peuvent être qu'au nord-ouest, au-dessus de la latitude où le nègre peut paraître utile.

Malgré le dimanche, nous relâchons à Cooper-Harbor-Eagle, comme en venant. A une heure nous arrivons dans le Portage. J'ai le temps d'y passer quelques heures. C'est un des sites les plus riches en cuivre du lac, et qui est le plus en progrès; il y a près de six mille âmes dans les deux villages et six ou sept mines de cuivre. L'un des premiers fondateurs, il y a dix ans, est M. Douglas, qui est sénateur du Michigan. Je trouve une vingtaine de Français établis ici comme marchands, ils me font une réception enthousiaste; je ne puis éviter un discours fait par un ancien officier au 1er carabiniers, venu ici en 1854 : ils regrettent tous beaucoup la patrie et sont émus en me parlant.

Comme trait de mœurs, nous avons rencontré, vers huit heures ce matin, un grand bateau faisant route inverse; il a couru vers nous, a stoppé, il nous a jeté sur le pont un gros rouleau de bois entouré d'un journal sur lequel il y avait écrit : *To Prince Napoleon, compliments of Capt. Spalding. The Princess is well.* Le journal était du 21 de New-York et

1. Le lendemain (24 août) le voyage continua par Bayfield et Ontonagan.

disait quelques mots sur Clotilde. Voilà un homme que je ne connais pas et qui, sachant par la voix publique que je suis sur le lac Supérieur en voyage, sans pouvoir avoir de nouvelles, me jette un journal en passant pour m'en donner de ma femme! M. Douglas fait chauffer un petit vapeur qui fait le service entre les deux rives de Portage, et nous remontons jusqu'au fond de Portage, à huit milles; contrée sauvage, partout la forêt; nous passons devant les mines.

Il y a ici quelques fourneaux où l'on fond le cuivre en lingots, plus haut, cinq ou six huttes de pionniers, et puis la solitude jusqu'à ce que l'arbre tombe sous la hache!

Il n'y a qu'un mille et demi du fond au lac. Ce canal se fera dans quelques années. Cette localité est appelée à avoir de l'avenir; les diverses mines produisent déjà cent cinquante tonnes de cuivre par mois et leur production est indéfinie.

Il fait chaud, beau temps. Je crois que comme c'est dimanche on n'a pas fait la cuisine, car notre dîner est détestable. Dans les forêts des environs il y a beaucoup d'érables que l'on brûle pour le chauffage ou qu'on laisse perdre; ce serait, je crois, un objet à exporter. Un Irlandais s'approche de moi; il est nommé major dans les volontaires et me parle de sa haine contre les Anglais, du moyen de transporter cinquante mille Irlandais en Irlande, s'il y avait la guerre contre les Anglais, de leur organisation, de leurs rapports avec leur pays où ils envoient des agents, et tout cela dirigé par leur clergé. Malgré l'extravagance de cet individu, en cas de rupture des États-Unis avec les Anglais, les Irlandais seraient une arme et le clergé catholique les tient organisés.

Dans mes courses à terre, des Canadiens m'ont affirmé qu'un poisson pouvait être gelé pendant plusieurs heures et que, placé dans une atmosphère chaude, il revient à la vie. Est-ce vrai? J'en parlerai à M. Agassiz[1].

Le soir, comme passe-temps, les passagers se sont mis à chanter des psaumes, parce que c'est dimanche et que l'on ne danse pas; ces versets, ils les chantaient sur des airs d'opéra; j'ai reconnu la *Muette de Portici*. Les musiciens conduisaient les chœurs, une dame au piano, tout le monde chantait en chœur. En passant ainsi huit à dix jours en Amé-

1. Naturaliste suisse, qui étudia spécialement les poissons.

rique, vivant avec des Américains, c'est le meilleur moyen de connaître leurs mœurs et leurs habitudes. C'est comme si l'on vivait dans dix intérieurs américains et plus encore, parce qu'à bord chacun est bien plus indépendant. Aussi je vois des scènes et j'ai des conversations fort curieuses au point de vue des habitants. J'en ai plus vu dans cette semaine que dans un an vivant à terre, forcément dans un milieu différent. A onze heures, arrivée à Marquette, stoppé une heure.

Lundi 26 août (Mackinac).

Navigué toute la journée. A six heures à Sault-Sainte-Marie. Nous quittons le lac Supérieur, sur lequel nous avons fait de douze à quatorze cents milles, plus de cinq cents lieues. On me propose de signer une adresse de remerciement au capitaine pour le voyage. Je refuse; c'était une réclame destinée à être publiée.

Le capitaine Sweet, sachant que je désire aller à l'île de Mackinac, se dérange de son itinéraire de plus de quatre-vingts à cent milles pour m'y déposer. Il fait grand vent et assez mauvais temps. A dix heures du soir, nous arrivons au fond de Mackinac où nous nous arrêtons. Adieux que me font tous les passagers, hommes et femmes; il faut leur donner la main : le séjour commun de huit jours m'a fait beaucoup d'amis.

Couché à Mission-House, hôtel sur le bord du lac Huron.

Mardi 27 août (île de Mackinac-lac Huron).

C'est une petite île de neuf milles de tour. Le village a huit cents habitants, dont plus de six cents catholiques; c'est une ancienne station des missions françaises. Fort occupé habituellement par une compagnie de l'armée régulière. C'est un point assez important, à la réunion des lacs Huron et Michigan.

Combat en 1812 entre les Américains et les Anglais; il y a eu un massacre des Anglais par les Indiens. Lieu de passage des bateaux qui font le commerce entre les lacs de l'est à l'ouest, à Chicago, la grande place pour l'exportation des États de l'ouest, surtout de la farine, grains, laine. C'est un lieu de plaisance où venaient surtout les hommes du sud;

l'air y est pur, la vue charmante. L'hôtel des Missions est assez confortable, beaucoup de Canadiens parlant français. Il n'y a pas de bateaux partant pour Chicago. Je vais me promener dans les bois qui couvrent l'île et voir quelques roches et points de vue remarquables. Excellent bain. Je fais le tour de l'île en bateau. Il y a une vingtaine de personnes qui passent ici la belle saison, quelques-unes sont bien. C'est avec le temps et en entrant un peu dans la vie de ce peuple que je remarque que, sous une couche qui le fait ressembler à nous, il y a des différences énormes, tout y est dissemblable.

A notre retour de l'île, il n'est point encore apparu de bateau.

Mercredi 28 août (île Mackinac).

Point encore de bateau, le temps est long; je suis bloqué sur cette île sans moyen d'en sortir; aller sur les points voisins m'est facile, mais on y serait au milieu des bois, sans route ni moyens de communication. On sent bien que nous sommes dans un pays encore sauvage et loin de tout. C'est fort ennuyeux. Sans cesse, une lorgnette à la main, je consulte en vain l'horizon, aussi vaste que celui de la mer. Souvent dans ce pays le raisonnement est en lutte avec le sentiment, peu ou point d'aliments pour le dernier, beaucoup au contraire pour le raisonnement; mais c'est souvent bien froid, les hommes surtout; alors il faut se réfugier dans sa nature, dans l'immensité, loin des hommes, de ceux-ci surtout, dans la solitude! Certes, la liberté enfante de grandes choses et produit de plus grands hommes que l'égalité, qui baisse les sommets tout en élevant le niveau général. La liberté est plus poétique.

Visité collection de curiosités indiennes réunies par M. Wendell, collecteur des douanes pour le gouvernement fédéral et marchand. Quelques souvenirs de l'ancienne occupation française. Documents signés Duquesne.

Le massacre de cent quarante Anglais a eu lieu sur la terre ferme, en face, en 1763. Des instruments de musique indien, armes, haches, tomahawks. Ce séjour devient ennuyeux. Il me fait faire des réflexions sur ce pays qui est beau, mais qui ne retrace aucun souvenir et ne porte l'empreinte d'aucun

événement remarquable et est par là bien inférieur à nos pays historiques.

Le soir un bateau passe pour Détroit, non pour Chicago.

Jeudi 29 août (lac Michigan, sur *le May-Flower*).

A midi et demi, un bateau en vue venant de Détroit ici pour Chicago. Il en a passé cinq depuis hier par le sud, sous l'île du Bois blanc et deux de Chicago.

Nous faisons nos préparatifs et à deux heures nous nous embarquons sur *le May-Flower*, mauvais bateau à hélice, petit, sale, à haute pression, allant à peu près sept milles; comme il y a deux cent vingt milles d'ici Milwaukee, cela nous présage plus de trente heures de navigation. Affreux passage, saleté repoussante des passagers et du bateau. C'est un grand radeau sur lequel on a mis une maison. — Beau temps. — Nous suivons la navigation dans les îles. Tout le monde vient me dire adieu quand je quitte la petite île où j'ai été pendant deux jours et demi en relâche forcée.

Vendredi 30 août (lac Michigan).

La traversée sur *le May-Flower* n'est pas agréable. Nous y sommes fort mal. Après deux relâches à de petits villages sur les bords du lac, nous arrivons à dix heures et demie du soir à Milwaukee. A New-Hall House très bel hôtel. Cette ville est la plus considérable du Wisconsin. Fresque grande comme nature, représentant l'Empereur mon oncle.

Samedi 31 août (Prairie-du-Chien).

A neuf heures et demie du matin, départ par le chemin de fer pour le point le plus rapproché sur le Mississipi, Prairie-du-Chien, ancienne station française du siècle passé, alors que nos compatriotes cherchaient à se rejoindre, par la vallée du grand fleuve, du Canada à la Louisiane.

La route passe par Madison, capitale de l'État, sur un lac très grand, sorte de marais[1]...

1. Arrivé le soir à Prairie-du-Chien, sur le Mississipi, le Prince y passa la journée du lendemain et en visita les environs.

Dimanche 1er septembre (Prairie-du-Chien).

... Je ne puis me défendre d'un serrement de cœur et d'un profond regret en voyant toutes les traces de notre occupation cessée il y a cent ans; nos noms, notre langue et souvent notre religion, les deux groupes français du Nord et du Sud se donnant la main par cette immense vallée de six cents lieues de long, et nous n'avons pas pu garder cela et pas un de nos hommes d'État n'a vu ni deviné l'avenir de ce pays.

Je vais entendre la messe dans une église catholique en bois. Le prêtre est un Français de Toulouse, fixé dans ce lieu depuis treize ans. J'ai voulu causer avec lui; il m'explique bien comment les prêtres s'abstiennent ici de toute ingérence politique. Détails fort instructifs sur les sauvages et les habitants actuels.

Combien la vraie liberté et l'abstention de toute influence ou direction gouvernementale est favorable à la vraie religion! Cette messe dans ce coin éloigné m'a vivement impressionné; dès que la religion est dégagée de la politique et de ce sentiment de domination qui me fait détester les prêtres, je me sens porté vers elle.

Le principal propriétaire, un des premiers pionniers, est le colonel d'Osmont. Joli cottage, l'école bien installée. La vraie prairie non labourée, je la préfère aux forêts; jolies collines bordant le fleuve. En face, sur l'État d'Iowa, la petite ville de Mac-Grégor, mille cinq cents habitants, commerçants.

Il y a vingt ans à peine que les blancs ont traversé le fleuve pour s'établir sur la rive droite. Cet État ne date que de 1846. Excellentes terres dans toute la vallée, bons chevaux, beau bétail.

On voit des élévations, sorte de tumuli, souvent de dix à quinze mètres, qui ont bien l'air d'avoir été faits par des hommes. On dit que, dans le comté de Jefferson, on trouve des traces d'une ancienne fortification. Par quel peuple a-t-elle été élevée? L'inconnu a toujours un bien grand charme, surtout pour les voyageurs.

Les dons des fidèles pour la petite cure se montent à quatre cents, à six cents dollars, de deux mille cinq cents à trois mille francs, et à plus avant la guerre. Il n'y a que deux cents familles. Le fait est que, dans l'exemple actuel, le prêtre,

établi depuis treize ans, a une fort jolie maison et un jardin en toute propriété; l'église est assez vaste et bien tenue, elle a un clocher, les ornements du culte sont convenables, l'église est mieux décorée que celle d'un village de huit cents habitants chez nous, et tout cela est le produit de dons purement volontaires; souvent les curés doivent subvenir aux besoins des évêchés, et le titulaire actuel parle de s'en retourner chez lui, près de Toulouse, ce qui me fait supposer qu'il a pu épargner un petit pécule (voir la description de la loge-house, maison de pionnier, ainsi que, sur son établissement et sa culture, ce qu'en dit M. de Tocqueville dans les notes à la fin de son quatrième volume[1], c'est exact et de la plus rigoureuse vérité).

La Prairie-du-Chien est dans une assez grande plaine, où la prairie est entourée par des collines en amphithéâtre, celles de la rive droite sur le bord même du fleuve, celles de la rive gauche ont entre elles et l'eau la vaste prairie. Quelques fermes, en bois, en madriers ou en lattes; les arbres sur la prairie paraissent vus d'un point culminant, et les maisons des joujoux de Nuremberg sur un tapis vert.

Plusieurs îles très boisées dans le Mississipi; les coteaux sont assez boisés.

Lundi 2 septembre (Chicago).

Le chemin de fer est parti à sept heures ce matin pour Chicago; décidément la navigation sur le Mississipi n'est pas un moyen de voyage certain; elle est impraticable par les basses eaux de cette saison (souvent moins de deux pieds).

Je refais la même route jusqu'après Madison, à Milton Junction. A mon passage à Madison, j'avais été très importuné par le public; le journal de la localité a publié un article sur l'inconvenance de cette curiosité et aujourd'hui, pendant mon dîner dans cette ville, on me laisse parfaitement tranquille.

Le général Frémont, à Saint-Louis, a proclamé la loi martiale, dans tout l'État de Missouri et la confiscation au profit de l'État des biens de ceux qui sont révoltés contre la constitution fédérale, et la liberté des esclaves. C'est un grand fait

1. *La Démocratie en Amérique.*

et un important symptôme. Le général est l'expression du parti républicain avancé. (J'ai donné ces deux documents à Ferri pour qu'il les garde.)

Est-ce légal? Quel effet feront ces actes?

Le pays fort riche, belles fermes, très grandes, de trois cents à plusieurs milliers d'acres (vingt-neuf ares). Terre noire, deux et trois pieds de profondeur. Tout le pays est formé des anciennes prairies : jamais de fumier et toujours du blé sur la même terre. Aussi c'est le grenier de l'Amérique que ces États de l'ouest et parmi eux surtout l'Illinois, parce qu'il est le plus peuplé.

J'arrive à six heures et demie à Chicago, Tremont's House, vaste et bon hôtel; M. Berteau, français, maître de pension, vient me recevoir; c'est un ami de notre vice-consul malade. Chicago est une ville qui date de vingt-cinq ans. En 1836, c'était un fort contre les Indiens au milieu de la prairie, et aujourd'hui cette ville a cent trente mille habitants; en 1840, elle en avait trois mille; en 1850, quinze mille. Avantageusement placée, elle est et deviendra la capitale commerciale du nord-ouest; grains, planches, porcs, bœufs, maïs, c'est surtout en grains que le commerce est énorme. M. Osborne, directeur d'une compagnie de chemin de fer du Central-Illinois, vient me faire ses offres de service et veut me donner un train express pour Saint-Louis. Je refuse. Cette hospitalité américaine est très large. Partout, si je le voulais, je pourrais voyager sans rien payer sur les chemins de fer. M. Osborne est un homme instruit, intéressant. Le général Mac Clellan était vice-président de cette compagnie avant de commander l'armée sur le Potomac, alors qu'il était major dans l'armée régulière.

Le port de Chicago est formé par la rivière, qui passe au milieu de la ville et sur laquelle sont une dizaine de ponts tournants, énormes masses supportées au milieu par un pivot qui les tient en équilibre. Deux hommes toujours de garde suffisent pour les faire tourner. A dix heures du soir, je les vois fonctionner, pour donner passage à un remorqueur portant une joyeuse partie qui fait de la musique et chante. M. Osborne me raconte son voyage dans le haut Missouri, à deux mille trois cents milles de Saint-Louis, sa rencontre de Jefferson Davis, à

Cairo, il y a deux ans; me parle des mauvais traitements des nègres; généralement cependant les Américains les considèrent comme des bêtes de travail qu'il ne faut pas maltraiter et ils ne le font pas. L'esclavage est nuisible au point de vue commercial. Là où il existe, il produit l'abâtardissement des blancs et de toute la société.

Mardi 3 septembre (Chicago).

Visité ce matin une grande construction pour débarquer les grains du chemin de fer et les charger à bord des navires; ils appellent cela un élévateur. Les wagons chargés arrivent dans la maison, on en verse le grain dans des réservoirs, d'où ils sont élevés par des espèces de norias dans les combles et versés de là par des conduites en bois sur les navires, changés en greniers. Rapidité, économie, une seule machine de 100 chevaux et une centaine d'ouvriers. On charge par mois jusqu'à un million et demi de bushel. (Je crois que c'est soixante litres, mais je n'en suis pas sûr; le bushel anglais est de trente-six litres et demi.) Les grandes constructions sur le bord de la rivière — quatre étages à claire voie, en bois — machine pour peser les grains — travail surtout à commission — les propriétaires ont fait une fortune énorme. Je demandais à l'un d'eux s'il avait fait assurer ces immenses constructions en bois : « Non, dit-il, 1 p. 100 c'est trop cher. J'aime mieux risquer le tout. » Cette réponse est bien d'un Américain, surtout de l'ouest. Le caractère de cette partie des États-Unis est tout différent de la Nouvelle Angleterre; élément allemand influent; c'est le véritable Américain, grossier, hardi, entreprenant, travailleur, insatiable.

Société historique; le bibliothécaire me montre quelques documents curieux; quelques anciennes cartes de ce pays, depuis 1624; quelques documents en français; carte de la dislocation des troupes anglaises en 1768, par compagnies, après notre cession du Canada; documents espagnols. C'est un commencement d'histoire; ce qui a cent ans est considéré ici comme d'une haute antiquité. Le maire de la ville, M. Ramsay, vient me trouver ici et me faire des compliments et offres de services. Je vais chez M. Mac Cormick, fabricant de machines à moissonner, ancienne connaissance de l'exposition

de Paris. Avantages de ces machines ici, où la main d'œuvre est si rare, les fermes énormes, le terrain très plat (prairies) et sans une seule pierre. Le grand avantage de ce peuple c'est que quand un progrès est nécessaire, il le fait. Un Mac Cormick ne fait absolument que de ces machines et a monté une grande usine pour cela; il fait jusqu'à six mille moissonneuses par an; il croit que la consommation annuelle et régulière des États-Unis peut monter à quatre mille et il compte les fournir toutes, quoique son brevet soit expiré. Depuis la dernière que j'ai vue, il a adopté un bras armé d'un rateau, qui dégage les gerbes de la machine et les range de côté.

Il y a un incendie. J'y vais et je vois jouer les pompes à vapeur; ce sont de petites locomobiles. Ce service est très bien fait en Amérique; chaque ville a une compagnie de sapeurs-pompiers volontaires; c'est très important ici, où les constructions emploient tant de bois. Dans cette ville, depuis l'emploi des pompes à vapeur les compagnies d'assurances ont baissé leurs prix de 2 p. 100 à 1 p. 100, ce qui me semble énorme.

Singulier travail fait dans cette ville de relever de cinq jusqu'à huit pieds des maisons entières, souvent plusieurs; travail rendu nécessaire par le terrain trop bas et sans écoulement possible vers le lac; l'hôtel que j'habite a été relevé ainsi de six pieds en dix jours, avec tous ses quatre cents habitants, par mille crics et cinq cents ouvriers. Prix : dix mille dollars.

Le maire, M. Ramsay, fait un fort commerce. Promenade en vapeur sur le lac devant la ville.

Mercredi 4 septembre (Saint-Louis).

Départ par un train spécial pour Saint-Louis avec M. Osborne, président du chemin Central-Illinois de Dunleith à Cairo et de Chicago à Cairo, se rejoignant à Pana. Passage à Kankakee, village de douze mille Canadiens français. Journal français s'y imprimant — souvenirs de la France — notre langue. Wagon du président de cette compagnie fort commode, vraie maison, il y a tout. Ce monsieur y a passé, avec sa famille, huit jours sur sa ligne qui a sept cents milles.

L'État de l'Illinois est grand comme l'Angleterre à peu près; les terres données comme subvention à cette compagnie ont la même étendue que le duché de Hesse-Cassel[1].

La fertilité de ces immenses prairies est des plus grandes, j'ai vu trois pieds d'épaisseur de terre végétale. On y fait tous les ans sur le même terrain du froment sans engrais; grand avenir agricole; c'est déjà le grenier de l'Amérique. Cette année, le blé y coûte douze sols les cinquante-six livres, moins que le charbon de terre. C'est de l'humus sur ces prairies; le foin y est excellent, il change de nature selon qu'il y a du bétail sauvage et atteint de un à deux mètres de hauteur. L'eau manque, on fait des puits artésiens de cent à cent cinquante pieds de profondeur, qui réussissent bien. Immenses plaines sans une pierre. On distingue la prairie à terre noire, celle à terre grise et la prairie sablonneuse. Le prix de la journée est de deux dollars (onze francs). Manque de population. On cultive beaucoup le maïs, parce que l'on peut le semer à toute époque et le manger deux mois après. Le colon est très pauvre, sans capitaux. Il faut trop attendre pour le froment. Les capitaux en Amérique vont peu vers l'agriculture; ils sont trop pressés et impatients.

La terre est très divisée ici; la moyenne est de cinquante à cent acres (vingt-cinq à cinquante hectares). Le gouvernement fédéral a vendu (ou donné) l'acre à la compagnie à soixante-dix sols (cents), il y a dix ans; elle le revend deux dollars et il vaut souvent de cinq à dix dollars aujourd'hui. Cet État est appelé à un grand avenir, il a augmenté de un à deux millions en sept ans.

Ici le chemin de fer crée la civilisation; il fonde des villes, c'est comme une bande civilisée et peuplée qui traverse le pays. La ligne ferrée coûte fort peu : deux mille cinq cents dollars le mille, soit cent trente mille francs les mille huit cents mètres. Pas d'obstacles. Le bois ne coûte presque rien, la main d'œuvre seule est chère; malgré tout cela ce n'est pas encore une bonne affaire, mais c'en sera une dans quelques années; aujourd'hui le pays souffre beaucoup de l'interruption

1. Ferri Pisani dit dans son ouvrage : « Le Prince a pris cette province allemande pour terme de comparaison, dans son calcul, parce qu'elle formait un peu plus du tiers du royaume de son père. » (Royaume de Westphalie.)

du commerce avec le Sud à Cairo, sur le Mississipi; c'était le tiers de leur commerce.

Nous allons très vite et arrivons à Saint-Louis à sept heures. Il y a trois cents milles par cette route, qui est la plus longue de Chicago.

Le général Frémont, qui commande ici les forces de l'ouest, veut me faire une réception officielle et a donné les ordres pour l'arrivée du train à huit heures. J'évite cet ennui en arrivant plus tôt.

Descendu à Planter's-House, où l'on est très mal. On m'avait préparé mes logements chez le général Frémont et à l'hôtel Barnum. Je vois plusieurs généraux et colonels le soir. Il fait très chaud. Le Mississipi est très large ici. A dix-huit milles au-dessus de Saint-Louis est l'entrée du Missouri. Eau très sale, beaucoup de moustiques, déjà l'aspect du sud.

Jeudi 5 septembre (Saint-Louis).

Ma matinée se passe à recevoir le général Frémont, fils de Français de la Caroline du sud, je crois[1]. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, vif, aventureux. Il a fait deux voyages par terre en Californie. Chef du parti républicain, le seul qui tend ouvertement à l'abolition de l'esclavage. Il s'entoure beaucoup d'étrangers, d'Allemands surtout. Cet élément domine ici, il blesse les Américains et pourra devenir dangereux. La loi martiale est proclamée, c'est l'état de siège renforcé. Il y a une sorte de terreur militaire. Dans l'État, la majorité est pour le Sud; il y a ici dans l'Etat guerre civile à coté de la guerre régulière. Véritable anarchie. Le général Frémont est intelligent et parle assez bien français. Sa femme, aimable, a été fort belle, elle a trente-cinq à quarante ans, très comme il faut.

Le général pose beaucoup; il est comme un dictateur avec une certaine pompe et ordre; troupe et sentinelles à sa maison, beaucoup d'officiers, belle maison, sort avec une escorte à cheval; les uniformes sont mieux tenus qu'à Washington; cela ressemble un peu au Mexique. Il n'y a que fort peu d'Américains dans son état-major. Le général Asbot (hongrois),

1. Son père était français, sa mère virginienne.

ami de Kossuth, venu en Amérique avec lui, est chef d'état-major. Un Bavarois, colonel, commande le génie. Le colonel Osterhaus, ancien lieutenant prussien, à été mis auprès de moi comme officier d'ordonnance, un colonel Joliat, Suisse de Berne, auprès de mes aides de camp. Frémont veut jouer aux mœurs européennes. Le général Siégel, de Bade, joue un certain rôle. Il y a ici deux journaux allemands très violents. Frémont agit ici en maître; les journaux qui lui sont hostiles sont arrêtés à la poste ou supprimés. C'est une bande d'Allemands de 1848 qui conduit tout ici et qui est à la tête des nombreux émigrants allemands, qui les suivent comme un seul homme et forment ici l'immense majorité des régiments volontaires. Cette partie de l'Amérique leur appartient aujourd'hui.

Saint-Louis avait, avant cette guerre, cent soixante mille habitants; il y en a plus de quarante mille partis; le commerce est mort, ruiné.

Le maire, M. Taylor, est bien; il gémit de l'état des choses quoique ce soit un homme de l'Union. Je vois le général Smith, homme très comme il faut, véritable soldat américain; il souffre de la prépondérance étrangère. Il y a là le germe de grosses rivalités. Les Allemands sont très arrogants avec les Américains.

Je visite la bibliothèque, établissement privé, mais assez riche. Vingt-deux mille volumes. Bel édifice, du haut duquel on a une belle vue. Saint-Louis est fort ancien[1] et a une grande étendue sur la rivière.

Promenade de plusieurs heures sur le Mississipi, jusqu'à l'embouchure du Missouri, à dix-huit milles au Nord, sur un bateau du gouvernement. Beaucoup d'officiers m'accompagnent; il y a de la musique. Course intéressante. Les bateaux faisant le service de la rivière sont énormes. Grande salle, deux classes, femmes et jeux à bord. Ces mœurs relâchées sont un témoignage du voisinage du Sud et ne seraient pas admises dans les États du Nord.

M. Chotteau, beau-frère de M. de Montholon, fait presque exclusivement le commerce avec les Indiens dans le haut

1. Saint-Louis fut fondé en 1764, par un Canadien, sur l'emplacement d'un ancien fort français.

Missouri. Il part tous les ans avec deux ou trois bateaux à vapeur pour remonter jusqu'aux grandes cascades, près des montagnes Rocheuses, à trois mille milles d'ici. Voyage fort curieux; départ le 1er mai, chasse au bison, à l'ours, au cerf, à l'antilope; c'est le meilleur moyen pour voir les Indiens. Il estime qu'il y en a plus de cent mille dans le parcours. Tout ce que donnent les Indiens sont des peaux. M. Chotteau leur apporte de tout, étoffes, armes, fer, café, tabac, farine, thé, pas d'eau-de-vie. Il a des postes de blancs le long du fleuve, toute l'année une dizaine, plus de trois cents hommes dans des blockhaus, armés de canons. Ces renseignements m'intéressent beaucoup. Cette famille, d'origine française, fait ce commerce depuis trois générations; le père, qui vit encore, était l'associé du riche M. Astor, de New-York.

Je visite les camps dans les environs; il y a près de dix mille hommes dans des baraques en planches. On travaille beaucoup à organiser l'armée de l'Ouest; elle a plus de cent mille hommes sur le papier et peut-être soixante mille en réalité. Ils sont peut-être un peu mieux organisés qu'à Washington. Le plan du général Frémont est d'agir par le Mississipi sur le Sud en même temps que la flotte attaquera en hiver; facilité pour ses mouvements par le fleuve. Il a des ressources en marine, canonnières, etc., dont le Sud manque, mais les distances par eau sont énormes, il y a mille deux cents milles d'ici à la Nouvelle Orléans!

On fortifie Saint-Louis; quelques redoutes détachées en terre. Les environs sont jolis, sauvages, assez malsains, beaucoup de fièvres dans cette saison. Les militaires, surtout étrangers, semblent jouir de leur grosse solde, de leur autorité arbitraire, peu pressés d'agir. Du reste, il faut reconnaître qu'il y a des hommes, mais que l'armée est à faire. Dans le Missouri, la guerre dégénère en brigandage à la Mexicaine. Le Sud a beaucoup de bandes qui viennent jusqu'à Jefferson-City et ont interrompu le chemin de fer d'ici à Saint-Joseph, sur le Missouri. En force devant Cairo.

Vendredi 6 septembre (en chemin de fer).

Je pars ce matin à sept heures et demie par le chemin de fer d'Indianapolis (Indiana). Arrivée à huit heures du soir.

Rencontré M. Mayaud, Canadien français, établi à la Louisiane, actuellement fondant un établissement sur le chemin de fer de M. Osborne, à l'Assomption. Détails intéressants sur la culture du coton qu'il cherche à introduire dans l'Illinois; il se croit sûr du succès d'après les essais faits en grand déjà. Il me donne une de ses plantes de coton. S'il réussit bien avec le travail libre, c'est une révolution bien heureuse. Le climat me paraît froid, mais la terre très fertile. Latitude 40° nord, à peu près.

En voyageant, on me demande un nom pour une ville qui va s'établir; je donne Savoie-City, en souvenir de ma femme; peut-être que dans vingt ans ce sera une grande ville.

A Indianapolis, la capitale, je suis reçu par M. Marton, gouverneur, sorte de fermier. Soupé bien mal, en toute hâte; champagne de Cincinnati détestable, il a un goût affreux, le raisin est gluant, comme de la chair d'huître à l'intérieur, grosse peau, gros pépins. En remontant en chemin de fer dans un sleeping-car, je vois avec regret que nous ne sommes pas seuls. Bonfils est en retard et manque le train.

Samedi 7 septembre (Niagara).

Nuit affreuse, odeur, manque d'eau, incommodité de toute nature; le chemin de fer ici, pour voyager avec tout le monde, comme le commun, c'est quelque chose de hideux et d'insupportable[1]. Je passe la nuit sur une affreuse banquette près de la porte. Parti d'Indianapolis à huit heures du soir, arrivé à Crestline à six heures du matin. Ici on ne peut nous donner un char spécial. Arrivée à Cleveland à 9 heures du matin. Départ pour Buffalo et arrivée à quatre heures. Parcouru cette ville, la deuxième de l'État de New-York. Grand commerce, chemin de fer de Cleveland ici le long du lac Érié. Départ par un train spécial à cinq heures et demie du soir,

1. Maurice Sand donne la description suivante de ce wagon : « Nous n'avons plus de wagon réservé; nous tombons dans une caisse commune, qui ressemble à une salle d'infirmerie. Deux rangées de lits fermés de rideaux et déjà tous occupés; des nègres qui passent et repassent sans but, sans utilité : des enfants qui piaillent, des hommes et des femmes qui dorment à peu près ensemble. Cela sent la nourrice, les nègres, les bottes et le cadavre, car il est évident qu'il y a là, derrière un des rideaux lugubrement fermés, un Yankee trépassé qu'on renvoie à sa famille. »

arrivée à Niagara à six heures et demie. Fait en trente-cinq heures de chemin de fer, sans m'arrêter depuis Saint-Louis, sept cent cinquante milles. C'est fatigant. International-Hôtel du côté américain. Visité de suite la chute de ce côté.

Clotilde arrive à neuf heures avec madame d'Abrantès, M. de Montholon et Dubuisson. Impression de ce paysage; grandeur, sauvagerie, tristesse, les rapides avant les chutes, aspect de désolation, un des plus grands spectacles que l'on puisse non seulement voir, mais imaginer.

Dimanche 8 septembre (Niagara).

C'est un bonheur d'être ici un dimanche.

Promenade et tour complet de dix heures et demie du matin à sept heures du soir. Pont suspendu qui conduit au Canada, Hôtel Clifton, musée, vue des deux cascades, course sous l'eau de la cascade canadienne. C'est un plaisir bien humide. Jolies îles à M. Spring, au dessus — son cottage — rapides superbes, à trois milles au-dessous, tournant brusque du Niagara qui forme un énorme tourbillon, escarpement des bords. Vue de l'embouchure de la rivière dans l'Ontario, sur une hauteur où il y a un monument. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la rivière fait un grand détour depuis le haut de la petite ville de Niagara et se fraie un chemin comme coupé au couteau, au lieu de suivre le plateau légèrement incliné qui va d'au-dessus des premiers rapides au lac Ontario.

Passage du second pont suspendu, retour sur la rive américaine au premier pont. Visité les cascades de ce côté. Ile de Goat, caverne du Diable, le petit pont en planches à la tour, etc. Paysage admirable, signatures d'hommes remarquables au musée, celle de l'empereur Napoléon III me paraît fausse. Je vois le soir M. Portes, homme considérable du pays; il me paraît assez ordinaire.

Il est incontestable que ces chutes sont une des merveilles naturelles du monde.

Lundi 9 septembre (Niagara).

Courrier ce matin. Promenade; vestiges de quelques forts français à droite des chutes américaines, défendues contre les Anglais avant 1763. Intérieur de la famille de M. Portes; sa femme et ses deux filles; véritable Américain, n'a jamais

quitté ce continent. Bon sens, simplicité, le seul aspect de cette famille fait deviner tout ce qu'il y a en elle d'honnête et de moral. Je retourne passer quelques heures devant les chutes. Descente du plan incliné du côté américain, où l'on prend un bateau pour s'approcher du pied des chutes; c'est avec plaisir que l'on est trempé. Le Saint-Laurent, depuis le fond du lac Supérieur jusqu'à son embouchure, est ce qu'il y a de plus beau en Amérique.

Ferri est assez souffrant pour retourner à New-York avec Clotilde.

Achat d'objets indiens.

Mardi 10 septembre.
(A bord du bateau à vapeur *l'Ontario*, sur le lac Ontario).

Clotilde, madame d'Abrantès, MM. Ferri, Dubuisson et Montholon partent à sept heures du matin pour Albany et New-York. Je pars à huit heures cinquante minutes du matin par le chemin de fer pour Lewiston, près de l'embouchure de la rivière Niagara dans l'Ontario, rive américaine. Route coupée dans le rocher qui domine le Niagara; je regarde devant le tourbillon le deuxième pont suspendu, et je m'embarque à dix heures et demie sur le bateau américain *l'Ontario*. Assez mal. Je retrouve les mêmes habitudes que sur les autres bateaux; nous suivons la côte américaine, en nous arrêtant à divers endroits. Charlotte, à l'embouchure de la Genesee River, à sept milles de Rochester. Je regrette de ne pas avoir été à Toronto, et de là, par le Grand Trunk Railway, à Kingston ou par le chemin de fer à Rochester, où est l'université de l'État de New-York.

Relâche à Oswego et arrivée au petit jour, à cinq heures du matin, à Kingston, seconde ville du Haut-Canada.

Mercredi 11 septembre (Montréal).

J'ai décidément assez navigué sur les lacs; il fait mauvais temps, froid, pluvieux. J'ai fait plus de deux mille deux cents milles (huit cents lieues) sur ces nappes d'eau immenses de l'Amérique du Nord. La navigation devient belle à partir des Mille-Iles; innombrable quantité d'îles boisées où souvent on ne voit pas la terre et qui sont comme des bouquets d'arbres très pittoresques sortant de l'eau.

Ogdensbourg, ville américaine de quinze à vingt mille habitants. M. Ampère, dans son voyage en 1851, dit qu'il y a à peine quelques maisons. Nous changeons de bateau et montons le *Welland* (nom du canal qui tourne les chutes du Niagara et assure la navigation entre l'Erié et l'Ontario). Ici je me retrouve presque en France. Tout le monde est Canadien à bord, parle français, et est rempli des plus fines attentions. Drapeau français, cuisine excellente. On prend ce bateau plus petit et il a cependant encore cent quatre-vingts pieds anglais de long, pour passer les rapides et pouvoir remonter par les canaux latéraux à chaque rapide.

Les passages des rapides de Long Saut, les Cèdres, les Canards, qui sont les principaux, sont très singuliers et intéressants. Que l'on se représente notre grand bateau descendant presque des cascades au milieu de rochers, avec une rapidité de vingt-cinq nœuds et peut-être plus. Le capitaine du *Welland* m'assure qu'à un certain endroit nous ferons trois milles en cinq minutes; est-ce vrai? Dans les forts rapides, on arrête la machine. Il se fait des remous terribles provenant de rochers. C'est un exercice très dangereux. On m'affirme qu'il n'y a que sept hommes au Canada capables de servir de pilotes aux vapeurs. Souvent le navire est dirigé sur un rocher à deux mètres duquel il vire de bord brusquement. Ils ont des gouvernails très puissants, quatre hommes à la barre devant et deux à la barre de secours à l'arrière. C'est merveilleux comme difficulté vaincue. Le Saint-Laurent depuis le lac Supérieur vaut à lui seul le voyage. Deux lacs entre Kingston et Montréal — cent quatre-vingt-un milles — système de balisage et de phares remarquable. La nature est bien belle et les efforts des hommes également. A cinquante milles de Montréal, notre bateau est rencontré par un plus petit, d'où descendent vingt personnes; c'est une députation des citoyens de Montréal qui viennent à ma rencontre me féliciter. Ils sont conduits par MM. Loranger et Renaud. Tous leurs noms sont français, ils parlent notre langue et expriment une vive sympathie et des sentiments qui me font battre le cœur. Cependant ils sont heureux, parce qu'ils sont libres. Le souvenir de la France dans le Bas-Canada fait honneur à notre patrie, qui a su l'inspirer, à ces Français éloi-

gnés, qui le conservent depuis cent ans, et au gouvernement anglais qui sait le supporter.

A huit heures et demie du soir, arrivée à Lachine. Il est trop nuit pour passer le rapide, nous prenons le chemin de fer, à neuf milles de Montréal, où nous arrivons à neuf heures. Le maire, M. Rodin, me reçoit à la gare avec sa voiture; c'est un bon homme, assez drôle; il me conduit à Donegada Hôtel, fort bon, dans le genre anglais.

Montréal, les environs, toutes les constructions du pays ont un aspect français très prononcé, ainsi que les habitants. Grand et véritable enthousiasme de la population; des centaines de personnes sous mes fenêtres me forcent à leur dire quelques mots de remerciements.

Jeudi 12 septembre (Montréal).

A dix heures du matin, le maire vient me chercher. Promenade dans la ville et les environs.

Montréal a plus de cent mille habitants. Depuis dix ans, la population a doublé, par suite de l'ouverture du chemin de fer et de l'établissement du Pont-Victoria. Le grand Trunk road traverse tout le Canada, du lac Huron jusqu'au golfe du Saint-Laurent, à quatre-vingts milles plus bas que Québec. C'est la plus belle et grande ville du Canada, la capitale commerciale. Aspect de bien être, d'une jolie ville de province chez nous; figures et constructions ont un aspect français; beaux environs, beaux points de vue.

Le clergé catholique est très influent et très violent; la presse périodique, au Bas-Canada, est dans ses mains en majorité; il la dirige dans le sens de notre *Univers*, écrit en français illisible. En somme, ces populations sont satisfaites et très libres; leur indépendance est presque complète depuis 1841. C'est une grande sagesse de la part de l'Angleterre d'avoir su donner un régime libéral après le mouvement de 1837, dont tous les chefs sont au pouvoir.

L'attitude du clergé est bien différente ici de ce qu'elle est aux États-Unis. Aux États-Unis, les prêtres sont modestes, dévoués, libéraux, parce qu'il n'y ont aucun pouvoir; ici ils sont déjà plus arrogants et violents, parce qu'il sont plus de pouvoir et d'influence.

Notre consul à Québec, M. Gauldrée-Boilleau, est arrivé; c'est un ancien ingénieur des mines, sorti le second de l'école polytechnique, homme d'une grande instruction générale et spéciale, agent tout à fait remarquable; il a été aux Indes pendant deux ans, fait beaucoup, parle bien quand on l'interroge, mais ne laisse pas bien deviner ses opinions ni son caractère.

Le général Williams, qui a défendu Kars, vient me voir; il commande en chef toutes les troupes anglaises dans le nord de l'Amérique; il est fort aimable et distingué. J'assiste à une revue du 47e régiment; belle tenue, belle troupe; et d'une batterie de six canons Armstrong de douze; pièces compliquées et chères, surtout le projectile. On me les montre en détail et sans nul mystère. Enthousiasme extraordinaire de la foule, cris : « Vive la France! Vive Napoléon! Vive le Prince! ». Ce souvenir de la patrie si éloignée, après une si longue séparation, est remarquable et touchant. Je ne crois pas qu'il y ait un parti de retour à une union avec la France; c'est un souvenir sentimental et une sorte de menace contre l'Angleterre, afin d'en obtenir tout ce qu'ils veulent, liberté, respect de leurs lois et de leur religion. Le clergé, pour tenir en échec l'élément anglais protestant, soutient et encourage les souvenirs et la langue française. Le but de la révolution de 1837 était une tendance à une indépendance complète, à laquelle on marche et qui arrivera. Il y avait un parti pour l'Union avec les États-Unis, en 1837, dans le Haut-Canada; il n'existe plus aujourd'hui.

Dans le Bas-Canada, les familles sont très nombreuses. Il n'est pas rare d'avoir dix enfants; aussi, presque sans immigration, la population s'est portée en un siècle de soixante dix mille à neuf cent mille habitants. La loi d'héritage y contribue, c'est la liberté de tester la plus complète laissée au père de famille.

Je dîne chez le général Williams; la réception est fort cordiale.

Vendredi 13 septembre (Québec).

Course dans les environs. Je reçois beaucoup de visites, entr'autres l'Institut Canadien me remet une adresse. C'est une utile institution à encourager, la plus éclairée du pays et indépendante du clergé.

A deux heures, le maire vient me chercher, avec le directeur du chemin de fer et l'ingénieur, pour visiter avec attention le pont Victoria, pont tubulaire qui traverse le Saint-Laurent sous Montréal. Magnifique travail qui vient d'être achevé. Un mille trois quarts de long, difficulté à cause des glaces. Il a coûté cinquante millions de francs. Les grands bâtiments passent dessous. C'est gigantesque et un des plus beaux travaux qui honorent l'humanité.

Visité les ateliers du chemin de fer; il y a plusieurs bonnes choses dans ce chemin de fer; économie des grandes voitures; graissage des roues par du coton huilé; les chauffeurs mis à l'abri; clochers sur les locomotives; sonnette d'alarme venant de chaque wagon; chasse neige.

A quatre heures, au milieu des vivats et serrements de mains, je pars pour Québec, accompagné de M. Boilleau. Je m'aperçois qu'il est un peu clérical ou plutôt religieux. Tout le long du chemin, drapeaux tricolores et acclamations.

Passé à Acton, mines de cuivre sulfuré, à l'état de carrières.

A dix heures à Pont Lewis, en face de Québec, traversé sur un ferry. Bel aspect du Saint-Laurent ici, ville citadelle, souvenir anniversaire de la bataille qui fit tomber Québec aux mains des Anglais. Beau clair de lune éclairant bien ce paysage.

Beaucoup de monde. A onze heures, arrivée à Clarendon Hôtel, assez mauvais, maison à l'anglaise.

Samedi 14 septembre (Québec).

Ce matin, le gouverneur général du Canada, M. Edmond Head, vient me voir, c'est un ancien administrateur, au Canada depuis sept ans, et, avant, gouverneur du Nouveau Brunswick, pendant six; je vois le colonel d'artillerie N*** que j'ai vu à l'Alma, à Inkermann et en Irlande; c'est une ancienne connaissance; M. Cartier, premier ministre, M. Cauchon, ministre de la Justice; la moitié de la ville vient chez moi ou se fait inscrire. C'est une véritable procession, attestant une bien grande sympathie pour la France, d'autant plus que la réception que la population me fait a lieu malgré le clergé, qui a dit beaucoup de mal de moi et a voulu empêcher toute manifestation.

Je visite la ville qui est vieille, mal bâtie, en pente, et ressemble un peu à Gibraltar. De la terrasse on a une vue superbe; la citadelle est médiocre, les deux champs de bataille d'Abraham, le premier où Wolfe et Montcalm sont morts[1], le second, où M. de Levis a triomphé. Monuments. Le second manque de couronnement, je veux l'envoyer, cela fera bon effet. Je dîne chez sir Edmond Head à sa résidence à la campagne, à trois milles de la ville; sa femme est aimable.

Les environs de Québec sont magnifiques. Le cours du Saint-Laurent, de la citadelle d'où l'on voit l'île en face et jusqu'au cap Tourmente, les montagnes fermant la vallée. Les souvenirs des Canadiens sont bien vifs, ils deviendront indépendants, c'est une question de temps qui n'est pas douteuse. Quelle forme prendra leur indépendance? Comment vivront-ils en république ou en monarchie à côté des États-Unis? Tout dans ce pays est différent, et je dirai, à mon avis, mieux qu'aux États-Unis, sauf l'influence du clergé catholique. Il est impossible de voir plus de bien-être que dans ces habitations de paysans canadiens, propreté remarquable, accent normand.

Je visite l'université Laval, fondée par le premier évêque de Québec de ce nom. Encore une institution en enfance; les cours sont faibles et plus sur le papier qu'en réalité. Les bâtiments sont beaux. C'est tout à fait dirigé par le clergé. Les prêtres, l'évêque (qui remplace l'archevêque en enfance), le recteur, le vicaire général et les professeurs, me reçoivent avec gêne et un embarras facile à voir. Je visite tout en détail.

Je vais voir le Parlement, construction bien entendue, commode, jolie bibliothèque; l'église des religieuses, très ancienne maison, quelques tableaux assez bons, un Philippe de Champaigne. Ces quelques échantillons d'art, qui me manquent si complétement depuis que je suis en Amérique, me font un bien vif plaisir et me reposent l'esprit. Je passe avec délices une bonne heure dans ce milieu un peu plus élevé et artistique de l'église. Cette fondation date de 1650.

Le clergé a le mérite de conserver ses traditions et la langue française au Canada; c'est à lui surtout que l'on est

1. En 1759, Wolfe, on le sait, commandait les Anglais et Montcalm les Français. Ils furent tués l'un et l'autre.

redevable de ses traditions. L'aumônier irlandais — album curieux — crâne de Montcalm conservé; — son corps est enterré dans l'église — inscription. Tout cela m'intéresse vivement. Achats divers. Le ministre des travaux publics, M. Cauchon, me donne des cartes et statistiques intéressantes. Grande hostilité du clergé contre moi.

Le climat est, à ce que l'on m'affirme, plus froid que je ne le croyais; le thermomètre descend à 40° centigrades au-dessous de zéro.

Détails remarquables du gouverneur sur les pays au nord du Canada, sur la compagnie de la baie d'Hudson; son commerce, ses agents, ses établissements (York-factorie) (Le principal sur la mer d'Hudson), ses limites, ses pertes.

Dimanche 15 septembre (Québec).

Messe basse à la cathédrale le matin. Assez grande, style Louis XIV, belle pour ce pays.

Chutes de Montmorency, très pittoresques; pays et vue admirables; maison de fous à quelques milles, établissement particulier, médiocre, triste. Les bords du Saint-Laurent jusqu'au cap Tourmente, à trente milles, sont comme une grande rue et un ruban d'habitations : toutes les propriétés en bandes de peu de largeur sur le fleuve et très profondes, ce qui rend la culture gênante. Très peuplé; difficulté pour traverser le fleuve, en hiver souvent impossible pendant trois ou quatre jours, et toujours en canots du pays. Le canot joue ici un rôle important; c'est le grand moyen de voyage.

Lunch chez M. Boilleau. Il a une maison jolie et bien installée; sa femme, fille d'un sénateur connu des Etats-Unis, nommé Bentam, est la sœur de madame Frémont : elle s'est faite catholique, est très fervente, a une grande influence et dirige son mari tout à fait. M. Boilleau est vraiment un homme très instruit. De chez lui, après le lunch où il y a plusieurs des personnages de Québec, promenade à douze milles, au village de Lorette, aux chutes du Saint-Charles, qui se jette près de la ville dans le Saint-Laurent. Réception qui m'est faite par les Indiens — assez ridicules, — ils ont l'aspect de masques; ce sont des sangs mêlés; ils sont plus canadiens blancs qu'indiens. Le gouvernement anglais

tient à conserver cette tribu, je ne sais pourquoi; on la paye, ils ont des chefs, des terres en commun; sans cela, se sont de bons paysans canadiens; ils parlent français, tous catholiques, chantent et dansent à l'indienne; ce sont des descendants des Hurons détruits par les Iroquois. Cela ressemble à une ridicule mascarade, sans intérêt pour moi qui ai vu de vrais Indiens au Lac Supérieur.

Ornements d'église venant de la France; charmant village, belle vue, pays admirable, gai, bien cultivé.

A huit heures du soir, les officiers du bataillon de chasseurs me donnent à dîner à leur mess. Réception très cordiale.

Lundi 16 septembre (Montréal).

Visite aux grands chantiers de bois le long du Saint-Laurent, qui s'étendent à une distance de plus de douze milles. Ce sont des kilomètres carrés couverts de bois de construction. Je visite ceux de M. Gilmore, riche armateur, le premier du monde, peut-être. Sa maison principale est à Glasgow; il a plus de trois cents navires à lui. Cette maison est propriétaire de six mille acres de forêts; elle fait le commerce de bois, construit et arme ses navires. La coupe des bois se fait ordinairement sur des terres non vendues qui appartiennent encore à la couronne. Trains de bois immenses qui descendent ici du haut du pays, cabanes dessus, population nombreuse, plus de cent individus, vrai village, plus d'un demi mille de long, aboutissent ici, à Québec, où ils sont embarqués. Richesse énorme en bois; j'en rapporte des échantillons. Ce commerce est fait à Québec exclusivement.

A onze heures un quart du matin, le gouverneur vient me chercher pour assister à la revue du 17e régiment et du bataillon de tirailleurs du 60e. Temps admirable, belle vue du champ de revue où ont lieu les courses. Belles troupes; grand enthousiasme de la population : les Anglais sont bons enfants de ne pas trouver mauvais ces drapeaux français et ces cris de : « Vive la France! Vive Napoléon! Vive le prince Napoléon! » Cela fait leur éloge.

A deux heures, lunch au mess du 17e. A quatre heures, départ par le bateau qui me fait traverser le fleuve, et le chemin de fer qui m'emmène, à Montréal. En hiver, diffi-

culté de traverser le fleuve sur des canots d'écorce à moitié sur la glace et à moitié dans l'eau. On est souvent bloqué pendant trois et quatre jours, ce qui explique le grand travail du pont de Montréal. Le climat est vraiment bien rude; le temps est clair, beau, mais froid; il a gelé cette nuit. Il y a sept mois d'hiver plus rigoureux qu'à Saint-Pétersbourg, qui est au 60e degré tandis qu'ici on n'est qu'au 46e. Cela appuie mon idée de deux pôles froids.

A cinq heures du soir, adieux touchants de toute la population, hourras.

A onze heures, arrivés à Montréal, où le maire m'attend.

Mardi 17 septembre (Albany : New-York).

Malgré les instances de plusieurs personnes, je pars ce matin à six heures pour Albany, par Rousse's-Point, le lac Champlain, etc.

Cette partie de Vermont ressemble à la Suisse et est vraiment jolie et bien cultivée. J'ai remarqué combien les routes sont meilleures au Canada qu'aux États-Unis, et cependant la neige rend l'entretien bien difficile; c'est que l'Américain des États-Unis n'entretient que fort mal. Cela tient à sa nature; il est naturellement grossier, ses sens sont devenus plus rudes, moins sensibles, il fait tout grandement; mais n'a pas le soin nécessaire à l'entretien; cette tendance se remarque en tout, comme dans les routes; il n'est pas délicat, cela convient à la prise de possession d'un pays nouveau. En voyageant dans des chars[1] avec tout le monde, je remarque la mauvaise odeur qui est repoussante. Le char ici, c'est la rue, on y fait tout, c'est un bruit et un passage continuel, marchands d'eau, de fruits, de journaux. Liberté des couples mariés, je les ai vus s'embrasser, se caresser sans la moindre pudeur.

A 7 heures du soir, arrivée à Albany.

Mercredi 18 septembre (New-York).

A 7 heures du matin, départ sur l'Hudson par le bateau *le Daniel Drew*, plus grand et plus beau que ceux des lacs et du Mississipi. Un orgue mis en mouvement par la machine.

1. Wagons.

Trois étages. Il fait dix-huit à vingt milles à l'heure. Les bords de l'Hudson sont ce que j'ai vu de plus beau et de plus grandiose; c'est bien supérieur au Rhin et à tout ce que j'ai vu.

A midi, arrivée à West-Point; bonne auberge. Je visite tous les bâtiments de l'École militaire avec son commandant supérieur, le colonel Bonman. Constructions isolées, assez belles, les casernes, les salles d'étude, la bibliothèque, la chapelle, la salle à manger, les écuries, le manège, tout cela séparé. Quatre ans de cours, quatre classes, admission par des sénateurs — mauvais; cette école me paraît assez médiocre; c'est beaucoup pour les États-Unis, ce serait assez mauvais pour une école militaire européenne. Le site superbe, sévère, monument élevé en 1828 à Kosciuszko, parce qu'il a longtemps commandé ici. Quartier général de Washington dans les environs; position importante entre les États de la nouvelle Angleterre et ceux du Sud. Les Américains sont très fiers de cette école, qui aura de l'influence sur l'avenir de ce pays, surtout après la guerre. Esprit de corps des officiers qui en sortent.

A cinq heures je pars pour New-York. Endroit que l'on appelle les Palissades, rochers coupés à pic, très élevés, qui resserrent fort le lit du fleuve.

Ce que l'on dit des gens de couleur dans les États-Unis me semble exagéré. Il y a deux femmes de couleur qui sont aux premières avec nous sur le bateau, qui dînent et se tiennent avec nous sans distinction.

La distance entre les deux races diminue beaucoup.

A sept heures un quart, arrivé à New-York; très heureux d'embrasser Clotilde. Je trouve tout mon monde en bon état, Ferri est remis.

Jeudi 19 septembre (New-York).

Quelques courses, achats, promenade. Je vais à Brooklyn, grande ville de trois cent mille habitants, en face de la presqu'île de New-York. J'y dîne chez M. Bertinatti, qui me reçoit chez le consul général d'Italie, le duc et la duchesse de Licioriane. Je visite quelques ateliers d'artiste, M. Gignoux (français), M. Hays; rien de joli, à peine passable.

Vendredi 20 septembre (New-York).

Je fais embarquer ce matin tout le monde à bord du yacht.

Je reçois la visite de M. Rattier, l'ancien représentant : lettre qu'il m'a écrite. A midi, je vais à l'arsenal de la marine commandé par le commodore S. L. Breese, qui m'y reçoit avec une grande cordialité. Sa femme est aimable. Je vois le frère du capitaine Meade, qui commande ici un vaisseau servant d'école. L'arsenal est vaste, beaucoup de constructions, un seul bassin, six salles de construction. Rien de remarquable sauf le grand soin que les Américains ont de remplacer, partout où ils le peuvent, la main de l'homme par des machines dans les plus petites choses. Je vois une machine pour faire les paquets, une autre pour brûler et moudre le café en grand, *idem* pour la moutarde. Les soins que l'on a pour les matelots sont remarquables. Tout leur matériel est excellent. On travaille beaucoup dans ce moment, surtout à l'appropriation des navires de commerce en navires de guerre pour le blocus des côtes du Sud.

Visite à la douane, qui est le principal revenu des États-Unis, celle-ci étant la première du pays; à la Trésorerie, où je reçois M. Sisso, homme fort estimé et honorable, un des rares exemples de fonctionnaires non changés par le nouveau président. Détails sur l'emprunt direct que l'État fait en ce moment-ci. La Trésorerie est un service fédéral. Je vois l'Essai, office dépendant de la Monnaie. Tous les paiements s'étant faits jusqu'à ce jour en or, on vérifie chaque pièce qui passe à la Trésorerie. Il y en a beaucoup de fausses, avec le même poids et le même son. Après avoir été sciées en deux, on les évide par le milieu et on remplace l'or par du platine. Simplicité de tous les services, pas la moindre force publique, une simple grille sépare le public des monceaux d'or. Il y a aujourd'hui soixante millions de dollars (plus de trois cents millions de francs). Cette somme tient dans deux petites chambres en fer, grandes comme mon cabinet à bord et qui sont tout simplement derrière les employés, dans la même grande salle. Les portes sont ouvertes; le soir on ferme et il n'y a pas plus de formalités. Un poste de police se tient à la porte.

Je visite la Bank-note Company, société qui prépare les billets de banque pour le gouvernement et les particuliers;

elle en fait pour la Russie, la Grèce. Système très compliqué de gravure, de couleurs, pour empêcher la contrefaçon, qui ne s'est pas encore produite. Jolie collection de dessins modèles pour la gravure.

La Bourse de New-York est un bâtiment lourd dans Wall Street. Comme tous les principaux établissements financiers, elle ne sert, comme à Londres, au public que pour l'échange de papiers. Les agents de change — il y en a ici cinq cents — ont une chambre séparée en dehors du public. La grande salle de la Bourse, qui n'est pas très utile, ne sert que pour les ventes aux enchères. Visité la salle où se donne le théâtre italien, construite il y a cinq ans, assez belle, style Louis XV, les dépendances très commodes. Ce n'est pas ici qu'à joué Rachel, c'est au théâtre Lafarge. Pauvre et grande Rachel!

Usine de la Société Navalty. Je la visite pour avoir une idée de ces grands établissements. C'est pour la construction de machines à vapeur de navires. C'est sur un très grand pied. Même remarque générale sur les petites machines appelées à remplacer la main des ouvriers. Les constructions sur les bords de la mer ou du golfe. Quelle admirable situation commerciale que celle de New-York! Nous n'avons chez nous rien qui en approche. Je ne cite pas divers chiffres que les directeurs qui m'accompagnent m'ont donnés, parce que je suis certain que les Américains exagèrent presque toujours beaucoup les chiffres qui peuvent donner une bonne idée de leur puissance. Je visite plusieurs banques. Ici elles font l'office de la banque et des banquiers chez nous pour l'escompte et les comptes-courants; très bien installées.

Le soir, vers les dix heures, un bateau à vapeur, chargé d'Italiens, vient me donner une sérénade[1]...

PRINCE NAPOLÉON

1. Le 21 septembre au matin *le Jérôme-Napoléon* levait l'ancre pour Boston, où le Prince passa quelques jours, pour visiter la ville et les environs.

Le 26 septembre, le Prince s'éloignait des États-Unis. Après un arrêt de deux jours à Terre-Neuve, il arrivait le 7 octobre à Brest. Il en repartait le 9 pour le Havre, et, le jeudi 10 octobre, à onze heures du soir, il était à Paris.

LE CAS GOBINEAU

GOBINEAU EST-IL RESPONSABLE DE HITLER?

Étrange et triste destinée de ce grand écrivain, de ce grand artiste français : sa pensée a longtemps vécu en exil et, lorsqu'elle fut enfin rapatriée en France, elle avait subi l'empreinte, la déformation d'un trop long séjour en Allemagne; la critique allemande s'était emparée de Gobineau et, naturellement, elle l'avait interprété à l'allemande.

Gobineau a inventé, vers le milieu du XIXe siècle, une philosophie de l'histoire aventureuse et grandiose, où la *race* intervient comme moteur essentiel de l'épanouissement et du déclin des civilisations humaines; et il place au sommet des valeurs civilisatrices les vertus idéales qu'il lui plaît d'attribuer aux Aryens légendaires, puis à leurs héritiers les plus purs. Aussi les Allemands (qui se croient des Aryens) ont-ils éprouvé la plus délicieuse et naïve satisfaction à prétendre qu'un Français avait reconnu et vanté, avant eux-mêmes, l'incomparable suprématie du peuple allemand contemporain.

Dans cette vaste exploration de l'histoire du monde, Gobineau accorde sa préférence marquée, instinctive, et par conséquent arbitraire, aux influences par lui qualifiées d' « aryennes », par rapport aux influences sémitiques. Il n'en a pas fallu davantage pour que Gobineau fût regardé par certains Allemands (mais non des mieux renseignés) comme un antisémite de haute distinction. Cela n'est point fait pour surprendre. Ce qui étonne plutôt, c'est qu'en France des

esprits très libres l'aient métamorphosé en théoricien de l'orgueil « raciste » et du fanatisme hitlérien.

Rien ne me paraît si injuste. Mais comment apaiser les accusateurs? L'entreprise peut sembler chimérique et même présomptueuse, car ils sont légion, et il y a des instants où l'on en vient à douter de sa propre conviction, en la voyant repoussée par tout le monde. Pourtant un espoir me reste. Peut-être n'a-t-on pas relu depuis longtemps l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, qui ne traîne pas sur toutes les tables... Je propose d'écouter un peu « le monstre lui-même ».

REFLETS POSTHUMES DE GOBINEAU

Au cours des années 1853-55, le comte Arthur de Gobineau fit paraître à Paris, chez Firmin-Didot, les quatre tomes de son *Essai* sur les origines et l'avenir de l'espèce humaine. Parmi les jeunes érudits épris d'idées générales, ce fut alors la mode d'échafauder des systèmes capables d'expliquer à fond le caractère, les aptitudes et l'activité des hommes, en isolant certaines causes particulièrement agissantes, puissantes. M. Taine se préparait à imposer sa théorie des « trois forces primordiales », — la *race*, le *milieu*, le *moment*, — qui fut longtemps admirée et paraît maintenant bien sommaire. Gobineau, penché sur l'anthropologie et l'ethnologie, concentrait son esprit sur la destinée des races. Dans son manuscrit de l'*Avenir de la Science*, le jeune Ernest Renan (rencontré par lui dans la famille Scheffer) annonçait déjà qu'une science des origines de l'humanité serait construite un jour, mais doutait qu'une vie pût suffire à explorer ce vaste problème : « Et si on ne l'a pas résolu, comment dire qu'on sait l'homme et l'humanité? Celui qui, par un essai même très imparfait, contribuerait à la solution de ce problème, ferait plus pour la philosophie que par cinquante années de méditations métaphysiques. » L' « essai très imparfait », rêvé par Renan, Gobineau se proposait de l'écrire.

Lorsque son *Essai* parut, Gobineau venait de débuter dans la carrière diplomatique. Cet ouvrage imposant et sévère, qui lui avait coûté quinze ans de recherches laborieuses et de fulgurantes conjectures, ne lui valut guère de succès, pas plus

en Allemagne qu'en France. Les savants officiels, sans lui refuser leur attention polie, s'accordèrent en somme à le classer comme un amateur paradoxal. Rien ne discrédite mieux le mérite d'une œuvre, surtout quand l'auteur a commis le double crime de prodiguer les idées neuves et de prouver son éblouissante virtuosité d'écrivain. Tel fut justement le cas pendable de Gobineau. Enfin il n'était pas un auteur facile, et le public du temps eût probablement souscrit d'avance au jugement qui, bien plus tard, sera porté sur lui dans les salons romains par un jeune diplomate plein de bon sens : « La conversation du comte de Gobineau est vraiment fatigante, *elle vous force trop à penser!* »

Pendant un bon quart de siècle, il se trouva peu de gens dans le monde pour se fatiguer à penser sous l'égide de Gobineau. Mais en 1880, un événement miraculeux survint dans sa vie, événement si important et décisif pour sa gloire qu'on peut se demander ce qu'il fût advenu de son œuvre et de sa vieillesse, si le hasard ne lui avait pas apporté cette tardive réparation du Destin. Gobineau rencontra Wagner à Venise. Wagner fut émerveillé par ce personnage enchanteur, qui vivait comme lui dans un paradis de héros. Attiré à Bayreuth, Gobineau fut son hôte au printemps de 1881, puis au printemps de 1882, quelques mois avant sa mort, qui précéda de peu la mort de Wagner. C'est alors que lu, fêté, adulé par l'entourage du maître, Gobineau devint une sorte de demi-dieu de cette petite cour de Wahnfried, dont le dieu tout-puissant fut Richard Wagner.

L'année 1880 eut aussi son importance dans les débuts du « racisme » allemand. On vit se propager une forme d'antisémitisme alors toute neuve, qui, se dépouillant de son vieil accoutrement religieux et moyenâgeux, arborait un costume ethnique et national. Dès 1878, le pasteur Stoecker (de Berlin), chef du parti socialiste-chrétien, avait flétri le libéralisme comme une puissance de destruction, maniée par les juifs. En 1880, une pétition fut adressée au prince de Bismarck, chancelier de l'Empire, pour dénoncer l'influence juive comme un péril national. Cette pétition peut être regardée comme l'acte de naissance officiel de l'antisémitisme raciste en Allemagne et dans les pays où il a ensuite rayonné. Or, parmi ses

premiers signataires, le pasteur Stoecker voisinait notamment avec le Dr Foerster, beau-frère de Nietzsche, et avec le baron Hans Paul von Wolzogen, disciple de Wagner, qui devint plus tard membre du comité-directeur de la *Gobineau-Vereinigung*, association formée en Allemagne pour propager le culte du Français Gobineau.

Ces rapprochements sont troublants, inquiétants même. Ne tendent-ils pas à établir certaines affinités de penchants entre le « gobinisme » importé et le « racisme » autochtone, à leur point d'intersection en Allemagne? Toutefois, interrogeons mieux ce vieil art de comparer les dates que nous ont enseigné nos maîtres; il répond à une manie d'exactitude tombée en grand déshonneur depuis quelque temps, mais qui procure quelquefois des précisions agréables. 1878, prédications antisémites du pasteur Stoecker. 1880, pétition au prince de Bismarck et débat sur la « question juive » à la Chambre prussienne. En 1880 aussi, rencontre de Gobineau et de Wagner à Venise, suivie des séjours de Gobineau à Bayreuth. Gobineau meurt à Turin, le 13 octobre 1882. Et c'est seulement dans le cycle des années suivantes, surtout à partir de 1894, date de la fondation du *Gobineau-Verein*, que ses livres sont lus, traduits, commentés en Allemagne. Donc il est osé de prétendre que Gobineau ait enfanté le « racisme » allemand, qui ne l'avait pas attendu pour venir au monde et dont le pédantisme machiavélique avait même préparé, vers la fin du Second Empire, le rapt de l'Alsace-Lorraine. Mais il reste vrai que les chauvins du pangermanisme et de l'antisémitisme allemand, dès qu'ils ont connu l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, se sont jetés sur ce livre pour le dévorer, comme un plat à leur convenance.

Comment l'ont-ils assaisonné? C'est une autre histoire.

***

Les années passent. Sous la présidence du professeur Schemann, le *Gobineau-Verein* multiplie les traductions allemandes, les réimpressions françaises, l'édition des papiers posthumes. Ses statuts ne se proposent pas seulement de donner droit de cité à Gobineau en Allemagne (*Gobineau*

einbürgern), mais de « le rapprocher de sa patrie » (*auch seinem Vaterlande näherrücken*). En 1906, M. Schemann choisit à dessein Strasbourg pour y installer le Musée Gobineau, enrichi par les dons de la comtesse de la Tour, car, écrivait-il, « l'Alsace, au cours des siècles de son histoire, a servi de lien aux cultures des deux pays[1] ». Et M. Schemann rêvait que la France voulût bien se préparer, elle aussi, à célébrer le centenaire de son grand homme, né à Ville-d'Avray, le 14 juillet 1816... Hélas! en 1916...

Tous les Français qui ont alors connu le professeur Schemann (par exemple, l'Alsacien Pierre Bucher) ont admiré en lui un de ces érudits candides et sensibles, qui furent la parure de l'Allemagne et qu'elle honorait autrefois. Il vivait en Gobineau, souffrait en Gobineau, et il eut la grande joie d'assister à l'éclosion de la posthume renommée de Gobineau en France. J'ai correspondu jadis avec M. Schemann; je ne l'ai vu qu'une fois, dans ce couvent de la rive gauche où il descendait à Paris avant la guerre. Au début de nos relations, à propos de l'invocation « aux Mânes de Wagner » qu'il a placée en tête de sa traduction du IVe tome de l'*Essai*, je l'avais blessé... Ayant cru comprendre qu'il se proposait de « germaniser » Gobineau (*verdeutschen*), de le « naturaliser » Allemand (*einbürgern*), j'avais écrit dans un article : « Voilà sur quel ton on parle à présent de Gobineau en Allemagne. Ne serait-ce point qu'à ces wagnériens tumultueux, le « gobinisme » paraît contenir des adjuvants propres à soutenir et à fortifier les élans du chauvinisme pangermanique[2]? » M. Schemann ne put supporter ce soupçon; il m'écrivit pour protester que *verdeutschen* signifiait tout simplement « traduire en allemand », et il ajoutait :

De même, avec le mot *einbürgern*, je n'ai pas voulu dire *naturaliser* (ce qui serait au détriment de sa nationalité française!) mais seulement lui créer un public, même une patrie, si vous voulez, dans notre pays, mais sans aucun préjudice pour son *home* et sa patrie française.

Il me tient au cœur presque aussi fortement de rendre Gobineau à sa patrie que de le donner à la mienne. J'ai d'ailleurs donné d'autres preuves pour cette vérité; car j'ai fait deux voyages à Paris surtout

1. Ludwig Schemann, *Die Gobineau-Sammlung*, p. 16 (Strasbourg, 1907).
2. *Les Essais*, revue mensuelle, décembre 1904.

pour lui gagner des intérêts en France; j'ai écrit à nombre de vos célébrités pour leur dire qu'ils devraient bien se rappeler qu'ils possédaient un Gobineau; et si j'ai tiré de l'oubli les papiers posthumes, si j'ai fait des rééditions françaises de l'*Asie centrale*, de *Trois ans en Asie*, ce n'était vraiment pas (ou du moins pas seulement) pour mes compatriotes, mais pour « l'élite » des deux pays, *entre lesquels je me proposais de créer un nouveau trait d'union dans les œuvres ressuscitées de ce grand homme*[1].

La sincérité de M. Schemann était évidente : il voulait rallier des adeptes à Gobineau dans tous les pays, et surtout en France. Mais qui sait si ses lecteurs pangermanistes n'interprétaient pas comme moi le mot sibyllin, *einbürgern?*

De 1905 à 1910, le *Gobineau-Verein* groupa environ trois cents membres, parmi lesquels de rares Français, mais enfin, selon le vœu de M. Schemann, une « élite » française[2]. Vers le même moment, le nom de Gobineau s'éveillait de sa léthargie en France (l'ouvrage de M. Ernest Seillière et le mien y avaient contribué), et l'ermite de Fribourg-en-Brisgau crut voir s'accomplir son rêve : la France et l'Allemagne, chacune à leur manière, s'accordant à rendre hommage au magicien du monde asiatique, de la *Renaissance*, des poèmes prénietzschéens, des romans et nouvelles dignes du pays de Stendhal, et même au théoricien illuminé et fantasque de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*...

Le malheur de Gobineau fut que sa réputation d'inspirateur du pangermanisme avait déjà couru le monde. On dénonçait partout son œuvre comme un audacieux encouragement donné à la mégalomanie allemande; les efforts isolés en sens contraire restaient vains. Pendant la guerre, Frédéric Masson lança l'anathème contre le renégat Gobineau; seul, Paul Souday riposta énergiquement, et le public avait d'autres soucis que d'arbitrer ce différend. De l'autre côté des frontières, M. Schemann abandonnait, au même moment, sa vieille

1. Mots soulignés par M. Schemann lui-même; sa lettre, du 4 janvier 1905, est en français.

2. M. Paul Bourget (dont le nom disparaît d'ailleurs des listes en 1907), Edouard Schuré, comte de Basterot, professeur Haguenin, MM. J. Lefaivre, consul général, P. Lefaivre, ministre plénipotentiaire, Félix Raugel, maître de chapelle, comtesse Renée des Méloizes (Versailles), abbé Bremond (Aix-en-Provence), M. G. Vacher de Lapouge (Poitiers), docteur Bucher (Strasbourg), M. Tancrède de Visan, M. Clozel, gouverneur de la Côte d'Ivoire...

chimère conciliatrice; dans le second volume de sa biographie de Gobineau, paru en 1916, il revendique l'avenir de Gobineau pour le seul peuple allemand[1]. Et depuis que Hitler a mis l'*aryanisme* en pratique, il ne se passe plus de jour où l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité* ne soit représenté comme le prophète du « racisme » allemand. Cette opinion est bien ancrée, et non pas seulement en France. Hier encore, dans un tract de propagande autrichienne contre Hitler, on a pu lire ces lignes d'une spirituelle vivacité :

> La doctrine de l'hitlérisme n'a d'allemand que le nom. Elle emprunte sa théorie des races à un écrivain français, son programme intellectuel à un Anglais, ses méthodes de combat à la Russie. Il n'est pas jusqu'au salut hitlérien qui ne soit d'importation italienne[2].

L'écrivain français, c'est apparemment Gobineau; l'Anglais, Houston-Stewart Chamberlain, auteur du fameux ouvrage qui captiva l'attention de Guillaume II et qui est devenu, dit-on, le livre de chevet de Hitler, *Die Grundlagen des XIX^en^ Jahrhunderts*. Simple homonyme de l'homme d'État britannique dont le vigoureux discours a récemment flétri le fanatisme hitlérien devant la Chambre des Communes. Anglais, lui aussi, de naissance, mais transplanté en Autriche dans sa jeunesse, devenu gendre de Wagner, naturalisé Allemand au début de la guerre (pas seulement *eingebürgert* au sens schemannien du mot...). Un véritable pangermaniste et antisémite, celui-là!

— Mais Gobineau?

GOBINEAU ET LE PEUPLE ALLEMAND

M. Wladimir d'Ormesson cite ce fin jugement d'un de ses amis, à propos de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* : « Les Arians de Gobineau[3] sont une création de son esprit qui lui a inspiré une façon de poème héroïque, d'ailleurs

1. Ludwig Schemann, *Gobineau, eine Biographie*, II, p. 713.
2. *Temps* du 27 mai 1933.
3. Gobineau, pour des motifs étymologiques, orthographie toujours « Arians » et non pas « Aryens », mais son orthographe n'a pas prévalu.

fort brillant, mais rempli d'autant de fictions que l'*Astrée* ou l'*Amadis de Gaule*[1]. »

Le symbolisme de Gobineau est en effet très frappant, et je me souviens d'avoir autrefois conseillé de lire l'*Essai* comme on lirait une épopée de la Décadence. Dans le lointain de la perspective, le personnage de l'Arian apparaît comme l'incarnation de splendides vertus d'honneur et d'indépendance, exactement comme plus tard, lorsque Gobineau aura renoncé avec douleur à prolonger la durée des élites ethniques jusqu'à notre siècle, il se consolera d'avoir vu finir pour l'humanité l'*âge des dieux*, puis l'*âge des héros*, puis l'*âge des noblesses*, en exaltant l'élite retrouvée de ses solitaires « fils de rois », des *Pléiades*, seuls dignes d'incarner désormais son idéal personnel d'intelligente sérénité et de fierté stoïque.

Ces allégories permettent de saisir le sens poétique et l'unité de son œuvre de moraliste aristocrate, qui a agi sur le génie tourmenté de Nietzsche. Mais ce serait lui faire tort que d'effacer comme une pure rêverie sa studieuse ambition d'élever un monument scientifique et philosophique à la vie et à la mort des grandes races. Et c'est se montrer encore plus injuste que de lui prêter, sans même y prendre garde, des thèses démenties par ce qu'il a pensé, soutenu, rêvé si l'on veut, mais assurément imprimé...

***

Gobineau accorde-t-il au peuple allemand l'honneur de le proclamer issu d'authentique souche « aryenne »?

— Oui, — répond le chœur des gens pressés, qui préfèrent le [illegible]e que d'y aller voir. Pourtant il suffit de regarder les [illegible]rniers chapitres de l'*Essai* pour s'apercevoir que, selon Gobineau, il n'y a plus de notre temps une seule nation, une seule société, qui ait le droit de se prétendre spécifiquement « aryenne ». La « famille ariane » ayant « cessé d'être absolument pure à l'époque où naquit le Christ », la dernière « alluvion ariane » s'est épuisée, à l'entendre, avec les invasions germaniques, puis normandes, des premiers siècles de notre ère.

1. Voir, dans la *Revue de Paris* du 1er mai 1933, l'article de M. Wladimir d'Ormesson sur l'*Antisémitisme en Allemagne*.

C'est à cette époque, séparée de la nôtre par plus de mille ans de mélanges ethniques des plus composites, que les « derniers ouvriers » de la « variété ariane » ont achevé la mission de « l'espèce blanche ». Après les « dernières migrations des Arians scandinaves », il ne peut plus s'agir que de « verser les dernières gouttes de l'essence ariane au sein des populations diverses ». Et Gobineau insiste même sur le motif, en quelque sorte métaphysique, de l'évaporation finale d'une essence si précieuse :

En présence de ce fait, on s'explique, non pas pourquoi il ne se trouve pas d'Arians purs, *mais l'inutilité de leur présence.* Puisque leur vocation générale était de produire les rapprochements et la confusion des types en les unissant les uns aux autres, malgré les distances, *ils n'ont plus rien à faire désormais*[1].

Puis, dans ce nouveau discours sur l'histoire universelle qui se nomme l'*Essai sur l'inégalité*, mais qui aurait pu s'intituler aussi *Essai sur le mélange des races*, lorsque Gobineau en vient à considérer le degré d'avancement des métissages modernes, la consistance ethnique des nations actuelles, voici l'arrêt qu'il porte textuellement sur l'Allemagne : « LES ALLEMANDS NE SONT PAS D'ESSENCE GERMANIQUE[2]. »

— Eh quoi! s'écriera peut-être le lecteur étourdi par l'imprévu de ce coup de massue gobinien, les *Allemands* ne sont pas des *Germains*? Gobineau leur enlève ce parchemin de noblesse « aryenne »?

Sans doute, et même il dit pourquoi :

Pour ces deux raisons, la disparition des Germains d'une part, de l'autre l'épuisement des aristocraties wendes, *les populations de l'Allemagne*, d'ailleurs composées sur les différents points des mêmes doses ethniques en quantités spéciales, ce qui est aussi l'origi[illegible] leurs dispositions faiblement sporadiques, *se trouvèrent définitive[illegible] très peu germanisées*[3].

A la fin de sa vie, Gobineau n'avait point changé d'opinion, comme le prouvent ces lignes écrites vers 1880 :

En France, le génie germanique a été étouffé sous le nombre. *L'Allemagne n'a pas été plus favorisée... Le sang vanté par Tacite n'est*

1. *Essai*, Conclusion générale.
2. *Essai*, VI, 3 (2e édition, tome II, p. 387, en note).
3. *Essai*, VI, 5.

en Allemagne ni aussi abondant ni aussi répandu qu'on l'a voulu croire[1].

Ce n'est plus en Allemagne (inondée sous les afflux de sang latin et de sang slave), ni même en Scandinavie que subsiste « le dernier siège de l'influence germanique » : « Il s'est transporté en Angleterre. C'est là qu'il déploie encore avec le plus d'autorité la part qu'il a gardée de son ancienne puissance[2]. » En Europe, Gobineau ne consent plus à démêler que « les dernières épaves de l'élément arian, bien défigurées, bien dénudées, bien flétries sans doute, mais non pas encore tout à fait vaincues », à l'intérieur d'un « contour idéal » embrassant la « série de territoires » où vivent les Islandais, les Danois, les Anglais, les Allemands, les Français du nord de la Seine, peut-être certains Suisses, et surtout les Magyars, « groupe fortement arianisé ». Là se trouve concentrée « la plus grande abondance de vie, l'agglomération de forces la plus considérable », mais « luttant avec désavantage contre le triomphe infaillible de la confusion romaine », et Gobineau prévoit le jour où *les glaces de la mort* auront saisi « les contrées qui nous semblent les plus favorisées, les plus florissantes[3] ». Puis, franchissant l'Atlantique, « le désordre ethnique » lui paraît pire encore, et il ne compte point du tout sur l'immigration européenne pour rajeunir le Nouveau Monde :

> Les nouveaux arrivés, que sont-ils? Ils représentent les échantillons les plus variés de ces races de la vieille Europe dont il y a le moins à attendre. Ce sont les produits du détritus de tous les temps : des Irlandais, *des Allemands, tant de fois métis*, quelques Français qui ne le sont pas moins, des Italiens qui les dépassent tous[4].

« Des Allemands, tant de fois métis! » Voilà le verdict de Gobineau sur le peuple candidat à la succession « germano-aryenne » d'une époque à jamais révolue.

1. *Ce qui se passe en Asie*, plaquette posthume (Paris, 1928), p. 25-27. Opinion d'autant plus intéressante à noter que cette étude de Gobineau, traduite en allemand avant d'être imprimée en français, avait d'abord paru dans les *Bayreuther Blätter* de 1881, précédée d'une introduction de Richard Wagner et contenant ce passage fidèlement reproduit. Les « racistes » allemands n'ont pas pu l'ignorer.
2. *Essai*, VI. 5.
3. *Essai*, VI, 6.
4. *Essai*, VI, 8.

***

Bien entendu, il ne s'agit point de décider si cette philosophie est plausible ou absurde, qui prétend ramener tout le secret de l'histoire des masses à la fatalité des mélanges ethniques, pour exalter romantiquement la grandeur passée de l'espèce humaine et annoncer sa décrépitude; il ne s'agit ici (c'est plus simple) que de dépister la filiation des doctrines qui viennent d'engendrer cette nouvelle mystique : le « racisme » allemand contemporain.

Le plus véridique et le plus impartial des grands historiens français, Fustel de Coulanges, a dénoncé en termes inoubliables l'erreur d' « engouement », le « préjugé d'admiration que les historiens allemands et français avaient établi de connivence », depuis 1815, en faveur de la « race germanique[1] ». Gobineau s'est approprié ce préjugé conforme à son instinct, ainsi qu'à son esprit de système, mais il ne l'a pas créé. Un Augustin Thierry fut peut-être seul à discerner, de son temps, que l'Allemagne moderne mêlait à l'étude des faits historiques « un sentiment étranger à la science, la rivalité d'orgueil national[2] ». Mais si les développements de l'*Essai sur l'inégalité* avaient été plus attentivement examinés dans leur ensemble indivisible, peut-être serait-on tenté de juger Gobineau plus mesuré, plus circonspect, que tant d'érudits, ses contemporains, si imprudemment férus de « germanisme », car lui, du moins, sape à la base le privilège que s'arrogent ces « Allemands, tant de fois métis », lorsqu'ils prétendent s'identifier avec les Germains du bon vieux temps. Son pessimisme irréductible[3], son refus de considérer les Allemands (même non-juifs) comme autant d'« Aryens », voilà qui devenait en vérité fort gênant pour extraire de son œuvre, à l'usage du « racisme » allemand, une éclatante justification des paradoxes hitlériens. Cette difficulté n'a pas échappé aux admirateurs de Gobineau en Allemagne; on retrouve les traces de leur embarras dans

1. Fustel de Coulanges, *De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans* (*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1872).

2. Augustin Thierry, *Considérations sur l'histoire de France*, chap. Ier.

3. Il disait sarcastiquement, sur le tard : « Nous ne descendons pas du singe, mais nous y allons!... »

l'abondante documentation recueillie par M. Schemann[1] et qui permet de suivre certains flottements de la critique allemande devant sa décevante théorie. Acculé à une impasse, le « racisme » allemand se heurtait, par la faute de Gobineau, au conflit d'aspirations le plus étrange : il lui fallait étirer sur dix siècles au moins la *Weltanschauung* germanisante et morose de l'inventeur de l'« aryanisme »; émailler de riants espoirs son implacable pronostic sur l'agonie de la race condamnée; habiller en « Aryen » de pur-sang l'Allemand moderne, et cela malgré le démenti de Gobineau, qui s'accorde d'ailleurs pleinement, dans toutes ses nuances, avec le scepticisme des ethnographes les plus autorisés de notre temps[2]. Enfin il semblait plus habile d'accomplir cette série de prouesses sans renier trop ouvertement l'élu de Wagner, le Français Gobineau...

***

Lorsqu'un terrain si hérissé d'obstacles se présente devant des gaillards sachant manœuvrer, ils ne s'obstinent pas à le franchir de force : ils le tournent. La tâche désavouée par les conclusions de Gobineau, H.-S. Chamberlain s'en est chargé.

Chamberlain ne se cache point d'avoir lu de près l'*Essai sur l'inégalité des races*, et certains critiques allemands lui reprochent même de l'avoir pillé. Kretzer écrit sans ménagements : « Le livre de Chamberlain eût été simplement *impossible* sans Gobineau. » Et cela paraît vrai, du moins en ce sens que Chamberlain y a puisé son désir de renverser l'idéologie gobinienne, pour « aryaniser » les Allemands « tant de fois métis » de Gobineau. Un autre écrivain allemand, Fritz Friedrich, soutient que « le chant triomphal de Chamberlain sur la maî-

1. *Gobineaus Rassenwerk; Aktenstücke und Betrachtungen zur Geschichte des « Essai sur l'inégalité des races humaines »*, von Ludwig Schemann (Stuttgart, 1910).

2. Le *Temps* du 5 mai 1933 a publié une excellente notice sur *les Allemands et la « race » aryenne*, dont l'auteur anonyme résume ainsi l'opinion du monde savant : « Vouloir parler *de nos jours* de race aryenne, équivaudrait en quelque sorte à vouloir appeler par exemple homard une bonne bouillabaisse marseillaise pour cette unique raison que quelques pièces de ce crustacé entrent généralement aussi dans sa composition. » — Gobineau n'a jamais dit autre chose et serait, à coup sûr, enchanté de la comparaison.

trise germanique et le mélancolique Requiem de Gobineau sur la mort de la maîtrise aryenne ne sont point semblables, mais s'identifient dans les profondeurs, comme l'étoile du matin et l'étoile du soir[1] ». L'image peut sembler assez belle, mais ce pathos ne signifie-t-il pas, en somme, que Gobineau et Chamberlain se ressemblent à peu près autant que la nuit et le jour?

C'est bien l'avis de H.-S. Chamberlain; il écrit avec irritation : « Tel journaliste, qui me note de gobinisme, n'a jamais lu ni Gobineau ni moi[2]. » De fait, à travers l'incroyable fatras de ses divagations (auprès desquelles l'*Essai* fait figure d'œuvre reposante et limpide), on discerne l'audacieuse trouvaille qui le dégage de Gobineau et l'autorise à affirmer son originalité personnelle.

Gobineau regarde le passé des races pour augurer de leur avenir; il honore l'histoire, même s'il lui arrive de la manier involontairement en grand fantaisiste. Cette méthode surannée l'a conduit à priver l'Allemagne de la prérogative « aryenne » à laquelle cette nation aspire : « La doctrine gobiniste, observe avec raison Chamberlain, exclut toute application pratique des considérations de races. » Gobineau est un penseur à la recherche du vrai, insouciant de l'usage ou de l'abus qu'on

1. Fritz Friedrich, *Studien über Gobineau*, Leipzig, 1906, p. 61-62. — Le même auteur (p. 138-139) fait cet aveu sincère : « Alors que Gobineau prise très haut les Anglo-Saxons des deux parties du monde (« la seule nation ariane qui vive de nos jours »), il oppose à cette appréciation remarquable un jugement singulièrement défavorable sur les Allemands, qu'il range pour la pureté de race encore au-dessous des Français. Ce fait est d'habitude entièrement négligé par les admirateurs allemands de Gobineau; ils le représentent comme s'il était un apôtre de l'Allemagne (moderne), comme s'il nous avait honorés aux dépens de ses compatriotes, comme s'il allait jusqu'à être un des nôtres. Rien n'est si loin du Gobineau du livre sur les races, et la vérité oblige à ne point le dissimuler. Pour lui, l'équation *Allemand* = *Germain*, qui paraît si évidente à la plupart d'entre nous, n'est pas valable; et même si, dans le détail, il justifie cette vue par des motifs parfois insensés, en gros et dans l'ensemble elle se tient debout (*im grossen und ganzen hat sie Hand und Fuss*) ». — Fritz Friedrich (déjà acquis à Chamberlain et d'avance, semble-t-il, à Hitler) voudrait pouvoir jurer que « l'essence allemande » sera vraiment capable de « régénérer encore le monde » : « Gobineau, conclut-il, ne l'a pas cru; puisse-t-il s'être trompé. »

2. *La Genèse du XIXe siècle*, édition française par Robert Godet, p. 1406. Cette citation et les suivantes sont empruntées à l'Annexe *Dilettantisme, Race, Monothéisme, Rome*, en date d'octobre 1902. Il a fallu trente ans pour faire triompher les fantasmagories de Chamberlain.

pourra faire de ses croyances[1]. Chamberlain est un théoricien pragmatiste, au service de l'Allemagne; il est comparable à ces historiens allemands dont s'occupe Fustel de Coulanges et en face desquels le simple et noble effort de vérité n'est plus que luxueuse duperie. Le contraste entre les deux hommes soulève le diabolique problème des devoirs du bon « clerc », tel que M. Julien Benda l'a magistralement creusé, mais qui devient inextricable aussitôt que les données en sont faussées par la tricherie d'autres aspirants moins immaculés à la « cléricature ». Le cas de Gobineau ressemble à celui d'un inventeur auquel on reprocherait de n'avoir pas pressenti qu'un astucieux rival s'emparera un jour de ses brevets pour les rendre malfaisants au moyen d'une supercherie.

Ni Gobineau, ni son vieil ami M. de Tocqueville (qui s'inquiétait pourtant de la répercussion des thèses de l'*Essai* dans l'ordre des faits) n'ont vu le vrai danger. Tous deux nourrissaient les plus fortes illusions sur l'Allemagne intellectuelle. En 1856, Gobineau croit qu' « en Allemagne, en général, on se préoccupe plus que chez nous de la vérité intrinsèque ». Tocqueville devine par miracle que « la chance » du livre de Gobineau « est de revenir en France par l'étranger, surtout par l'Allemagne », mais fonde sa prédiction, — étonnante d'exactitude, — sur le motif le plus aveugle : « Les Allemands, écrit alors Tocqueville, ont seuls en Europe la particularité de se passionner pour ce qu'ils regardent comme vérité abstraite, *sans se préoccuper des conséquences pratiques*[2]... » Ni Gobineau, ni Tocqueville n'avaient prévu un Chamberlain.

1. Dans sa lettre du 20 mars 1856 à M. de Tocqueville, Gobineau commente ainsi les discussions soulevées par son livre, aux États-Unis, entre esclavagistes et abolitionnistes : « Sur cette terre essentiellement pratique, avec des corrections et des inconséquences, ils ont su faire d'une théorie toute scientifique un pavé que les partis se jettent à la tête. Je n'y vois pas d'inconvénients... » Mais il était au contraire très affecté par l'aversion de Tocqueville pour sa doctrine inégalitaire : « Si la vérité n'a pas une moralité supérieure en elle-même, je suis le premier à convenir que mon livre en manque tout à fait, mais il n'a pas non plus le contraire, pas plus que la géologie, pas plus que la médecine, pas plus que l'archéologie. C'est une recherche, une exposition, une extraction de faits. Ils sont ou ils ne sont pas. Il n'y a rien à dire de plus. »

2. Lettres d'Alexis de Tocqueville à Gobineau, du 30 juillet 1856. — Fustel de Coulanges, mieux instruit par l'événement, écrit en 1872 : « L'Allemand est en toutes choses un homme pratique : il veut que son érudition serve à quelque

Chamberlain se propose de diviniser le peuple allemand. Mais la « science des origines » se révèle gênante, comme il s'en rend compte, pour rattacher avec succès les Allemands de maintenant et de demain aux « Aryens » des siècles abolis. Qu'à cela ne tienne! Chamberlain se débarrassera de la « chimère historique ». Peu lui importe, à lui, qu' « Aryen » et « Sémite » soient des mots traduisant « des faits concrets de descendance », ou seulement des « concepts artificiels commodes ». Mieux vaut même qu'ils ne puissent donner prise aux indiscrètes investigations de l'histoire, car cela permettra plus aisément de reconstituer le « Germanisme » comme « produit d'une discipline raciale ». De même que Saint-Simon (l'idéologue) transportait dans l'avenir « l'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé », de même H.-S. Chamberlain envisage la *race* comme une conquête sur le futur. Gobineau a raison : il n'y a plus d'Aryens purs dans le monde, à supposer qu'il y en ait jamais eu. Mais Chamberlain est vainqueur : désormais, il y en aura! Grâce à lui, le laboratoire du docteur Faust va s'enrichir d'une nouvelle machine à rayons ultra-ethniques, propre à fabriquer des Aryens modernes; la sorcellerie tente, une fois encore, de se substituer à la Nature.

Pour garantir la réussite de sa jonglerie, Chamberlain n'hésitera donc pas à travestir hardiment la notion traditionnelle de *race*, à la définir comme « une manière d'être *qui peut s'acquérir très vite* » et provoquer « un ennoblissement de tout l'être en quelque sorte haussé d'un cran », grâce à certains procédés méticuleux de sélection habile, imités de l'élevage des chevaux (« croisements, discipline endogénique, alimentation, dressage, etc. »). L'opération peut commencer à tout instant, car, loin d'être régi par le poids mort de ses origines lointaines, un peuple est constamment libre de créer sa propre race. Pour « hausser d'un cran » le peuple allemand, il conviendra d'éliminer « l'infusion sémitique » par une profonde réformation des âmes, de soustraire l'Allemagne à l'emprise de l'Église romaine, de ressusciter le « monothéisme aryen ».

chose, qu'elle ait un but, qu'elle porte coup. Tout au moins faut-il qu'elle marche de concert avec les ambitions nationales, avec les convoitises ou les haines du peuple allemand. »

Depuis l'interdiction des mariages entre juifs et non-juifs (discipline endogénique) et la loi de stérilisation des tarés, jusqu'aux entreprises d'ordre religieux contre le catholicisme romain, toutes les méthodes de l'Hitlérisme sont en germe chez H.-S. Chamberlain[1].

Dans *Mein Kampf*, Hitler reproche aux anciens gouvernants du Reich leur stupide indifférence pour les idées de Chamberlain; il ne souffle pas mot de Gobineau. En cela, il est sage : ces procédés d' « aryanisation » forcée et intensive ne soulèveraient pas seulement la risée, mais l'indignation de Gobineau.

GOBINEAU ET LES JUIFS

Gobineau compare l'histoire à une toile immense :

> Les deux variétés inférieures de notre espèce, la race noire, la race jaune, sont le fond grossier, le coton et la laine, que les familles secondaires de la race blanche assouplissent en y mêlant leur soie, tandis que le groupe arian, faisant circuler ses filets plus minces à travers les générations ennoblies, applique à leur surface, en éblouissant chef-d'œuvre, ses arabesques d'argent et d'or[2].

Dans cette hiérarchie gobinienne, « l'Arian » prime « les familles secondaires de la race blanche », autrement dit les peuples sémitiques. Gobineau est-il donc antisémite? Oui, si c'est être antisémite que de médire des vieux Assyriens, des Phéniciens ou des Carthaginois. Mais tel n'est point le sens de l'antisémitisme actuel. Être antisémite, de nos jours, c'est tenir le Juif pour un être à la fois différent, inférieur et dangereux, vouloir éliminer « le poison juif ».

Gobineau fut-il antijuif?

1. Au sujet de la *race*, l'Hitlérisme professe, semble-t-il, deux doctrines différentes et superposées : 1° la doctrine populaire, consistant à affirmer tranquillement, devant les masses, « l'origine aryenne » de tout Allemand non juif, sans risque d'être contredit par les bénéficiaires de cette discrimination; 2° la doctrine ésotérique, à l'usage des initiés (penseurs et dirigeants du IIIe Reich), qui, ne pouvant pas être dupes d'une pareille hâblerie, trouvent leur port de refuge dans le subtil futurisme de H.-S. Chamberlain.

2. *Essai*, Conclusion générale.

***

Jamais Gobineau ne tombe dans le travers de nos modernes antisémites, qui se plaisent à admirer dans la « race juive » une sorte de monstrueux phénomène de pureté et d'exclusivisme ethnique. Gobineau n'omet point de mentionner, à l'occasion, les conversions massives au judaïsme qui se sont produites à diverses époques, en diverses contrées; il sait qu'Israël n'est pas, à proprement parler, une *race*, au sens étroit et primitif du mot, et que les juifs du xxe siècle ne descendent pas en ligne droite des premiers Hébreux[1]. Mais sous l'influence des circonstances qui ont si longtemps maintenu les juifs en marge des nations, ainsi que de leur particularisme religieux, il s'est formé un nouvel « alliage » ou « amalgame » de caractère pseudo-racial, aisément reconnaissable dans la marqueterie universelle, et dont Gobineau constate ainsi la persistance :

> Tels on voit les belliqueux Réchabites des déserts arabes, tels nous apparaissent les pacifiques Israélites portugais, français, allemands et polonais. J'ai eu l'occasion d'examiner un homme appartenant à cette dernière catégorie. La coupe de son visage trahissait parfaitement son origine. Ses yeux surtout étaient inoubliables. Cet habitant du Nord, dont les ancêtres directs vivaient, depuis plusieurs générations, dans la neige, semblait avoir été bruni, de la veille, par les rayons du soleil syrien[2].

Introduisant « les Sémites » dans l'histoire, Gobineau commence par montrer ces pasteurs, « descendus de leurs montagnes, deux mille ans avant Jésus-Christ », pour venir régénérer la noire « société chamite », dont il explique l'état de civilisation déjà assez avancée par des mélanges antérieurs avec certaines tribus blanches. En passant, il admire la douceur de ces conquérants sémitiques : « Ils auraient pu tout

1. Un étudiant juif de Francfort disait récemment avec ironie : « Je ne sais plus moi-même si je suis « pur-sang juif ». Des analyses de sang sont faites pour trouver des « sujets purs ». Si ces expériences scientifiques devaient avoir un résultat positif, je découvrirais peut-être que j'ai en moi plus de sang germain qu'asiatique » (Enquête d'Irène Chevreuse en Allemagne, *Paris-Midi* du 25 juillet 1933). Voir aussi la très intéressante chronique de M. Pierre Mille *Sur les dix tribus perdues*, dans le *Temps* du 30 juillet.

2. *Essai*, I, 11.

détruire, s'il leur avait plu d'agir en maîtres brutaux. Beaucoup de choses regrettables auraient péri; ils firent mieux... Donnant de loin un exemple que, plus tard, les Germains n'ont pas manqué de suivre », ces Sémites associèrent « la jeunesse de leur sang » à une « société vieillie et mourante ». Puis, de cette précieuse alluvion sémitique, Gobineau détache les premiers Hébreux :

Les Sémites étaient déjà en possession de tout l'univers chamite, quand parut au milieu de leurs établissements un peuple destiné à de grandes épreuves et à de grandes gloires : je veux parler de la nation hébraïque[1]...

Il esquisse l'histoire des Juifs, jusqu'à l'époque de la dispersion :

Les Juifs se trouvaient entourés de tribus parlant des dialectes d'une langue parente de la leur, et dont la plupart leur tenaient d'assez près par le sang; ils devancèrent pourtant tous ces groupes. On les vit guerriers, agriculteurs, commerçants; on les vit, sous ce gouvernement singulièrement compliqué, où la monarchie, la théocratie, le pouvoir patriarcal des chefs de famille et la puissance démocratique du peuple, représentée par les assemblées et les prophètes, s'équilibraient d'une manière bien bizarre, traverser de longs siècles de prospérité et de gloire, et vaincre, par un système d'émigration des plus intelligents, les difficultés qu'imposaient à leur expansion les limites étroites de leur domaine. Et qu'était-ce encore que ce domaine? Les voyageurs modernes savent au prix de quels efforts les agronomes israélites en entretenaient la factice fécondité. Depuis que cette race choisie n'habite plus ses montagnes et ses plaines, le puits où buvaient les troupeaux de Jacob est comblé par les sables, la vigne de Naboth a été envahie par le désert, tout comme l'emplacement du palais d'Achab par les ronces. Et dans ce misérable coin du monde, que furent les Juifs? Je le répète, un peuple habile en tout ce qu'il entreprit, un peuple libre, un peuple fort, un peuple intelligent, et qui, avant de perdre bravement, les armes à la main, le titre de nation indépendante, avait fourni au monde presque autant de docteurs que de marchands[2].

Gobineau, si prophète qu'il fût, ne prévoyait point qu'un jour les colonies sionistes fertiliseraient de nouveau ces terres, feraient surgir des cités nouvelles. Il admire, dans le passé, les anciens Juifs au point de souffrir d'avoir à les confiner

1. *Essai*, II, 2.
2. *Essai*, I, 6

trop étroitement dans leurs parentés sémitiques : il aspire à en faire, à quelque degré, des « Arians »! Et il écrira : « Les premiers Hébreux, dont les idées paraissent avoir eu beaucoup plus d'analogie avec celles des Arians qu'avec celles des autres Sémites[1]... » Ainsi, par le miracle de sa baguette de sourcier ethnologique, voilà ces premiers Hébreux ennoblis au point de s'intégrer, du moins par leurs idées, dans la meilleure société aryenne. D'autre part, ayant approché lui-même, au cours de sa carrière diplomatique, certaines communautés israélites dispersées dans le monde, Gobineau ne négligera point de faire ressortir, par exemple, qu'un « nombre restreint de juifs de Perse se prévaut d'une origine hébraïque » et que, sauf quelques familles très fières de venir de Terre Sainte et dédaignant la masse de leurs coreligionnaires issus d'ancêtres prosélytes, la plupart de ces juifs ont « une origine évidemment métisse, *dans laquelle le sang indo-européen entre pour beaucoup*[2] ». Gobineau est un écrivain à surprises : pour lui, les Allemands ne sont pas des Germains; les juifs sont presque des Aryens... Qu'en penseraient nos antijuifs?

Devenu ministre de France à Téhéran, Gobineau a consacré d'abondantes observations aux juifs persans, et voici comment il les peint :

A part l'expression de visage que leur donnent leur genre de vie, leurs habitudes de pensée *et la contrainte qui pèse sur eux*, ce sont *des Persans comme les autres citadins.*

La plus grande partie, à la vérité, s'occupe uniquement de soins matériels et présente ce laisser-aller extérieur, ce délabrement de visage et de vêtements qui ne leur ont valu nulle part ni beaucoup de sympathie, ni beaucoup d'estime; mais on leur retrouve, *en Asie comme ailleurs*, cette énergie morale, cet orgueil religieux qui les élève et les fait surnager sur tant de catastrophes, et cela uni à une préoccupation vive, chez quelques-uns d'entre eux, de leurs dogmes, de leurs livres, de leurs sciences... Les juifs ont des docteurs dont quelques-uns, en fait de connaissances talmudiques et philosophiques, sont très savants. J'ai été frappé d'un étonnement véritable, le jour où l'un de ces érudits m'a parlé avec admiration de Spinoza et m'a demandé des éclaircissements sur la doctrine de Kant... En aucun temps, la hardiesse des spéculations philosophiques n'a fait défaut aux juifs.

1. *Histoire des Perses*, tome I, p. 121.

2. Voir *Trois ans en Asie*, I, 8, et *les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale*, chap. IV.

Rien parmi eux n'est changé sous ce rapport, et on cite principalement à Bagdad plusieurs savants qui, par la témérité de leurs objections, sont dignes de ce que leur nation a produit de plus hétérodoxe. L'esprit juif est chercheur de sa nature et aime à acquérir, dans les richesses de ce monde, aussi bien ce qui est science que ce qui est or.

Gobineau a vu de près ces juifs persans; il a conversé avec leurs docteurs, notamment avec ce savant rabbin Mulla-Lalazar, qui paraît l'avoir initié aux mystères de la Kabbale et lui avoir ouvert des horizons inédits sur l'interprétation talismanique des écritures cunéiformes; il les a aimés, il les a même protégés; il a vu en eux des Persans « pareils aux autres citadins ». Probablement il parlerait aujourd'hui de même des autres Israélites répandus sur la terre et devenus citoyens des nations. Nulle part il ne se prononce à fond sur ce qu'on nomme maintenant la « question juive », mais il l'effleure dans un fragment rédigé vers la fin de sa vie, où il rappelle le sort longtemps peu enviable des juifs alsaciens et lorrains, opposant cette « façon inhospitalière » de traiter les juifs au régime bien plus doux pour eux des pays latins :

Au jour actuel, les juifs sont considérables en Italie. On ne pourrait compter les anciennes résidences de princes et de ducs qui leur appartiennent, ils en jouissent sans que personne s'en offusque, et le Casino des Nobles à Pise et ailleurs est peuplé de leurs élégants. En France, personne ne trouve mauvais de les voir revêtir des grades élevés dans l'armée, on en fait cas dans l'administration et leur contact ou leur présence n'est à charge à qui que ce soit. On met à profit leurs qualités, on passe condamnation sur leurs défauts. A Bordeaux, à Marseille, dans tout le midi principalement, partout où la latinité est absolument dominante, à Paris plus qu'ailleurs, on s'accommode à merveille de vivre au milieu des enfants de la Promesse et c'est tout au plus si du bout des lèvres, sans conviction et sans passion, un bourgeois quelconque essayera encore d'aiguiser, à l'occasion, un sarcasme traditionnel sur la juiverie[1].

Bien entendu, Gobineau reste trop imprégné de son propre système pour négliger ces « preuves » de la survivance des caractères ethniques. Antipathie et mansuétude envers les juifs dépendront, à l'entendre, de certains contrastes ou ressemblances de races : le juif sera donc « un objet agressif et un être déplaisant, partout où son originalité propre est en

1. Fragment publié par M. Schemann, *Gobineaus Rassenwerk*, p. 463.

contact avec une autre originalité » (comme en Alsace, en Allemagne, en Russie), tandis qu'on le verra « facilement admis, facilement accepté » en Italie et dans le midi de la France, là où le « sang sémitisé » des populations a déjà préparé « la possibilité d'une mutuelle entente ». Cette thèse, même si elle paraît terriblement simpliste, voire extravagante, n'en sépare pas moins Gobineau de nos antijuifs qui, loin de professer pareil relativisme, excluent résolument la possibilité de s'accorder nulle part avec la « race juive ».

Certaines nuances de ton et d'expressions semblent même indiquer que, sur ce terrain glissant, Gobineau lui-même incline à préférer, par exception, le penchant latin. Toutefois ses remarques purement descriptives et ses déductions dogmatiques gardent un caractère d'objectivité qui n'autorise pas à en décider d'après ce fragment, où Gobineau observe, analyse, explique, et s'abstient d'apprécier. Et c'est ailleurs qu'il faut chercher un diagnostic plus lumineux de son sentiment personnel sur la « question juive ».

***

Les éléments d'opinion les plus sûrs se rencontrent dans une lettre de Gobineau à une amie juive, madame Adolphe Franck, femme du célèbre hébraïsant. Un des premiers admirateurs de Gobineau en France, lui-même philosophe fort original, le regretté M. de Boisjolin, me signalait jadis le goût de Gobineau pour les savants israélites. Cette particularité (si c'en est une) ne suffirait certes pas à lui ôter tout relent d'antisémitisme, puisqu'il n'est pas sans exemple que de farouches antijuifs aient pris un plaisir pervers à s'environner d'amis juifs, en leur témoignant une exceptionnelle indulgence. Rien de pareil entre Gobineau et ses amis Franck; il fut l'intime de cette famille, et son mérite à le rester fut d'autant plus grand que le vieux Franck n'avait pas mis le moindre empressement à présenter son aventureux *Traité des écritures cunéiformes* aux lecteurs du *Journal des Savants*. La correspondance de Gobineau avec la famille Franck, qu'on a publiée en plaquette, contient une remarquable lettre du 3 mai 1866. Gobineau, devenu ministre de France à Athènes, venait d'apprendre

fiançailles d'une jeune amie des demoiselles Franck, mademoiselle Salvador, avec le capitaine Brandon. Cet officier était juif, mais Gobineau le crut catholique, et cette légère erreur de fait n'enlève rien à la valeur des réflexions qu'une si grande nouvelle lui inspire :

Je suis très heureux de voir une si charmante jeune fille trouver une union qui lui plaît. Mais dites-moi, il m'a semblé, par le nom, que le futur mari est chrétien; est-ce vrai? Alors j'en suis fâché, ce n'est pas une garantie d'avenir que des unions où l'on ne peut se mettre absolument d'accord sur des points essentiels qu'en se remplissant d'indifférence. J'espère surtout que, si le mari est catholique, elle n'a pas l'intention elle de le devenir. Rien de pire que de quitter la route de ses pères. J'avoue que si j'avais été payen au ve siècle de l'Église, je serais mort payen. Cela fait partie de mon amour immodéré pour le progrès. Mais n'admirez-vous pas qu'étant ce que je suis, la divine Providence me fasse cette plaisanterie de faire ressortir le vrai sens de mes opinions en me chargeant précisément de vos coreligionnaires? J'ai inventé pour eux une protection à Téhéran. J'ai été leur ami et leur hôte devant toute la ville qui avait la bonté de s'en étonner; je leur ai laissé après moi un chargé d'affaires. Et quel chargé d'affaires! un Rochechouart de la branche aînée des Mortemart, un petit-fils de madame de Montespan, nourri à mon école et qui n'a pas été moins leur appui que moi, et puis cela a fini à sa rentrée en France.

Maintenant ils crient à moi et j'envoie d'ici les lettres de désolation qu'ils m'adressent à sir Moses Montefiore. Auriez-vous cru cela d'un encroûté de mon espèce, de qui, en le faisant bouillir à plusieurs fois, on ne pourrait tirer trois grains de libéralisme! Mais d'amour de la liberté et de la justice, peut-être bien, beaucoup.

A défaut de « libéralisme », Gobineau avoue son amour de la liberté et de la justice, et cela suffit à faire comprendre le touchant désespoir de ces pauvres juifs de Téhéran, lorsqu'ils virent s'éloigner le ministre de France et son disciple, M. de Rochechouart, « nourri à son école ». Cette lettre, où Gobineau [illegible] ressortir « le vrai sens de ses opinions », illumine le point [illegible] voir s'il serait aujourd'hui du côté des traqueurs de juifs. [illegible]is Gobineau désapprouve ce qu'il croit être le « mariage [illegible] » de mademoiselle Salvador et du capitaine Brandon. [illegible] donc qu'il jugerait monstrueuse, à la manière « raciste », [illegible]nion d'une juive et d'un « Aryen »? Point du tout; son [illegible]on, d'ordre purement spirituel, implique tout au plus, [illegible]ne certaine défiance des conversions religieuses, quelles [illegible]s soient (païens du ve siècle ou juifs de maintenant),

une préférence rigide pour l'attachement immuable à la tradition qu'on a reçue dès le berceau. « Rien de pire que de quitter la route de ses pères », cet adage conservateur, naturellement cher aux fidèles de toutes les confessions, prend chez Gobineau le sens d'un hommage réfléchi à l'exemple des ancêtres. Et pourtant je me souviens que sa ravissante et candide héroïne hellène des *Souvenirs de voyage*, la splendide Akrivie Phrangopoulo, s'écarte ingénument de la route de ses pères pour épouser un officier de la marine royale anglaise, et l'auteur est loin d'en blâmer la noble « fille de Priam ». Mais cette superbe Akrivie est née grecque, elle n'est pas juive; tandis que s'il s'agit des juifs, peut-être Gobineau hésite-t-il davantage à leur permettre d'abandonner, fût-ce par amour, un si pathétique passé de gloires et de malheurs...

Gardons-nous bien toutefois d'exagérer la portée de ses aphorismes, cela risquerait de nous égarer dans le chimérique royaume des fabuleuses conjectures. C'est ainsi qu'on pourrait presque se divertir à se demander si Gobineau, devant l'universelle confusion des races qu'il a maudite de toute son âme, comme lui paraissant conduire l'humanité à la plus basse uniformité démocratique de peaux et de doctrines, ne devrait pas se voir amené, en vertu de son propre système, à honorer ces juifs, amalgame tenu par lui pour relativement pur, aux dépens de ces Allemands « tant de fois métis » que leurs chefs s'évertuent à transformer, sous nos yeux, en simili-Aryens? Mais il est trop évident que le strict devoir du commentateur est de s'interdire une déduction si osée du « gobinisme » et de s'en tenir aux textes, au jugement porté par Gobineau en personne : il n'a chassé nulle part les juifs de la cité, et ceux qu'il a le mieux observés peut-être, en Perse, il les a reconnus « pareils aux autres citadins ».

Non, décidément, je ne vois rien de commun entre Gobineau et Hitler.

ROBERT DREYFUS

LETTRES A L'ÉTRANGÈRE[1]

(ANNÉE 1847)

Lundi 31 [mai].

Le docteur était à Pontoise[2]; il ne revient que ce matin à dix heures. J'ai peu mangé, je me suis couché vers huit heures et demie, et j'ai dormi jusqu'à sept heures, ce qui prouve que cet échauffement provient d'une excessive fatigue et d'un besoin de repos. Fabre et trois ouvriers n'ont pas terminé hier. Il revient ce matin, et j'espère qu'il aura tout fini. Mais il y a encore à faire : *primo*, votre petit cabinet; *secundo*, la bibliothèque; *tertio*, le meuble d'ébène acheté chez Vital; *quarto*, une table de nuit; *quinto*, un canapé pour la première pièce en haut, et quelques autres choses.

Je me suis levé ayant toujours de la courbature, et la tête intérieurement chaude, comme quand on a la fièvre.

Au milieu de tous mes ennuis, il a fallu aller au *Constitutionnel*. Ma rédaction[3] n'est pas encore réglée, je n'ai pu rien vérifier, et j'ai pris provisoirement six mille francs. A *la Presse*[4], il y a encore des difficultés. Enfin Pétion a fait faillite mais *le Siècle*[5] est responsable. Ainsi, ce n'est que des ennuis, mais pas de perte.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août, 1er et 15 septembre.
2. Chez son fils Raymond Nacquart, juge suppléant au tribunal de Pontoise.
3. C'est-à-dire *le Cousin Pons* et *la Cousine Bette*.
4. Avec le directeur, Émile de Girardin, furieux de ne pouvoir obtenir de Balzac la fin des *Paysans*, pour laquelle il avait déjà fait des avances d'argent au romancier.
5. Journal avec lequel Balzac était en rapports, ainsi qu'on l'a vu plus haut, pour la réédition de ses œuvres; Pétion était un libraire établi 11, rue du Jardinet.

M. Santi vient de venir. Nous en sommes toujours à demander mille petites choses aux entrepreneurs. La peinture emploiera toute la semaine. On travaille toujours aux coupoles. Après avoir dépensé tant d'argent à la salle de bain, je ne puis pas prendre encore un bain; le plombier n'a pas fini. Ces ennuis sont incessants.

A la première lettre que vous recevrez, j'espère vous annoncer que tout sera terminé et que votre sœur Aline[1] aura pénétré dans le sanctuaire.

Allons, adieu; mille tendres hommages; bien des vœux, des vœux de tous les jours, pour que tout aille bien. Ne vous préoccupez pas des ennuis de la Brugnol[2] par trop, une fois toutes vos précautions bien prises. Vous savez quel cœur je porte pour vos chers enfants. Si Anna donnait un successeur au *roi des coléoptères*[3], cela me ferait accourir. Dites-moi ce phénomène intéressant; dites-moi bien tout; vous allez avoir bien plus de temps que j'en ai, moi qui me trouve devant soixante-quinze mille francs à payer, et les actions du Nord baissent toujours! Je n'ai pas peur, les recettes vont bien. Ce n'est que du temps.

Ah! la belle affaire que Moncontour[4], que vous m'avez déconseillée! On a fait pour vingt mille francs de vin l'année dernière, et on en fera pour vingt mille encore cette année. Or, quarante mille francs de moins sur le prix, à cent vingt mille francs, c'était une belle affaire. Quand le Nord[5] sera remonté, j'achèterai Moncontour. Ce sera en 1849, à l'âge de cinquante ans, au beau milieu de ma vie!

Allons, *réadieu*. Voici le premier envoi. Vous lirez cette lettre à Wisnowitz. Dites-vous bien que je voudrais y être, et rire avec les deux saltimbanques. Si Georges veut quelque chose de Buquet[6], qu'il m'écrive. Dans la noire tristesse où je suis,

1. Madame Moniuszko.

2. Sa gouvernante Louise Breugniot, qu'il avait nommée madame de Brugnol et surnommée la Chouette. On se souvient que cette intrigante lui avait dérobé des lettres de madame Hanska.

3. Par allusion à la passion du mari d'Anna pour les coléoptères.

4. La propriété que Balzac voulait acheter à Vouvray.

5. Les actions du chemin de fer du Nord que Balzac avait achetées.

6. Buquet ou, plus exactement, Bucquet, naturaliste, membre de la Société entomologique, 50, rue de Seine-Saint-Germain.

voir l'écriture d'Anna, de Georges, c'est du bonheur immense. Quant à la vôtre, vous savez ce que c'est!

Ma main est devenue lourde. Je n'écris plus si facilement. Je ne sais si c'est la dissipation de ces trois mois, mais je vois et je sens une différence.

Je ne sais plus parler *la langue officielle.* Je voudrais vous dire tant de choses, j'ai le cœur si plein, et la phrase me paraît si dure, si froide! Vous devinez cette souffrance, la plus cruelle de toutes, et vous aurez le don de clairvoyance n'est-ce pas?

Adieu donc, et mille, tous les mille souvenirs! Je ne sais pas si vous faites comme moi; mais, maintenant, je pense à tous ces voyages si beaux, et les ennuis m'en paraissent charmants. Je ne maudirais pas la fille du major, qui vous a dépouillée; je me plais à penser à l'affreux mal de mer du bateau napolitain, où l'on ne mangeait pas; j'ai la quittance de *domenico di voto,* comme une relique, et la palme de Rome orne la cheminée du salon vert. Naples, tout en gouaches, orne l'escalier. Je voudrais avoir les portraits de ces deux ouistitis, Anna et Georges, dans le salon vert. Mais comment faire?

Je n'aurai les porcelaines peintes, encadrées, que jeudi. Jugez de ce que c'est que Servais et ses délais.

Allons, il faut quitter ce bout de papier à qui je confie mon âme, et qui doit être l'interprète de tout ce qu'il ne dit pas. Donnez-moi bien des détails. La tante Aline ne prononce pas le nom d'Anna. Je crois qu'elle la déteste. Pauline ne me demande plus rien d'elle.

Allons, adieu; je vais, maintenant que les premières fatigues du déménagement sont passées, et que je vais ranger mes papiers, vous écrire tous les jours. Ceci part le 31 mai, vous aurez une lettre mise à la poste le 10 juin.

N'oubliez pas de dire à Wolf de tout envoyer, car les chaleurs vont m'obliger à travailler dans la bibliothèque, et à coucher dans la coupole.

J'ai obtenu huit mille francs de plus chez Gossart, ce qui portera la dette à vingt mille francs, et le remboursement des vingt mille francs en juin 1848. Mais c'est douze cents francs d'intérêt. Ce n'est pas tout à fait sûr. Je n'aurais plus que deux mille francs à trouver pour le versement de juillet,

et si Rothschild prête trente mille francs, cela fera une dette de cinquante mille francs, hypothéquée sur les actions du Nord[1].

A madame Hanska, à Wisnovicz, à Radziwillow[2].

[Paris, 1er-10 juin 1847.]
[Mardi] 1er juin.

Je dîne aujourd'hui pour la première fois ici. Je vais commencer à y travailler et à m'y établir. Il en est d'une nouvelle maison comme d'un nouvel habit : elle gêne aux entournures. Il faut s'y habituer, en prendre les êtres, ou y incruster ses habitudes, ses regards. Il y en a encore pour une quinzaine de jours. M. Paillard ne donne rien; Lefébure en a pour dix à douze jours, et Grohé, Fabre pour un mois. C'est tout au plus si les raccords de peinture seront finis dans une semaine. Je vais oublier tous ces ennuis, et me mettre aux *Paysans*, fort et ferme.

J'ai oublié de vous dire que cette épouvantable Bocarmé[3], qui dépasse en scélératesse la Brugnol, de cent coudées, a fini par se rencontrer avec votre sœur Caroline[4], à Rome, et que ces deux charmantes femmes se sont archi-plues et sont, pour le moment comme deux sœurs à la fleur d'orange.

Je vais chez mademoiselle Godefroid, la collaboratrice de Gérard[5], pour avoir le portrait de mon père, ornement de la première pièce du rez-de-chaussée.

J'ai toujours mal à la gorge.

[Mercredi] 2 juin.

Je suis très content du portrait de mon père, et très mal content de mon premier dîner. J'ai réglé hier deux mille cinq

1. Pour envelopper cette lettre, Balzac s'est servi d'un feuillet sur lequel il avait écrit : « A finir : *Le Départ d'Arcis*, *Les Paysans*, *Les Petits Bourgeois*. A faire : *La Famille*, *Les Méfaits d'un procureur du Roi*. Pour *Le Musée des familles* : *L'École des Bienfaiteurs*, *La Maisonologie*. »

2. L'orthographe de Balzac est fort capricieuse : il écrit tantôt Radziwiloff tantôt Radziwillow, tantôt Wisnowitz, tantôt Wisnovicz, etc., etc.

3. La comtesse Ida de Bocarmé, que Balzac appelait par dérision sa Bettina. Cf. M. Bouteron, *le Culte de Balzac* (*Balzaciana*, n° 2), p. 26-228.

4. Qui fut successivement madame Sobanska, puis Czerkowicz, pour épouser en dernier lieu Jules Lacroix, le frère de Paul Lacroix, le bibliophile Jacob.

5. Balzac fréquenta le salon du peintre Gérard, où il rencontrait Stendhal. Mademoiselle Godefroid, peintre de talent, était l'élève préférée de Gérard.

cents francs à Servais, au 15 février 1848. Je vais tout mettre maintenant à cette échéance, car, sans cela, je ne pourrais pas partir. J'y reporterai quatre mille francs de ma mère. Je vais faire une journée de rangement de papiers, car il faut retrouver mes manuscrits et mes plans.

J'éprouve un vide, un ennui, un dégoût de tout, qui agit encore sur mon cerveau. Néanmoins, la nécessité est telle qu'il faut absolument travailler. Rien n'égale d'ailleurs le silence et la tranquillité de la rue Fortunée. On y est tout à fait à la campagne. Seulement, la cloche de Gudin[1], qui reçoit beaucoup de monde, trouble ce silence. Allons, encore le mois de juin et ce sera fini, il faut l'espérer. Je vais travailler avec d'autant plus de courage que, cette fois, c'est bien la dernière corvée.

Les recettes du Nord montent toujours, et les actions sont stationnaires. Tout dépend de la récolte.

Il me tarde bien d'avoir votre lettre, lorsque vous serez avec les chers petits saltimbanques.

Je n'ai pas une minute de repos, je ne sais pas quand je serai délivré des ouvriers. Croiriez-vous que j'ai été interrompu plus de vingt fois en vous écrivant ce petit nombre de lignes et, notamment, par Altmann, qui vous a vendu le loup, et à qui j'ai fait fête, comme à quelqu'un qui vous avait vue.

On en est à mettre les porte-rideaux. Ce sera tout au plus fait aujourd'hui. Dieu sait quand je serai tranquille!

Mon premier dîner a été exécrable; je ne sais pas si le second sera meilleur.

Je souffre tant de la gorge, et depuis quatre jours, que je vais chez le docteur. J'attends que les ouvriers aient fini, pour partir.

[Jeudi] 3 juin.

Ce matin, après une très mauvaise nuit, je suis allé chez M. Nacquart[2]. J'ai une inflammation générale, qui éclate sur un point faible, le larynx et les amygdales. J'ai une ordonnance, et je vais la suivre scrupuleusement. C'est tout l'arsenal de

1. Le baron Théodore Gudin, peintre de la Marine, voisin de Balzac.
2. C'est-à-dire 16, rue Louis-le-Grand.

la médecine. Il m'est défendu de parler. Mais le moyen, avec un monde d'ouvriers?

Hier, Fabre a à peu près fini, car il en a encore, dimanche prochain, pour une demi-journée. Je puis enfin ranger mes livres. C'est une affaire assez longue. Pendant que je vous écris, il me vient un compère-loriot dans l'œil droit. Il faut absolument me médiquer.

J'ai pris le parti de ne plus mettre un effet à payer aux mois d'août et de juillet, et de faire un fort versement en février 1848, car je ne sais pas ce que va donner la littérature, du moment où je débute par une petite maladie.

Mon ennui est incurable, et je vais essayer de le combattre par le travail.

Il faut que j'aille chez Rothschild, car l'affaire Buisson se termine demain ou samedi, et j'espère aussi terminer avec la Chouette[1]. Il s'agit de lui donner cinq mille francs de plus et j'avoue que j'aime mieux cela que tous les procès et les ennuis qui s'annonçaient. Ce matin, M. Nacquart me grondait de ne pas les avoir donnés. Mais je veux avant tout les lettres, et sans condition.

Une fois l'affaire Buisson soldée, je finirai Labois, et je presserai M. Fessart[2], qui ne marche pas du tout.

[Vendredi] 4 juin.

J'ai été plus malade. L'affaire Buisson est terminée. Je suis allé chez Rothschild reprendre huit mille francs. Quelle épine hors de mon pied! Je suis allé chez mademoiselle Godefroid pour le portrait de mon père, et chez Souverain[3], pour finir l'affaire Labois. Tout cela prend bien du temps!

[Samedi] 5 [juin].

Vous m'avez souvent demandé de tirer tout au clair. Or, voici maintenant le résumé certain de la position. Remarquez que, dans cet inventaire, la maison et le mobilier sont payés, ne

1. Sa gouvernante, qu'il appelait par plaisanterie la Chouette, en raison de ses projets matrimoniaux avec le sculpteur Elschoët.

2. Un de ses hommes d'affaires.

3. Hippolyte Souverain, éditeur de Balzac (5, rue des Beaux-Arts), habitait tout près de mademoiselle Godefroid (6, rue des Beaux-Arts).

doivent pas un liard, et que les actions du Nord restent intactes.

Au 31 juillet, à payer :

Ma mère	4 000
Aubertot[1]	2 000
Tapis	3 000
De Bures[2]	2 000
Chapsal[3]	1 200
Lefébure	2 000
	14 200
Oublis	800
	15 000

Au 15 août, à payer :

Jacques	1 000
Ma mère	4 000
Serrurier	700
Menuisier	500
Tapis	3 000
Santi	1 000
Miroitier	2 000
Couvreur	1 000
Peintre des coupoles	1 500
	14 700

Mobilier :

Soliliage[4]	300
Guilaine[5]	550
Eude[6]	700
Grohé	3 000
Liénard	0 500
Paillard	7 000
Fabre	1 600
Froment-Meurice	3 000
Senlis	800
	17 450

1. Qualifié dans l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses* de : « propriétaire, *éligible* », 13, rue Bleue.

2. Mademoiselle J. Debures, nouveautés, 118, faubourg Saint-Honoré.

3. Peut-être François Chapsal, marchand de curiosités, 22, boulevard Beaumarchais, ou Joseph Chapsal jeune, même boulevard, n° 32.

4. Soliliage jeune, marchand de curiosités, 29, boulevard Beaumarchais.

5. Guilaine, marchand de curiosités, 3, quai Malaquais.

6. Eude, dit Michel jeune, tableaux, 12, rue de Seine-Saint-Germain.

Récapitulation :

Juillet.	15 000
Août	14 700
Mobilier	17 450
Au 15 février 1848	10 000
(sur lesquels 4 500 sont déjà réglés).	
A Gossart.	20 000
Rothschild.	8 000

Pour solder les vieilles dettes :

Dablin[1], Delannoy[2], Nacquart, Sèvres, etc.	36 000
A Pelletereau[3]	32 000
	153 150

Le plus urgent, c'est les trois premiers articles de : juillet, quinze mille francs; août, quatorze mille sept cents, et dix-sept mille quatre cent cinquante de mobilier. Sur ce dernier cinq mille seulement sont nécessaires, car je reporterai les douze mille restants, au 15 février 1848. Avec les dix mille à payer, cela fera vingt-deux mille francs. Restent donc trente-cinq mille francs à payer. Si j'en reçois quinze mille, c'est vingt mille francs à trouver par mon travail, dont je suis à peu près sûr. Mais, dans le cas contraire, Rothschild les prêterait, je viens de m'en assurer. Mais alors la dette serait toujours de cent trente-trois mille francs. Si le ménage en paie vingt-trois en février, restera cent dix mille francs.

Ainsi, les actions du Nord seront difficilement conservées, à moins d'un travail féroce de mon côté. Cinq ouvrages comme *la Cousine Bette* me tireraient d'affaire.

Il y a aussi les tuiles qui peuvent vous tomber sur la tête, comme l'affaire de la Chouette, qui va se terminer par cinq mille francs de plus que je donnerai pour ravoir les lettres[4]. Cela se traite en ce moment, et, quand ce sera terminé, j'aurai recouvré la tranquillité qui me manque, et la santé.

1. Ancien quincaillier, vieil ami de Balzac qui lui dédia *les Chouans* et le dépeignit dans *César Birotteau* sous les traits de Pillerault.

2. Madame Joséphine Delannoy, fille du munitionnaire Doumerc, protecteur et ami du père de Balzac. Balzac lui a dédié *la Recherche de l'absolu* et a nommé Joséphine, en souvenir d'elle, la femme du héros de ce roman.

3. Auquel Balzac avait acheté la maison de la rue Fortunée.

4. Les lettres de madame Hanska qu'elle avait dérobées.

[Dimanche] 6 [juin].

L'événement de la journée, c'est la lettre de vos deux chers enfants. Elle m'a fait pleurer de joie. C'est vous donner la mesure de mon chagrin. Il est, de jour en jour, plus profond, plus intense; ce n'est plus tristesse, c'est nostalgie. La conclusion de l'affaire Buisson ne m'a fait aucun plaisir. J'ai senti un mieux dans ma santé, depuis la lettre d'Anna et de Georges, et la convalescence a commencé. La fièvre a cessé. Je n'irai pas voir M. Nacquart. La lettre d'Anna a été la goutte d'eau qui fait déborder le versant du bien. Je me sens tout à fait remis.

Il faut vous quitter pour ranger la bibliothèque. A demain.

[Lundi] 7 [juin].

Maintenant, je mange. L'appétit est revenu féroce. Mais le vide de l'âme est le même. Vous avez dû vous apercevoir de ma maladie à mon style. Je vous ai écrit à bâtons rompus. La bibliothèque est presque toute rangée. Il y a de bien grands espaces vides, qui attendent des livres désirés, car il me manque beaucoup d'ouvrages que j'ai remis à acheter à des temps plus prospères, financièrement parlant. L'avenir a de quoi se donner carrière.

Il faut encore quinze jours au moins pour que tout soit fini rue Fortunée. Mais, le 20, il est à peu près certain que je serai chez moi.

[Mardi] 8 [juin].

J'ai le portrait de mon père. Je viens de le rapporter de chez mademoiselle Godefroid, et de chez Souverain l'ouvrage d'histoire naturelle[1]. J'ai demandé à Souverain encore plusieurs ouvrages.

Je suis tout à fait bien de corps, sauf la faiblesse qui suit une maladie, et la faim canine qui me talonne.

J'ai maintenant mes papiers à ranger, et c'est une fière besogne.

Toutes ces maladies réunies ont mis bengali dans l'état où il est au Jardin des Plantes. Il est moins qu'empaillé, même. Cet état rend l'âme plus exigeante, et vous ne vous figurez pas à quel degré de consomption dans le désir je suis arrivé. J'ai

1. Le libraire Souverain était le grand fournisseur des livres d'histoire naturelle que Balzac destinait à Georges Mniszech.

failli serrer la main à cet affreux portier qui nous dépouillait, et que j'ai rencontré rue des Beaux-Arts, en sortant de chez Souverain. La Rouquié[1] les a mis à la porte, probablement à cause de leurs pillages. J'irai la voir.

Je combine une foule de plans pour tout planter là, et c'est alors que je reconnais par quelles chaînes de fer je suis retenu. Il faut tout finir ici, tout arranger, tout régler et payer les choses à payer. Il faut longtemps à l'avance tout arranger avec le frère de Gossart. Puis, il faudra laisser bien de l'argent pour le temps de mon absence, et, enfin, les affaires littéraires!... Tout cela n'est pas rose.

Allons, à demain.

Vous savez le désastre des draps de Doctor[2]? Ils sont trop courts d'un mètre, et il manque un lez sur la largeur. Il faut que je calcule les quantités, et qu'il me renvoie de la toile, si ces draps-là ne vont pas au lit de la coupole, qui, je crois, est un peu moins long et un peu moins large que celui de l'étage. Dans les circonstances où je me vois, la commande de huit cents francs à Doctor est de trop. Je deviens excessivement Harpagon. Je me refuse tout, jusqu'au paiement des obligations contractées.

Allons, mille tendresses, et à demain.

[Mercredi] 9 [juin].

Je viens de recevoir une citation du juge d'instruction pour cette ignoble et affreuse affaire[3] car la plainte est toujours là. Tous les gens d'expérience, Glandaz[4], le commissaire de police, le procureur du Roi, Gavault, Fessart, sont pour ne pas donner suite à la plainte, et à finir amiablement. Gossart est même désolé que j'aie écrit cette lettre, vous savez, qu'elle m'a renvoyée avec une lettre anonyme qu'elle vous attribuait. Cinq mille francs, c'est le prix que me coûterait sa condamnation, et les malheurs à éviter seraient arrivés. M. Margone est d'avis aussi de payer. J'aime mieux donner cinq

1. Ce nom désignerait-il madame Souverain, épouse du libraire dont nous savons qu'il avait les cheveux roux, et qu'on surnommait le rouquin?

2. Le marchand de linge de Francfort.

3. L'affaire des lettres volées.

4. Justin Glandaz, avocat général à la Cour royale, camarade de Balzac au Collège de Vendôme. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, II, 137.

mille francs et avoir ma tranquillité. Quand j'aurai ces lettres-là, tout sera brûlé, car, je le sens, il le faut. Ce sera une agonie pour moi; mais je la subirai, et, tous les mois, je ferai l'auto-dafé des lettres du mois. C'est une vie retranchée; mais je me suis dit qu'il ne fallait pas conserver cela. Je puis mourir d'accident, etc. Les louploups s'écriront, une fois dans les liens légaux, et toutes ces belles choses, ces sublimes pages, se récriront de part et d'autre. Les louploups n'en sont pas à des preuves d'affection. Je sens que je ne vis que par cette seule corde qui remplit tout mon cœur. Que sont ces témoignages, quelque délicieux qu'ils soient, auprès de ce que chaque aspiration, chaque battement de cœur me dit, me fait éprouver? Je commencerai la vie dans quelques mois. Toute ma vie, jusqu'alors, a été le plus affreux des rêves, des cauchemars, interrompu par des visions angéliques, par des lettres qui me donnaient la force de souffrir.

Je vais me mettre à l'œuvre demain. Je ne quitterai la plume que quand j'aurai conquis la tranquillité. Puis, je m'envolerai à cette vie divine dont l'avant-goût m'a été donné. Mon Dieu, donnez-moi la force, la vie, la santé, car je sens que j'aurai un immense bonheur à porter!

Donc, demain, j'irai chez le juge d'instruction, et je demanderai huit jours de répit; et, après, j'irai transiger chez l'infâme créature.

Vous serez contente de savoir que j'aurai mis *primo*, deux mille cinq cents francs, Servais; *secundo*, deux mille, fumiste; *tertio*, trois mille francs, Froment-Meurice; *quarto*, six mille francs, Paillard; *quinto*, huit mille francs aux entrepreneurs, total : vingt et un mille cinq cents francs, à payer en février 1848. C'est une bien bonne opération, car je n'en ai pas moins, maintenant, trente mille francs à payer au 31 juillet et 15 août, et dix mille francs qu'il faut, pour laisser à Gossart, qui fera les affaires, et pour mon voyage. C'est quarante mille francs, et je devrai vingt-huit mille francs à Gossart, le notaire et à Rothschild. Je mettrai les payements de Grohé aussi en février.

Adieu, voici les ouvriers. A demain.

[Jeudi] 10 [juin].

Je reviens de chez le juge, et de mes courses, qui étaient énormes, car la faillite Pétion m'a déchaîné ma mère et M. Sédillot[1], qui commencent à dire que je *redois*. C'est ce que je prévoyais.

Le juge m'a promis son concours, et a fortement insisté pour que je finisse à l'amiable. Il en coûterait bien cinq mille francs pour la faire condamner. La justice est hors de prix. Mais, aller voir cette créature, cela me donne la fièvre.

Ma bibliothèque est rangée, à l'exception des brochures. Je vais me mettre aux papiers, à les ranger, tout en travaillant.

M. Paillard vient d'envoyer (10 juin) pour l'encadrement de la pièce verte! Il doit envoyer samedi les candélabres des encoignures. Servais va m'envoyer les porcelaines encadrées (six semaines!) Enfin, si l'on envoie de Saint-Pétersbourg les vases et les flambeaux, ce sera une pièce finie, moins la table, le piano, les dessus de portes et la jardinière; une petite affaire de quatre mille cinq cents francs, sans compter les deux tableaux d'Oudry, qui sont indispensables; c'est encore cinq mille francs pour achever cette charmante pièce. Je ne parle pas des babioles à mettre sur des étagères. C'est d'un autre âge et d'une autre ordre de choses. Il faut aussi des flambeaux.

Wierzchownia sera dans l'escalier.

Il m'est arrivé, je ne sais plus si je vous l'ai écrit, que cette curieuse duchesse, dont la lettre vous est envoyée[2], s'est fait apporter chez moi. Elle se meurt, elle est décomposée, et elle était difficile à renvoyer. Elle est exactement à l'agonie; il n'y a plus que ses yeux de vivants. Elle s'est fait porter de pièce en pièce. Quand elle est sortie, cela m'a fait une horrible impression. Cela m'a semblé comme une profanation, et je me suis juré à moi-même qu'aucune personne, excepté votre sœur et Pauline, ne pénétrerait plus ici.

Tant qu'il y a des ouvriers la porte reste ouverte, et entre

1. Charles-Antoine Sédillot, négociant, 10, rue des Déchargeurs, avait été chargé en 1828-1829 de la liquidation des affaires d'imprimerie et de fonderie de Balzac. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 70.

2. La duchesse de Castries, que Balzac a dépeint, cruellement, dans *la Duchesse de Langeais*.

qui veut avec eux! C'est ainsi que ce viol de domicile par la Circé au poil fauve[1] s'est accompli. Elle ne s'est pas souvenue que je m'étais arrêté, au seuil de son palais!...

Je suis tout à fait remis de la petite maladie que j'ai faite. Elle provenait de cette triple fatigue, qui s'est continuée, depuis la rue Neuve de Berry[2], le voyage, le déménagement. C'est incontestable, car je dors des dix à douze heures. La nature répare toutes ses pertes.

Adieu, chère. Je vais mettre cette lettre à la poste à trois heures et demie, et elle vous portera tout un cœur plein de vous.

Je vous ai caché la plus grande de mes contrariétés. Le mur refait sur la rue, donnait de vives inquiétudes, par la faute du maçon. On a dû démolir et refaire la croisée de la chambre à coucher qui est à l'angle du bâtiment, et placer des barres de fer pour tenir le mur. Tout cela sera fini dans quatre jours. Enfin, je vais faire éclairer autrement la chambre des enfants et d'habillement. Elle aura deux œils-de-bœuf sur la rue, de chaque côté de la cheminée. Ce sera bien plus gai. Enfin, la tenture de la galerie est à refaire. On n'a pas pu la rassortir, et je vais faire employer l'étoffe à cette chambre d'habillement, qui sera très confortable.

Mille tendresses. J'espère que vous vous portez bien, que la comtesse Mniszech mère[3] vous aura bien accueillie, et, qu'au moment où j'écris, vous êtes à côté d'Anichette, heureuses toutes deux. Moi seul, suis seul et bien malheureux.

Mille tendresses encore.

Au comte et à la comtesse Georges Mniszech à Wisznovicz, par Radzivillow.

Paris, rue Fortunée, 8 juin [18]47.

Chers Anna-Zorzi, j'ai reçu avec un bonheur d'autant plus grand que je commençais à être inquiet de vous, votre lettre

1. La duchesse de Castries avait une magnifique chevelure rousse. Cf. Philarète Chasles, *Mémoires*, I, 303.

2. Où Balzac avait logé au 12 *bis*, dans un appartement meublé, madame Hanska, pendant son séjour à Paris.

3. La mère de Georges Mniszech, le gendre de madame Hanska. Elle habitait le domaine de Bakonczyce, en Galicie.

du 24 mai, et je vous y réponds aussitôt, pour ne pas me laisser prendre par les travaux et les affaires.

D'abord, chère Anna, je n'ai jamais pu combattre victorieusement votre absence dans le cœur de votre divine Mère, et elle vous regrettait tant et tant, que, par moments, lui voyant la nostalgie de sa bien-aimée, je disais comme le cheval de la Bible : « Allons! »

Elle doit être parmi vous au moment où je vous écris, et il n'y a plus que moi de malheureux. Elle vous racontera les beaux plans que nous avons faits pour les deux petits ouistitis saltimbanques-coléoptères et coquilles, en imaginant la réunion du château-Beaujon et de la petite maison. Dieu veuille que dans quelques années notre rêve soit une réalité!

Je saurai par moi-même, dans trois mois d'ici, tout ce que vaut Wisnowicz, car j'y serai bien certainement. J'ai la France en horreur quand j'y suis seul, et j'ai hâte de vous amener votre belle voiture[1].

Ma pauvre petite maison est bien peu de choses; c'est d'une modestie excessive; mais c'est plein de choses d'art, et je crois que ce sera très élégant. Mais rien ne se termine; j'ai encore chez moi les peintres et les tapissiers pour dix jours environ. Enfin, une maison montée ainsi à Paris coûte extraordinairement cher. Je me suis mis à la tête de cent cinquante mille francs de dettes, et il faut dix *Lys dans la Vallée* pour payer cela. Mais je compte en faire beaucoup à Wierzchownia, cet hiver, et j'espère que mes travaux d'octobre à mars paieront tout cela. En revenant en France, si je n'ai rien, du moins ne devrai-je rien, et j'espère, en six ans de travaux, me faire une belle fortune. A cinquante-cinq ans cela est bien nécessaire; mais à soixante-quinze, Chateaubriand n'a rien. Je serai plus heureux que lui et que Lamartine. Je n'ai pas voulu me livrer à mes travaux pour ma fortune, sans avoir ma maison et mon beau mobilier pour arrhes de cette trompeuse.

Je suis en colère contre Zorzi, qui écrit à Buquet directement, et qui me destitue ainsi du plaisir que j'avais à faire ses commissions. J'espère que vous ne suivrez pas ce mauvais

1. Une magnifique voiture que madame Hanska avait commandée à Offenbach, près Francfort. Cf. *La véritable image de madame Hanska*, p. 15.

exemple, et que vous me donnerez vos ordres pour Froment-Meurice.

Je suis bien heureux de vous savoir heureuse à Wisnowicz, et dans une villa romaine transportée en Pologne. Vous avez tout ce que votre charmant caractère, votre si excellent cœur et vos belles qualités vous promettaient : un bon et spirituel mari, qui vous aime, que vous aimez, une belle fortune, bien administrée, et une mère adorable. L'ami Bilboquet est un appoint qui s'est mis de lui-même dans la balance. Je sais que l'oncle[1] vit toujours; que vous serez bientôt, Georges et vous, mis à la tête des affaires de Wierzchownia, et j'espère être assez à temps en Ukraine pour me mêler à la Cour qui saluera votre avènement.

J'ai été malade pendant dix jours, et je ne vais mieux que de ce matin. Mais je vais regagner le temps perdu en me mettant au travail; car, de mon travail, dépend la liberté de courir me réunir à vous. Quel bon hiver je me promets! Comme nous allons rire et nous amuser, à nous quatre!

Je suis bien heureux de savoir que mes livres vous amusent. J'en ferai un pour la comtesse Anna Mniszech[2].

En ce moment, je m'arrange dans ma nouvelle demeure; je classe mes livres et mes papiers; je me fais à mon cabinet. C'est des mariages nouveaux avec des choses nouvelles, avec des aspects auxquels il faut s'habituer.

Toute cette besogne d'âme est compliquée d'un ennui mortel. Vous croirez à quelque flatterie d'ami, mais vous me manquez comme un pays qu'on aime. Aussi, croyez que je serai très exact au mois de septembre. Je vais à écrire à Ouvaroff[3] pour avoir une recommandation à Kiew[4], et pouvoir rester tranquille autant que je serai heureux sous votre toit de cuivre.

Votre chère maman vous dira comme votre beau plat est bien monté, et à Zorzi, ce qu'est devenu le *Chevalier de Malte*[5], et quel beau Dominiquin je possède.

1. L'oncle Tamerlan, demi-fou et millionnaire, cousin de Wenceslas Hanski, légua sa fortune à sa « nièce » Anna, fille de son cousin.
2. A qui il avait déjà dédié *Pierrette*.
3. Ouvaroff était ministre de l'Instruction publique.
4. Auprès du général Bibikoff, gouverneur de la province.
5. Restauré par le fameux Moret. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 324-325.

Je voudrais que ma lettre vous fît à tous deux le plaisir que m'a fait la vôtre; mais vous êtes tous réunis, et moi, je suis seul et relevant de maladie, et il est impossible que ce fût la même chose, quelque affection dévouée et à toute épreuve que soit la mienne.

Je ne vous dis pas adieu, car vous êtes toujours dans ma pensée, mais au revoir et à bientôt. Quelle douce et balsamique sensation que celle de me mettre en route pour venir vous voir! Mais je voudrais vous ramener tous. J'ai été profondément ému du mot de Georges : « *Nous amassons des sous* », car cette loi de Louis-Philippe est aussi mon cri de guerre, et je vais tâcher de faire trente-six mille lignes d'ici le mois de septembre, afin de *faire ma tête* à Berditcheff[1]!

Allons, il faut vous quitter, avec mille vœux de bonheur pour vous et en vous envoyant mille tendres choses à tous deux.

A Madame Hanska à Wisnowicz, par Radziviloff.

[Paris, 11-20 juin 1847.]
[Vendredi] 11 juin.

Je vous écris toujours sur le reste du cahier que j'avais fait pour écrire la dépense de la maison Gréphine[2], et je viens d'en retrouver le dossier.

Aujourd'hui, j'ai fini le rangement des brochures et des livres brochés. Je suis épuisé de fatigue et d'ennuis. Croiriez-vous qu'il faut encore dix jours au moins pour que tout soit fini! Il faut encore à Lefébure pour cinq cents francs d'étoffes. Vous ne vous figurez pas ce que cette maison dévore; mais aussi, quel écrin!

Mille tendresses. J'ai pour sept heures de courses. A demain.

[Samedi] 12 [juin].

Hier, chère comtesse aimée, j'ai fait une des plus étourdissantes affaires qu'il soit possible d'imaginer, et c'est ce qui me fait dire qu'il n'y a que Paris. Vous savez que Fabre, (j'en

1. Ville proche de Wierzchownia, le château de madame Hanska.

2. Ou plutôt maison *Graefin*, maison de la *Comtesse* Hanska, son train de maison, rue Neuve-de-Berry, où elle était servie par son valet allemand Wilhem qui l'appelait : *Graefin*, c'est-à-dire *Comtesse*. D'où la plaisanterie de Balzac,

ai su de belles! C'est un fripon), voulait six cents francs pour une affreuse table, et le salon de marqueterie ne peut plus aller sans table et sans les trois dessus de portes, surtout l'encadrement de M. Paillard une fois mis. C'est une merveille. Je suis allé chez Vital, voir ses marqueteries, avec Grohé, et nous finissons par y découvrir les éléments d'une table, et les dessus de portes. Tout cela coûtait deux cent vingt francs, et Grohé prenait cent cinquante francs pour tout faire. C'était bien supérieur à ce que proposait Fabre, et meilleur marché. Je n'avais que deux dessus de portes, et pour le troisième, j'achetais soixante-dix francs, une petite table chez un marchand de bric-à-brac, dont je prenais le dessus, une merveille, une bataille, en médaillon et en incrustation. En allant montrer cette petite table à Grohé, mes yeux sont frappés comme d'un trait de lumière, chez un autre petit marchand, par l'aspect d'une commode de Riesener[1], aussi belle que le meuble Miville[2]. Au lieu d'un marbre, le dessus est marqueterie, comme la commode de la reine[3]. Je dis à Grohé : « Quelle table! Si la commode n'était pas sans doute d'un prix fou, je tâcherai de défaire le marché Vital, et nous trouverions tout, en démolislissant la commode. » Grohé me dit : « Démolir cette commode, c'est un crime de lèse-marqueterie. Je n'en aurais pas le cœur. Enlevez le dessus pour votre table, et nous mettrons un marbre. La commode sera encore un chef-d'œuvre vendable à très haut prix. — Oui, mais on va m'en demander des mille à deux mille francs! — Tentez l'aventure », me dit Grohé. J'entre; le marché se fait à trois cent quarante francs! Je retourne chez Vital, à qui je n'achète plus que les deux dessus de portes, pour quatre-vingts francs, y compris les pieds et la barre d'appui (un chef-d'œuvre!) de la table. Total : cent quarante francs. J'achète la commode trois cent quarante et le petit meuble soixante-dix. En tout, cinq cent cinquante francs de marqueterie.

Je vole chez Roque[4], le marchand de curiosités du boulevard

1. Le fameux ébéniste.
2. Krug-Miville, antiquaire à Bâle.
3. De la reine Catherine de Médicis, déjà mentionnée précédemment.
4. Roques jeune, curiosités, objets d'art, porcelaines de Saxe, Sèvres, Chine, Japon, etc., 14, boulevard Montmartre.

Montmartre, qui veut faire une chambre en marqueterie, et je lui dis que j'ai en trop une des plus belles commodes de Riesener, que je ne tiens pas à vendre, mais à échanger, et je lui désigne pour échange trois des plus belles paires de vases, au prix de douze cents, seize cents et dix-huit cents francs, en lui disant : « Donnez-moi celle de ces trois paires-là que vous voudrez. » Roque ira voir chez Grohé la commode, et il est plus que probable que l'affaire se fera.

Ainsi, j'aurai pour cinq cent cinquante francs, une table égale en beauté au meuble de Bâle; trois dessus de portes superbes et une paire de vases d'une magnificence royale. Le petit meuble, auquel Grohé remettra un dessus, paiera les travaux de Grohé pour la table et les dessus de portes. Qu'en dites-vous, belle Ève?

Les vases Roque iront dans l'escalier, car la grosse potiche verte, dite Zorzi, va dans la première pièce verte, au premier étage, en encoignure. Elle ne peut aller que là.

Maintenant, quand vous verrez la table en marqueterie, vous direz qu'elle vaut les cinq cent cinquante francs. Elle est incomparable.

La sixième vue de Naples est placée dans l'escalier. Les trois bouquets en porcelaine sont à leur places, et font un effet étourdissant. Décidément, il faut que les deux candélabres et les trois vases (dont celui de David), arrivent bien vite de Saint-Pétersbourg; autrement, l'effet de cette pièce sera toujours boiteux et louche. Elle est d'une magnificence vraiment royale. Vous n'en pouvez pas avoir l'idée; il faut la voir. Les deux *Paysages* d'Oudry sont indispensables; c'est huit cents francs encore à sacrifier. Quant au piano, il faut un an pour le faire. Au dessus, il y aura le portrait d'Anna. Georges devrait bien faire un pendant à sa peinture encadrée en porcelaine, et vous devriez demander un cadre pareil. Il faut cela absolument à la glace, dans la pièce coupole, grisaille, sous les bouquets-candélabres, qui sont délicieux. Tourmentez Zorzi pour qu'il me fasse un de ses petits chefs-d'œuvre. Décidément, ma statue de Putinati[1], va dans l'escalier. Je

1. Puttinati, sculpteur italien, auteur d'une petite statuette représentant Balzac debout, en robe de chambre, et exécutée en 1837. Balzac lui dédia *la Vendetta*.

suis en marché d'une sainte Catherine gothique, pour cent francs, chez l'homme qui nous a vendu le lustre, afin de décorer l'escalier. C'est un des plus beaux morceaux gothiques, au dire de Vital. Elle est en pierre, elle vient d'Avignon, et d'un autel. Notre escalier sera une merveille, un musée. On ne reconnaît plus la maison, à dix jours de distance.

Le mur est consolidé. Jeudi, il n'y aura plus de traces de rien, sauf la peinture. Enfin, la chambre d'en haut sera finie aussi la semaine prochaine. Elle sera éclairée par deux œils-de-bœuf sur la rue Fortunée, de chaque côté de la cheminée; les jours sur la cour seront bouchés, et le lit sera au milieu. Elle sera tendue avec l'étoffe verte de la galerie, et tapissée du tapis de mon cabinet de Passy[1]. Ce sera bien certainement une belle et charmante pièce, hôpital de tous les meubles du garçon. On fera l'escalier plus tard, ainsi que la pièce ajoutée.

Vers la fin du mois, je saurai ce que coûte la maison, sans compter le mobilier, bien entendu. Je ne crois pas avoir dépassé cent mille francs. Sur ces cent mille francs, il ne restera à payer que trente-deux mille francs à Pelletereau, et tout au plus dix-huit mille francs de réparations; en tout, cinquante mille. Ainsi, vous le voyez, il y aura eu cinquante mille francs de payés. Le reste de la dette est pour le mobilier. Il y a bien quarante mille francs de dûs pour le mobilier. C'est quatre-vingt-dix mille francs : trente mille francs à payer au 31 juillet et 15 août, trente mille francs en février, et les trente-deux mille francs de Pelletereau.

HONORÉ DE BALZAC

(*A suivre.*)

1. C'est-à-dire du 17 de la rue Basse (47, rue Raynouard).

LES NEFS MÉDIÉVALES CONTRE LES GALÈRES ANTIQUES AU SIÈGE DE CONSTANTINOPLE EN 1453

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DU GOUVERNAIL

Dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1933, et sous la rubrique *la Technique du moyen âge*, M. L. Houllevigue nous a fait l'honneur d'exposer le contenu de deux études, publiées en 1932, sous notre signature, à savoir *la nuit du moyen âge et son inventaire*, *Mercure de France*, du 1er mai 1932, et *l'Invention du gouvernail*, *la Nature* du 15 juillet 1932. Parmi les belles inventions du moyen âge dont nous avions signalé l'importance et décrit la genèse, celle du gouvernail d'étambot, à charnières, a particulièrement intéressé les lecteurs; plusieurs d'entre eux ont demandé des éclaircissements, et nous sommes heureux de pouvoir les leur apporter aujourd'hui.

Chose étrange, on a fait généralement, jusqu'ici, l'histoire de la marine, en négligeant celle du gouvernail. Cet organe est pourtant d'une importance capitale et son étude est inséparable, à nos yeux, de celle du navire à travers les âges. Un examen succinct des documents figurés originaux et des textes permettra au lecteur de s'en rendre compte aisément.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DU NAVIRE ET DU GOUVERNAIL, DES ORIGINES AU XIXe SIÈCLE

Les premiers navires dignes de ce nom, apparaissent en Égypte, sous l'ancien empire, dès le IVe millénaire. Ils sont généralement légers, bas sur l'eau, de forme allongée, à quille peu saillante. Leur carène paraît assemblée en clins, sur des couples très espacés, leurs organes moteurs sont la rame et la voile, leurs mâts sont amovibles, *leur engin de gouverne est une simple rame tenue en mains par le timonier*. Ces embarcations, dont les Égyptiens se servaient sur le Nil et pour les expéditions par mer en Syrie, possèdaient déjà tous les caractères du navire antique. Désormais, le type de ce navire est fixé pour cinq millénaires; on lui trouvera des variantes mais aucun changement essentiel. Nous serions même tentés de dire, à l'examen des documents figurés, que la marine des anciens atteignit au début, en Égypte, son maximum de perfection, pour dégénérer ensuite, lentement, à travers les civilisations et les âges. Les navires phéniciens et grecs égalaient peut-être ceux de Ramsès II, mais la marine romaine ne prima celle des Carthaginois que par la valeur combative de ses équipages, et la flotte de Guillaume le Conquérant ne valait pas celle des Romains.

En réalité, les vaisseaux des anciens ne furent jamais que des caboteurs médiocres et de faible tonnage (en général moins de cent tonnes). C'est à vue, et de cap en cap, qu'ils naviguaient, au geste du *proreta* ou pilote de proue. Strictement immobilisés en hiver, ils passaient la mauvaise saison, hâlés sur le rivage. Même l'été, par mauvais temps on les échouait encore, ou bien l'on encerclait de cordes leur carène, pour la consolider et empêcher sa dislocation. On pourrait attribuer en partie ces imperfections à l'inexpérience des constructeurs, à l'insuffisance des industries du bois et du fer chez les anciens; mais le principal défaut du navire antique, le vice congénital qui entravait son développement, gisait dans son appareil de gouverne, *une simple rame, fixée à l'arrière, sur le bordage*, et maniée par un timonier. Pareil organe peut suffire en effet pour diriger des embarcations légères, mais à la différence du gouvernail à charnières moderne son efficacité

diminue rapidement, pour se réduire à rien, en raison inverse de l'accroissement du tonnage.

On peut se faire une exacte idée de la différence entre les deux moyens de gouverne, en observant du haut du Pont des Arts, les grands chalands, remorqués, qui suivent le cours de la Seine. A la poupe de chacun d'eux, un timonier, la main ou le pied sur une longue barre, agit par ce puissant levier, sur un gouvernail à charnière, dont la pale mesure de quinze à vingt mètres carrés, et dirige aisément ainsi, les bateaux les plus lourdement chargés. Mais, si l'observateur remplace dans sa pensée le gouvernail par une simple rame, il « réalisera » sans peine, que le timonier perdrait immédiatement le contrôle de la gouverne et verrait le chaland se heurter à la prochaine pile de pont.

Les anciens n'étaient pas sans se rendre compte de l'insuffisance du gouvernail rame, et c'est pourquoi ils en mettaient souvent deux, parfois quatre, et jusqu'à dix en Égypte[1], mais sans résoudre pour cela, le problème de la gouverne.

L'emploi exclusif du gouvernail rame demeura, nous le répétons, l'obstacle qui limita étroitement le tonnage des navires antiques, leur interdit l'accès du grand large, et maintint à la rame motrice, la supériorité sur la voile[2], au grand détriment des millions d'êtres humains de la chiourme.

Les anciens connaissaient l'étoile polaire et les propriétés de l'aiguille aimantée, indiquées dès le deuxième siècle avant notre ère dans le dictionnaire chinois *Chone-Wey*. L'audace, en outre, ne leur manquait pas. Si donc ils se bornèrent à la pratique routinière du cabotage, c'est vraisemblablement parce que les navires dont ils disposaient ne remplissaient pas les conditions voulues pour la navigation hauturière.

L'énoncé de ces vérités jusqu'ici méconnues, nous a valu quelques objections, dont les principales ont trait à de grands vaisseaux attribués aux anciens, aux célèbres périples des *Hannon*, *Néchao*, *Néarque*, *Pythéas*, *Arrien*, etc..., aux tra-

1. *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 1932, *La Nature*, n° du 15 juillet 1932.

2. Ainsi que l'indiquent un grand nombre de documents figurés égyptiens, un bas-relief romain de la cathédrale de Palerme et un passage de l'Enéide (fin du liv. V), le mât du navire antique était généralement amovible, et couché sur le navire au repos. Mâture et voilure, n'avaient donc forcément que des dimensions et une action médiocres.

versées directes de la Méditerranée et de l'Océan Indien dans l'antiquité, aux migrations malaises et mélanésiennes dans le Pacifique et à la découverte de l'Amérique par les Wikings. Examinons chacune de ces objections.

On a parfois admis que les anciens, les Grecs en particulier, eurent de grands navires à quatre, cinq et jusqu'à quarante rangs de rames, mais aucun document figuré ne les représente, et ce n'est là qu'une légende sans fondement sérieux, dont Jal a déjà signalé l'invraisemblance[1].

Les textes établissent, il est vrai, que les Romains construisirent de grands navires pour le transport à Rome des obélisques que l'on y voit encore, mais ces embarcations établies dans un but spécial, n'étaient en réalité que des chalands, impropres à tout autre service. *Suétone*[2] et *Pline*[3] racontent, en effet, que le plus beau d'entre eux, construit sous Caligula pour le transport de l'obélisque du Vatican, vaisseau qui d'après ces deux historiens était le plus magnifique qu'ait vu flotter la mer, et jaugeait 1 400 tonnes environ, fut peu après, sous Claude, chargé de béton et coulé dans le port d'Ostie, pour asseoir la fondation d'un môle. Le tonnage des navires de commerce antiques, de ceux en particulier qui étaient obligés de décharger leurs marchandises à l'embouchure du Tibre, n'était selon le manuel Cagnat et Chapot que de 80 tonnes environ et celui des plus grands navires ne dépassait pas le triple de ce chiffre[4].

L'objection tirée des périples ne prouve nullement que les anciens aient habituellement fréquenté la haute mer, attendu que ces voyages ne furent jamais que de longs cabotages.

1. *Glossaire de Jal.*
2. Claude, chap. XX.
3. Livres XVI et XXXVI.
4. On lit dans l'*Iliade*, au chant XVI, qu'Achille, fils de Pelée, conduisit au siège d'Ilion cinquante vaisseaux montés chacun par cinquante guerriers.

Dix siècles environ plus tard, Plutarque (Pompée X) écrit que Pompée ayant reçu de Sylla l'ordre de passer de Sicile en Afrique pour y combattre Domitius, embarqua six légions, sur huit cents navires, soit quarante cinq hommes environ par navire.

Polybe écrit de son côté, que neuf mille hommes sont embarqués sur cent soixante quinquerèmes, soit cinquante-six environ par navire.

Douze siècles s'écoulent encore et, si l'on s'en réfère à Guillaume de Poitiers et à la tapisserie de Bayeux, les navires à rame gouvernail, de Guillaume le Conquérant ne transportaient, semble-t-il, que de trente-cinq à quarante guerriers.

Néarque, en particulier, dont on a glorifié l'entreprise au point de lui attribuer la conquête des Océans au profit d'Alexandre, Néarque ne fit que longer à vue la côte d'Asie, entre les bouches de l'Indus et celles de l'Euphrate. Son voyage dura cinq mois, à douze kilomètres par jour en moyenne, et malgré les escales de ravitaillement chaque semaine, le spectre de la faim ne le quitta pas.

Sur les parcours de moindre envergure, les conditions n'étaient pas meilleures. Ainsi que l'écrivaient récemment la Roérie et le commandant Vivielle[1], « on naviguait près de la côte, on la ralliait le soir pour y camper et dans le jour pour y préparer les repas. Il n'y avait pas de logements à bord et l'on n'y faisait pas la cuisine. Les galères n'avaient en général que trois jours de vivres. Le vent était une aubaine, quand il se présentait dans le sens favorable, mais dont on se passait le reste du temps. L'art de tirer des bordées, vent debout, était probablement ignoré. »

Cicéron, délégué à Ephèse, avait à sa disposition des galères de Mitylène, des navires de charge et des navires de Rhodes. Après avoir hésité longuement, il s'embarque enfin sur une aphracte rhodienne; mais, écrit-il bientôt de Délos, c'est une terrible chose que la mer, rien qui résiste moins au gros temps que les aphractes rhodiennes. Arrivé à destination, il adresse à Rome le compte rendu des actes de son gouvernement sur deux navires, en raison écrit-il des risques de la mer. Pour son voyage de retour, il s'embarque à Ephèse, le 1er octobre, et d'escales en escales, profitant des belles journées, n'arrive à Brindes que le 25 novembre au bout de deux mois environ.

Saint Paul[2] expédié comme prisonnier de Jérusalem à Rome, remonte la côte d'Asie Mineure, par Sidon, Chypre, la Lycie, revient au Sud, gagne la Crète, Malte où il fait naufrage, pour la quatrième fois, et n'arrive à l'embouchure du Tibre que six mois après son départ.

Quatre siècles plus tard, le Gallo-romain *Rutilius Numatianus*, préfet de Rome sous Honorius, désireux de revoir son pays, frête à l'embouchure du Tibre, des barques légères à rames et à voiles, car, écrit-il, l'automne arrive, et cette

1. *Navires et marins*, Duchartre, 1931.
2. *Actes des Apôtres*.

saison est plus favorable aux embarcations légères, *les gros navires ne devant se risquer sur les flots qu'en été.*

Durant quinze jours, il attend le vent propice que lui promet la nouvelle lune. L'ancre enfin levée, il remonte au Nord en suivant la côte, sous la direction du *proreta* qui, debout à la proue, indique la route au timonier. En fin de lunaison, il se trouve à hauteur de la Corse. Après plusieurs atterrissages, motivés par les vents contraires, il arrive à Triturrita (près de Pise), où il se trouve immobilisé par une série de tempêtes. Ayant repris la mer, il aperçoit bientôt une ville blanche, peut-être Antium (Gênes), deux mois environ après son départ. La fin du récit est perdue.

Si la pratique du cabotage était, à n'en pas douter, la règle dans le monde antique, il y avait pourtant des exceptions, quand le régime des vents s'y prêtait. C'est ainsi que depuis un temps immémorial, les navires grecs traversaient la Méditerranée de la mer Egée en Égypte; mais ces voyages au large n'avaient jamais lieu qu'en été alors que les vents Étésiens soufflaient régulièrement du Nord et poussaient les embarcations en poupe.

Au retour, les mêmes navires en étaient réduits par contre, à faire un long détour, en suivant les côtes de Palestine et de Syrie. Les vents Étésiens, dénommés aujourd'hui Méltem, permettent actuellement encore aux embarcations légères de transporter rapidement, en Egypte, la récolte de raisin frais des Cyclades.

Plusieurs textes chinois et latins établissent qu'au temps de l'Empire romain, il y avait des traversées directes et régulières de la Mer Rouge aux Indes, à travers l'Océan Indien. Ces traversées en haute mer étaient beaucoup plus longues que celles des navires grecs en Méditerranée; toutefois, la mousson d'été et d'hiver, plus régulière encore que les vents Étésiens, permettait ces longs trajets sans escales à des navires médiocrement gouvernés, mais constamment poussés vent arrière, aussi bien à l'aller qu'au retour.

La route directe de la Mer Rouge aux Indes ne fut connue et fréquentée qu'à l'époque romaine. *Pline l'Ancien* fait mention de sa découverte récente, et écrit : « De mon temps, on fait un voyage tous les ans aux Indes. On navigue dans

la Mer Rouge pendant trente jours jusqu'à Océlis d'Arabie. D'Océlis on se rend aux Indes pendant la canicule, avec le vent Hippalus. La traversée dure quarante jours, jusqu'à Musiris, premier marché de l'Inde. On revient de l'Inde au mois de décembre ou janvier. »

Les voyages d'aller et de retour coïncidaient, on le voit, avec l'orientation de la mousson pendant l'été et pendant l'hiver.

Peut-on déduire logiquement, de la lecture des textes chinois et romains relatifs à ces traversées, que l'Océan Indien était fréquenté à l'époque romaine, par des navires hauturiers capables de voguer partout au grand large, comme des voiliers modernes? Rien n'est moins vraisemblable à nos yeux. Si l'Océan Indien avait porté de pareils navires, les Romains n'eussent pas manqué de les imiter, et de les introduire en Méditerranée, au lieu de conserver immuablement, leurs médiocres galères à gouvernail rame. Il en eût été de même pour les peuples d'Extrême-Orient, et la flotte des jonques eût profité de progrès dont on n'aperçoit nulle trace. Les jonques en effet, ne sont encore de nos jours que des barques de cabotage. Leur gouvernail à pivot en bois, n'est qu'une imitation grossière du gouvernail à charnière des vaisseaux d'Occident, et ne succéda au gouvernail rame, seul connu jusque-là en Extrême-Orient, qu'après les voyages de Vasco de Gama.

Le peuplement de la Polynésie ainsi que les migrations malaises et mélanésiennes à Madagascar et en Patagonie, supposent évidemment de longues traversées en haute mer, mais l'emploi des pirogues à balanciers, spéciales au Pacifique, permettait les traversées les plus hasardeuses. La pirogue à balancier est en effet insubmersible, et l'on conçoit que pour fuir des séismes, des épidémies ou des invasions, certaines peuplades les aient utilisées sans esprit de retour; mais il ne faut pas oublier que ces embarcations ne sont que de légers esquifs, incapables de louvoyer, de lutter contre les vents contraires, et que leur emploi en cas désespéré et à corps perdu, ne saurait être assimilé à la navigation hauturière des navires à voiles modernes.

De même que les grands raids malais et mélanésiens dans

le Pacifique, ceux qui amenèrent la découverte de l'Amérique par les Wikings, plusieurs siècles avant Colomb, démontrent simplement la possibilité de faire, à grand risque et par exception, de longues traversées au moyen d'esquifs. Les drakkars d'Eric le Rouge allèrent au Winland poussés au hasard des vents, et non sans perdre la moitié de leurs effectifs, mais les communications entre la Norvège, le Groënland et le Continent d'Amérique restèrent si périlleuses, qu'elles tombèrent à l'abandon. L'Islande, par contre, garda le contact, grâce peut-être aux escales qu'offraient les archipels des Far-Oehr et des Shetland, mais sa liaison avec la Norvège demeura languissante et précaire, tant qu'elle ne s'effectua qu'au moyen des légers drakkars. Ces derniers, gouvernés à la rame, et obligés de suivre le vent, sans abri pour leurs équipages et sans approvisionnements sérieux en raison de leur faible tonnage, n'étaient pas de véritables navires hauturiers.

Si donc on considère sous leur vrai jour, les traversées directes exceptionnelles et hasardeuses que nous venons d'énumérer, il apparaît : 1° que la marine des anciens demeura vouée étroitement au cabotage, 2° que cette obligation résultait bien moins de l'ignorance de la boussole que de l'emploi exclusif d'un engin de gouverne défectueux, la rame gouvernail.

Ainsi que le démontre l'examen des documents figurés, cet état de choses se prolongea jusqu'au XVIe siècle dans la Méditerranée Orientale aussi bien qu'en Extrême-Orient.

En Occident, il en fut de même pendant tout le haut moyen âge. La tapisserie de Bayeux[1] nous montre en effet que la flotte de Guillaume, se composait uniquement de navires du type antique, de légers drakkars gouvernés à la rame. Au XIIe siècle et jusqu'au milieu du XIIIe, aucune modification ne s'annonce, et, sur les documents figurés d'Occident, c'est toujours le même navire, en usage depuis cinq mille ans.

C'est au milieu du XIIIe siècle, que les peintures de manuscrits et les sceaux nous révèlent ce fait capital : l'apparition en Occident du gouvernail axial d'étambot[2]. Fixé solidement dans l'axe du navire, sur la partie retroussée de la quille,

1. Ouvrée vraisemblablement vers 1130, et non par la reine Mathilde.

2. Trois siècles après l'avènement du système d'attelage moderne, qui révolutionna les moyens de transport terrestres à partir des premiers Capétiens.

au moyen de fortes charnières en acier, soustrait parce qu'immergé, à l'agitation de surface, d'une taille et d'une puissance en rapport avec le tonnage du navire, aisément maniable, au moyen de la barre ou de la roue de gouverne, le nouvel engin possédait toutes les qualités qui faisaient défaut au gouvernail rame. A dater de son adoption *au XIIIe siècle*, dans tous les ports qui s'échelonnent de Dantzig à Gênes, la marine prend son essor, et fait plus de progrès en deux siècles que pendant les cinq millénaires antérieurs. Désormais, le tonnage s'accroît régulièrement sans occasionner aucune difficulté de gouverne, la voile se développe et prend le pas sur la rame, libérant ainsi peu à peu la misérable chiourme, le timonier apprend à manœuvrer contre le vent, en tirant des bordées, au lieu de rebrousser chemin comme on le faisait jusque-là. Le vaisseau hauturier, la Nef, apparaît enfin, et la flotte des caravelles s'offre à la conquête des océans[1].

La boussole eut sa part dans ce prodigieux développement naval, mais il ne faut pas oublier que le progrès de la construction, de la manœuvre et de l'utilisation des navires, précéda de très loin l'art de déterminer la route, et qu'on ne réussit à faire exactement le point qu'après l'invention du sextant et des montres marines au XVIIIe siècle[2].

Christophe Colomb, Vasco de Gama, Magellan s'orientèrent à la boussole, mais, s'ils arrivèrent au but en dépit des difficultés matérielles, ce fut principalement grâce au gouvernail d'étambot, totalement inconnu des anciens.

Le développement matériel dont nous venons de faire l'exposé fut, nous le répétons, spécial d'abord à l'Occident, tandis qu'à l'Orient de la Méditerranée la marine ottomane

1. Récemment, un officier de marine nous signalait, à ce propos, que de nombreux et importants travaux d'agrandissement furent exécutés dans les ports en Occident au XIVe siècle. Ainsi qu'en témoignent de nombreux textes, l'exécution de ces travaux coïncidait avec l'accroissement du tonnage. C'est ainsi que d'après le manuel Enlart, la nef qui ramena saint Louis de Terre Sainte portait huit cents passagers, que, d'après Villehardouin, sept mille hommes s'embarquèrent à Constantinople sur cinq nefs vénitiennes, qu'un statut génois de 1441 prescrit qu'un navire de quinze cents tonneaux ait cent cinquante hommes d'équipage, etc.

2. Le loch était inconnu et la mesure du temps n'était obtenue qu'avec le sablier d'une demi-heure. Le chronomètre ne fut utilisé qu'à partir de 1761.

demeurait, jusqu'au XVIe siècle, gouvernée uniquement à la rame, et semblable à celle des anciens. Rien ne saurait mieux illustrer cette vérité que l'examen des combats navals au siège de Constantinople, en 1453. Nous en empruntons le récit aux ouvrages des historiens Schlumberger, Pears, et à ceux que nous ont légués les témoins oculaires.

LE COMBAT NAVAL DU 20 AVRIL 1453

Depuis deux semaines environ, la grande chaîne en fer était tendue à l'entrée de la Corne d'Or. Constantinople était assiégée sur terre et sur mer, et les grosses bombardes des batteries turques ébranlaient peu à peu de leurs boulets de pierre, l'antique muraille de Théodose II. Le dernier Basileus Constantin Dragasès, payant de sa personne, avait jusque-là repoussé les assauts de Mahomet II, mais il voyait avec désespoir, fondre l'effectif de sa faible garnison de sept mille soldats grecs et latins.

L'immense capitale, en péril de mort, attendait anxieusement l'arrivée des secours promis par la chrétienté d'Occident, lorsque le 20 avril, à dix heures du matin, les vigies des remparts signalèrent quatre grands vaisseaux à voiles qui, poussés par le vent du sud, gouvernaient droit sur l'entrée du port. C'étaient trois navires génois et un gros transport impérial frêté en Occident, tous chargés de soldats et de vivres.

On juge de l'émotion qui étreignit la population assiégée. En quelques instants, à l'appel des guetteurs, parmi les clameurs de joie, les murailles, les quais, tous les points ou édifices élevés d'où l'on pouvait voir la mer, se couvrirent de milliers et de milliers de spectateurs impatients de se rendre compte de cet événement extraordinaire.

L'aile droite de l'innombrable armée turque qui assiégeait la grande enceinte terrestre, aperçut aussi les navires génois, et, selon *Critobule*, « le Sultan ordonna à son amiralissime Bartoglou de s'avancer le plus vite possible avec toute sa flotte, aussitôt après avoir embarqué ses marins et ses soldats, cuirassés de mailles. Il fit apporter aussi et disposer à la hâte, sur les navires, toutes sortes d'armes, de petits boucliers ronds, d'autres grands comme des portes, des casques, des

cuirasses, puis encore des flèches en grand nombre, des javelots, de longues lances, des haches et toutes sortes d'instruments d'abordage. Il y joignit même les plus braves soldats de sa propre garde, puis faisant lever l'ancre à la flotte, il commanda à l'amiral de ne revenir vivant que s'il était vainqueur, et surtout d'empêcher, à tout prix, que les navires chrétiens ne pénétrassent dans la Corne d'Or.

» La flotte turque comptait plus de cent cinquante bâtiments de toutes les dimensions et variétés, la plupart excellents, et formait un tout homogène que son chef tenait admirablement en main. Plusieurs d'entre eux étaient armés de coulevrines. Tous, étaient entourés d'une rangée de boucliers fixés au bordage; des janissaires, des milliers d'archers, de soldats protégés du heaume et de la cuirasse de mailles, couvraient les ponts. Comment les quatre navires génois pourront-ils échapper à un aussi formidable ennemi, si prodigieusement supérieur en nombre. Tout était en rumeur déjà sur les bâtiments ottomans. Les marins turcs, considérant leur immense avantage numérique, se croyaient certains d'une très rapide victoire.

» Pendant ce temps la population byzantine, le cœur serré d'une mortelle angoisse, muette d'émotion et d'horreur, assistait du haut des remparts, au début de ce duel si prodigieusement inégal.

» Les navires chrétiens rapidement poussés par la forte brise, avaient déjà doublé la pointe actuelle du sérail, marquée alors par l'Église du Saint militaire Démétrius. Poursuivant de l'allure la plus vive leur course vers le port de la Corne d'Or qui était pour eux le salut, ils semblaient ignorer l'approche de l'immense flotte turque. De partout on les distinguait parfaitement, la foule les contemplait du haut des tours et des courtines, implorant Dieu et la Vierge toute sainte. Grecs et Turcs, tous croyaient au facile succès de Bartoglou. Les navires turcs s'avançaient comme à une fête, leurs innombrables marins, dans un délire de joie sauvage, poussaient de longs hurlements, d'effroyables cris d'allégresse; les tambourins de guerre et les trompettes retentissaient sans répit, et les rames par milliers retombaient en cadence, au milieu de cette formidable rumeur.

» Les quatre vaisseaux génois continuaient à voguer

majestueusement droit devant eux; leurs grandes voiles poussaient aisément sur l'eau les hautes carènes à poupes surélevées, et subitement, ils se trouvèrent en face de la flotte turque. La bataille s'engagea, les flèches, les pierres lancées par les balistes, les traits garnis d'étoupes enflammées qu'on projetait dans les voiles, les coulevrines, entrèrent en action. De terre, écrit encore *Critobule*, on apercevait les moindres détails du combat. Bartoglou, debout à la poupe de son navire amiral, faisait impérieusement signe aux Italiens d'abaisser leurs voiles et de se rendre. Mais eux, courageusement, se riaient de ces cris. Tous, cuirassés de mailles et possédant le grand avantage de combattre de haut, montés sur les vergues et sur les terrasses de leurs châteaux de bois, couvraient les Turcs de flèches, de javelots et de pierres qui sous leur énorme poids, écrasaient les soldats ennemis. Le vent faiblissait, mais la houle était encore très forte. On entendait des deux côtés des hurlements de colère, des blasphèmes, des injures, des cris de douleur. Partout des blessés et des morts. Il y eut, dans cette première échauffourée, bon nombre de Turcs tués et blessés.

» L'élévation des navires chrétiens, le vent en poupe, leur donnaient la suprématie. Les navires turcs de la première ligne qui déjà se précipitaient sur eux, avaient le désavantage de la situation. Ils ne parvenaient point à s'accrocher aux navires chrétiens qui, poussés par ce qui restait de brise, s'avançaient imperturbablement à travers la foule des bâtiments ennemis qu'ils couvraient de projectiles, tandis que du haut de leurs énormes carènes, leurs guerriers armés de crocs, de haches et de javelots s'opposaient victorieusement à toute tentative d'abordage.

» Déjà les grands navires italiens étaient à quelques encablures de la Cité lorsqu'un incident changea la face des choses, le vent du sud cessa de souffler et les hauts navires chrétiens s'arrêtèrent brusquement, tandis que leurs voiles dégonflées pendaient le long des mâts. Du fait de ce calme soudain, l'avantage passa aux Turcs; on juge de leur joie, de celle du Sultan et de Bartoglou. Que pouvaient faire maintenant ces quatre bâtiments immobiles, contre les cent cinquante navires turcs qui les enveloppaient? Le chef de l'Armada

ottomane, écrit *Barbaro*, se précipita le premier avec furie sur le grand transport impérial et réussit à s'attacher à sa poupe, tandis que tout le reste de la flotte turque se ruait, à la suite de l'amiral, sur les autres vaisseaux chrétiens. Un furieux corps à corps s'engagea. Bartoglou, le porte-voix à la main, debout à la proue de son navire dirigeait la lutte. Tous, nous dit *Critobule*, se ruaient avec rage dans ce terrible combat. Parmi les Turcs, les uns torches allumées en mains, couraient mettre le feu aux navires ennemis, d'autres tentaient à coups de haches ou de javelots d'en ouvrir les flancs; d'autres encore à l'aide de longues lances, s'efforçaient d'en bas à atteindre les combattants latins; d'autres enfin cherchaient à les tuer à coups de flèches et de pierres, ou, s'accrochant aux chaînes des ancres, aux cordages, tentaient d'escalader le pont. Tous luttaient avec une fureur indescriptible, mais le résultat de leurs efforts demeurait médiocre. Quant aux guerriers chrétiens, couverts de mailles des pieds à la tête, placés haut, dans une position infiniment favorable, ils repoussaient toutes les attaques avec une ardeur inouïe. De grands récipients pleins d'eau, des amas de pierres préparés sur le pont étaient projetés par eux de haut sur les assaillants. L'eau éteignait les feux ennemis, les quartiers de roc broyaient en foule les soldats turcs ou les précipitaient à la mer. A coups de lances, de dards, de javelots, de piques, les Latins transperçaient ceux qui tentaient l'escalade, tranchant les mains avec leurs coutelas. D'autres armés de masses d'armes assommaient les assaillants en leur fracassant le crâne, enfin, le feu grégeois les brûlait. Le tumulte de la bataille était extraordinaire, on tuait, on était tué, on se repoussait sans cesse, on blasphémait, on injuriait, on menaçait, on poussait des cris de douleur; enfin, s'écrie *Barbaro*, c'était une effroyable tuerie.

» Le Cardinal *Isidore* et *Phrantzès*, autres témoins oculaires, rapportent les mêmes impressions, insistent sur les mêmes détails.

» Bien que le vent fût tombé, écrit M. *Pears*, la houle demeurait forte et le courant qui, dans ces parages, succède au vent du sud, entraînait les combattants vers les rivages de Galata, les rapprochant insensiblement de la cité assiégée. *Phrantzès* raconte, qu'à un moment les combattants n'étaient pas

éloignés de plus d'un jet de pierre du rivage. L'angoisse étreignait tous les cœurs en face de ce tragique spectacle. L'impossibilité pour ces milliers d'assiégés de venir en aide à ceux qui tentaient courageusement de les secourir était une chose vraiment affreuse. Du haut des vergues, les matelots des vaisseaux chrétiens rangés derrière la chaîne qui fermait l'entrée de la Corne d'Or, assistaient impuissants à ce duel inégal et se lamentaient de ne pouvoir voler au secours des navires génois écrasés sous le nombre de leurs adversaires. L'effort des Turcs était tel que plusieurs fois il sembla que le transport impérial fût sur le point de succomber, mais chaque fois, disent *Chalcondylas* et l'évêque *Léonard*, « il fut secouru à temps et sauvé par les navires génois. Les quatre navires s'étaient groupés, semblables à une sorte de château flottant, mais du château même, chaque partie formait comme un tout à part, avec son cercle de petits bâtiments turcs accrochés à ses flancs, se ruant sur lui comme des taons acharnés après un taureau. »

» Malgré cette défense si brillante, écrit *Critobule*, les agresseurs semblaient finalement devoir l'emporter grâce au nombre. Ils attaquaient les Latins avec des forces toujours renouvelées, venant prendre la place des blessés et des morts. Surexcités par les reproches que le Sultan leur vociférait du rivage, ils se précipitaient à l'assaut chaque fois avec un nouveau courage. La lutte était trop inégale. Certainement les Génois devaient finir par succomber, tel le cerf hallali après avoir tenu tête à la meute en furie finit par se coucher pour mourir.

» Cette seconde partie de la bataille, raconte Schlumberger, durait depuis plus de deux heures, et déjà le soleil baissait à l'horizon. Les quatre navires immobilisés par l'absence de vent demeuraient à peu près au même point. Ils eussent fatalement succombé, si un nouvel incident presque miraculeux n'était venu une fois encore changer la situation. A ce moment où les Chrétiens accablés par le nombre allaient peut-être se rendre, un fort vent du sud s'éleva, soufflant avec véhémence dans les voiles des grands vaisseaux latins. Soudain, à la joie frénétique des habitants de Constantinople, on vit les grands navires génois bondir de nouveau

en avant, écrasant sur leur route les galères turques, incapables de lutter avec eux de vitesse. Si même, à ce moment, dit *Dukas*, la flotte turque tout entière eût barré la route aux vaisseaux chrétiens, elle n'eût pu empêcher ceux-ci de poursuivre, à travers elle, leur marche victorieuse. En quelques minutes le combat cessa par la séparation même des combattants. Ce fut un coup de théâtre subit, inouï, qui remplit d'une folle joie les âmes des innombrables spectateurs de la ville assiégée. On vit les quatre navires sauveurs se frayer une trouée brutale, à travers l'amas des petits navires turcs, brisant tout sur leur passage, rames, agrès, bousculant les assaillants, et franchir avec un prodigieux et triomphant fracas, le court espace qui les séparait encore de l'entrée de la Corne d'Or, leur suprême refuge. Ce fut comme une chose presque miraculeuse, écrit *Critobule*, les navires chrétiens venaient d'échapper à un péril tel qu'il avait semblé à tous presque insurmontable. La bataille était perdue pour les Turcs, et Barbaro raconte comment il aida les navires chrétiens à franchir la chaîne qui barrait l'entrée de la Corne d'Or.

» Rien, écrit Schlumburger, ne peut donner l'idée de l'état d'esprit des habitants de Constantinople après ce brillant succès si inattendu, ils s'entêtaient à se persuader que ces vaisseaux italiens, si miraculeusement entrés dans la Corne d'Or, n'étaient que l'avant-garde d'une puissante flotte occidentale. Mais, il fallut hélas déchanter, aucune escadre nouvelle ne vint porter secours à la malheureuse cité. »

Tel fut en résumé le combat naval du 20 avril 1453. Grâce aux témoignages qui nous sont parvenus, nous connaissons les moindres péripéties de la lutte, ainsi que la nature des unités navales en présence, et nous pouvons tenter de dégager la cause majeure de la prodigieuse victoire des quatre vaisseaux génois.

Remarquons tout d'abord, que le courage, l'esprit d'offensive, les armes, la tactique, étaient équivalents chez les deux adversaires, en sorte que, de ce point de vue, la victoire de quatre unités génoises touche à l'invraisemblance et qu'on serait tenté de crier au prodige, avec les spectateurs et les historiens. Mais si d'autre part on tient compte de la

nature des unités navales en présence, l'issue du combat devient explicable. Que voit-on, en effet, dans l'Armada turque? des embarcations de faible tonnage, basses sur l'eau et mues uniquement à la rame. Du côté génois au contraire, on voit de grands vaisseaux à voiles, au bordage élevé, ayant des châteaux en charpente plus élevés encore, et dont la solide carcasse était à la fois capable de résister aux divers engins, et de bousculer les embarcations ottomanes. Ces deux types de navires si différents l'un de l'autre, sont bien connus, de nombreux documents figurés, bas-reliefs, monnaies, peintures de manuscrits les représentent, et, les textes venant à l'appui, tout concourt à nous démontrer, que les marins de Bartoglou montaient des *galères antiques*, et les Génois des *nefs médiévales*. Cette distinction permet de comprendre que la victoire des quatre vaisseaux d'Occident eut des causes purement matérielles, et de déterminer ces causes.

L'escadre génoise bénéficiait seule, en effet, des progrès accomplis au moyen âge, grâce à l'avènement du gouvernail à charnières et au développement remarquable des industries du bois et du fer, en Occident, à la même époque[1].

Solidement membrées et carénées, hautes sur l'eau et d'un fort tonnage, munies d'une bonne voilure et d'un bon gouvernail, ces quatres unités avaient, du point de vue technique, une éclatante supériorité sur les galères dont les Turcs avaient hérité des anciens.

LES DEUX COMBATS PRÈS DE LA CHAINE

Deux autres combats navals de moindre envergure eurent lieu pendant la durée du siège, à l'entrée de la Corne d'Or, près de la grande chaîne, et le récit qu'en ont laissé les témoins vient à l'appui des conclusions que nous venons de soumettre au lecteur. « Il y avait dans la Corne d'Or[2] et rangés derrière la chaîne avec mission de la défendre, dix grands vaisseaux génois, l'un de deux mille cinq cents tonnes et les autres

1. *La Nuit du moyen âge et son inventaire. Mercure de France* du 1er mai 1932.
2. Barbaro.

jaugeant de douze à six cents tonnes. Le 18 avril[1] l'amiral turc se porta à l'attaque de la chaîne et des vaisseaux chrétiens massés derrière elle, avec une flotte qui comprenait trois cents à trois cent cinquante navires. Cette flotte se précipita contre les vaisseaux chrétiens, rangés le long de la chaîne, et les marins fanatisés s'efforcèrent aussitôt de les incendier, de les prendre à l'abordage au moyen d'échelles et de crochets en fer, de tuer les marins grecs en les accablant de flèches, ou avec de longues lances. L'attaque était furieuse et visait à repousser, enflammer ou couler les vaisseaux chrétiens pour arriver à briser la fameuse chaîne du port. Cependant, les marins chrétiens commandés par le Grand Duc Notaras avaient le sérieux avantage de combattre de haut sur leurs grands vaisseaux. De cette position excellente, ils accablaient les assaillants de dards et de projectiles de toutes sortes, ils laissaient choir d'énormes pierres sur les navires ennemis collés presqu'aux flancs des leurs, causant ainsi d'affreux ravages parmi les assaillants. »

Après un corps à corps aussi court que violent, les huit grands vaisseaux chrétiens, grâce à leur défense héroïque, forcèrent l'immense flottille du Sultan à se retirer.

Le deuxième combat eut lieu dans la Corne d'Or, près de la grande chaîne entre deux vaisseaux vénitiens, et soixante-douze fustes ottomanes, que Mahomet II avait transférées par voie de terre dans le port. « La rencontre fut âpre et rude, écrit *Barbaro*; elle dura une heure et demie et n'eut pas de résultat décisif. Les deux vaisseaux vénitiens reprirent leur place près de la chaîne, et les soixante-douze fustes retournèrent à leur mouillage à l'autre extrémité de la Corne d'Or. »

Après le récit des combats navals, celui du transfert de la flotte ottomane, du Bosphore dans la Corne d'Or, par-dessus l'isthme de Pera, permet de déterminer la nature des navires de Mahomet II.

On sait que dans la nuit du 22 au 23 avril, quatre-vingts bateaux turcs destinés à prendre à revers les défenseurs de l'enceinte, furent halés dans le port de Constantinople, au moyen d'une piste boisée, à grands renforts d'attelages de bœufs et d'équipes humaines. Cet exploit contribua largement

1. Critobule.

à la gloire de Mahomet II et, jusqu'ici, les historiens l'ont célébré comme une sorte de prodige, un trait exceptionnel du génie humain. Pourtant, si l'on veut bien y réfléchir, il ne s'agissait là que de l'application opportune, et dans un cadre grandiose, d'un procédé archi-connu et pratiqué de façon courante, depuis des millénaires, par la marine des anciens. Nous l'avons en effet rappelé[1], les navires de mer passaient dans l'antiquité une grande partie de l'année halés sur le rivage, non seulement pendant l'hiver, mais toutes les fois que l'occasion s'en présentait, pour y camper la nuit, faire la cuisine, échapper au gros temps, s'installer à demeure pendant un siège. C'est ainsi que les vaisseaux grecs formaient sur le rivage, le dernier rempart du camp d'Agamemnon, rempart dont la défense et l'attaque sont magnifiquement décrits dans l'*Iliade*. C'est encore ainsi qu'au XIIe siècle de notre ère, la grande flotte de Byzance, qui d'accord avec Amaury Ier, roi de Jérusalem, coopérait au siège de Damiette, était tout entière halée sur le rivage, si bien qu'à la levée du siège, lorsqu'on voulut la remettre à flots un grand désordre se produisit et causa la perte de nombreux navires[2].

L'exploit de Mahomet II ne fut donc pas un prodige, inexplicable du point de vue technique, et rien ne fait mieux ressortir les conditions dans lesquelles il fut réalisé, que l'examen des peintures islamiques du XVe siècle représentant des navires, telles qu'on les voit par exemple dans le beau recueil de Friedrich Moll[3]. Ces documents démontrent en effet qu'à l'époque du siège, la marine ottomane n'avait en rien bénéficié des grandes inventions et progrès de la marine occidentale, qu'elle ne connaissait encore que le navire du modèle antique, *gouverné à la rame*, et que par conséquent ses unités n'avaient et ne pouvaient avoir qu'*un tonnage* et des qualités nautiques très inférieurs, à ceux des grandes nefs d'Occident gréées à la moderne.

COMMANDANT LEFEBVRE DES NOÉTTES

1. *Mémoires des Antiquaires de France*, 1932.
2. Schlumberger. *Campagnes d'Amaury 1er en Egypte.*
3. Bibliothèque Nationale.

LE LIVRE DE LA BROUSSE[1]

DEUXIÈME PARTIE

I

Kossi, réveillé en sursaut, se dresse sur son séant, se frotte les yeux, promène autour de lui des regards hébétés, comprime son cœur qui bat en désordre, essaie, haletant, de retenir son souffle, s'efforce, pour mieux se rendre compte de ce qui lui arrive, de dissoudre les ténèbres et, pour ce, les tâtonne de ses mains incertaines.

A la longue, l'assurance lui revient. Il se tourne vers le maigre feu qui chauffe sa case, le tisonne, le charge de feuilles sèches et de ramées qu'il coiffe de bûches.

Le feu se décide enfin à reprendre. Il le fixe alors longuement, le menton posé sur ses genoux joints et embrassés, et écoute de même, de la place où il est assis, confus ou distincts, les milliers et les milliers de bruits mystérieux qui semblent être les pulsations de la nuit.

Comme on se sentait bien, le ventre au chaud et les pieds au feu, au sortir de pareil cauchemar.

La pluie pouvait, bien qu'on fût en saison sèche, se mettre à tomber par jarres ou par panerées, il se riait d'elle, comme il se riait, du reste, de Bamara, le lion, et de Mourou, la panthère.

Il éprouvait à fleur de peau un étrange réconfort à se savoir dans sa case, au milieu de ses animaux domestiques et de ses objets familiers.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 septembre.

Point n'était besoin qu'il levât la tête pour chercher l'endroit où se terraient les premiers. Ses beaux cabris au long pelage luisant devaient comme d'habitude ruminer çà et là, au gré de leur caprice du moment, tandis que ses poules et ses canards occupaient, au contraire, comme toujours, le coin le plus obscur de son logis.

Derrière eux, juste à main droite, dans une sorte de renfoncement, se dressait une poignée de sagaies fichées en terre et s'étalaient, à même un monceau de vieilles marmites, de paniers sans emploi, de crânes d'antilopes que la dartre des moisissures léprait de stigmates, les nasses qu'il tendait aux poissons de la Tomi, des arcs débandés, ses boucliers de guerre et de cérémonie, les besaces en peau de cabri dont il ne manquait jamais de se munir chaque fois qu'il prenait la brousse, des masques de danse et de parade, des carquois hérissés de sagettes, ses outils de forgeron et ses couteaux de jet.

Quant à Pieurrorr et à Poueupoué, les deux petits chiens roux, sournois et hargneux que Yassi lui avait donnés en cadeau de bienvenue, le jour même où il avait enfin repris au village la place qui était la sienne...

Mais à quoi donc allait-il se laisser entraîner? Le chien est un animal immonde. Se ravale à son rang, qui daigne lui faire largesse d'une pensée.

A cette réflexion, qui situait dans son esprit traditionaliste l'ordre des rapports d'homme à chien, Kossi, appuyant lourdement son menton sur ses genoux, contempla, d'un œil distrait, le feu qui flambait grand train et hocha la tête à plusieurs reprises, en soupirant avec lassitude et découragement.

L'affreux cauchemar qu'il venait de faire! Ce pal, qui avait défoncé d'outre en outre la malheureuse Yadélé! Ces fourmis rouges! Les cris de Yangama!...

Et maintenant, ombres parmi les ombres et privés de sépulture, Yangama et Yadélé, fille de Yangama, passaient le plus clair de leur existence seconde, à mettre en état les souterraines plantations que le dieu nain Koliko'mbo possède en l'autre monde.

Mais en vertu de quel enchantement ne parvenait-il pas à

les oublier, pas même la nuit, quand il dormait à poings fermés?

Ils le poursuivaient de lune en lune, le harcelaient d'une saison à l'autre, le traquaient, le forçaient dans son sommeil, le délogeaient de son repos.

Le reste de la nuit coula ainsi. Kossi, roide comme une termitière, tirait la leçon de ce mauvais souvenir.

Pauvre Yangama! Aya, pauvre Yadélé!

Les bûches chantaient doucement les tièdes chansons du feu.

Aya, Yangama! Aya, Yadélé!

Il entendait, comme voilés, presque irréels, le tam-tam des crapauds, le cri des rapaces nocturnes.

Aya! Yangama! Aya! Yadélé.

Après tout, c'était bien fait pour eux. Ils avaient manqué aux traditions. Les traditions ne les avaient pas manqués.

Ce bruit?... Ce n'était que Poupou, le vent, qui lamentait sa plainte autour des villages de Krébédjé, en l'effeuillant d'arbre en arbre et en affouillant les herbes lourdes de rosée.

Mais le gémissement des herbes mouillées, le chant flou des feuilles moites, la plainte du vent et même ce ricanement d'hyène qui troublait la brousse de loin en loin, retentissait moins, pour le moment, à ses oreilles, que n'y retentissaient les derniers râles vomis autrefois par Yadélé et Yangama, tous deux du village de Krébédjé, et tous deux condamnés à mort, il y avait deux saisons de pluies en ça, par le tribunal de Ngakoura, en assemblée plénière de « somalés », pour avoir commis le crime d'inceste...

Pourrait-il jamais oublier Yadélé, les fourmis rouges, le pal, Yangama, les juges, l'oracle de Kadangba?

Et pourtant, l'atroce vision, qu'il s'appliquait maintenant à évoquer dans ses moindres détails, semblait se dérober peu à peu à ses yeux intérieurs.

Où donc s'en allait-elle? Elle s'était éloignée de lui à l'improviste, était rentrée en elle-même comme un escargot dans sa coquille. Il aurait voulu la rattraper, la retenir. Il n'était déjà plus temps. Sa fuite avait été trop soudaine.

D'ailleurs, comment faire pour la reconnaître? Inutile de le tenter. Elle venait pourtant de participer à sa vie et lui appartenait, comme lui appartenait la case où il était.

Mais il avait beau faire, il ne se rappelait plus rien des circonstances qui l'avaient fait naître et par suite ignorait les maîtres-mots qui pouvaient la ressusciter.

Il avait néanmoins l'impression qu'aux confins de sa mémoire, un je ne sais quoi d'inexprimable et d'inquiétant se dissimulait à ses recherches, et que ce je ne sais quoi de trouble et de fluide était le souvenir qui lui avait faussé compagnie avec tant de brusquerie, qu'il en éprouvait depuis comme de la gêne, une gêne bizarre qui n'aurait pas tardé à dégénérer en angoisse, si elle n'avait disparu, elle aussi, tout à coup, cédant sa place à d'autres souvenirs, qui tous se rattachaient à la période de quatre saisons sèches et de quatre saisons de pluies durant laquelle on avait peu à peu débarbouillé de son ignorance le présomptueux « Ndoulou » qu'était le Kossi de ce temps-là et fait de lui un « Somalé » promis au destin le plus éclatant.

Il avait, en attendant, profité à merveille des leçons qu'on lui avait données. Ses maîtres les meilleurs n'avaient plus rien à lui enseigner. D'aucuns, même, s'inclinaient déjà devant ses lumières. Nombre d'anciens se portaient garants de son savoir. Il incarnait, d'après eux, les traditions bandas dans ce qu'elles avaient de plus strict. « Nous partirons », confiaient-ils volontiers à qui voulait les entendre, « nous partirons, le cœur en repos, quand Koliko'mbo jugera le moment venu de nous attacher pour toujours à sa personne. Kossi sera là pour nous remplacer. Notre sagesse, nos conseils et notre expérience sont devenus siens. Nul ne sera plus apte que lui à maintenir nos petits-neveux dans le droit chemin des traditions que nous avons pieusement héritées de nos pères ».

La vertu des plantes et l'art de guérir les maladies n'avaient plus de secrets pour lui. Les maux de tête, les maux de ventre, les maux de dents et les divers malaises dont les noirs ont accoutumé de se plaindre, ne résistaient jamais bien longtemps à ses sortilèges.

Il était de notoriété publique qu'il transmettait sa pensée à distance et jetait des sorts sur qui bon lui semblait.

La pluie obéissait à ses incantations, le gibier à son appel. Il connaissait les moindres nuances du langage somalé, et, de ce langage, les formules les plus denses, les termes les plus

hermétiques, qui rendent visible à ses seuls possédants la face de Ngakoura.

Il avait, d'autre part, appris, comme tout le monde, à lire au son les messages sonores qui courent la brousse nuit et jour, de tam-tams en tam-tams et d'un village à l'autre, portés par l'eau et par le vent. Mais non content d'avoir appris à les lire, il excellait aussi à les transmettre.

Il savait, enfin, mieux que personne au monde, que les morts dominaient les vivants, qu'ils vivaient dans leur village, à l'ombre de leur ombre, d'une vie autre et susceptible, attentive et quiète et que, dans leur propre intérêt et dans celui de leur descendance, les vivants étaient tenus de rendre aux Mânes de leurs ancêtres, sinon tous les jours, du moins à époques fixes, les devoirs, les honneurs et les sacrifices qui leur sont dus.

Il est vrai qu'il avait chèrement payé sa maîtrise et son autorité présentes. Il lui avait fallu, pour la mériter, franchir les différents grades et échelons de la hiérarchie « somalé » et subir les dures épreuves qui donnent accès à l'initiation supérieure des Gbangavas ou Anciens et aux clartés qu'ils dispensent.

De ces épreuves, on ne lui en avait épargné aucune. Il les avait toutes abordées le sourire aux lèvres, sachant qu'il jouait sa vie.

Jamais un mot, jamais une plainte n'étaient sortis de sa bouche. En deux ou trois circonstances, sur le point de défaillir, il n'avait néanmoins ni cillé ni bronché.

Pas un de ses muscles ne s'était crispé. Il ne s'était raidi qu'en lui-même, y avait puisé la force de sourire encore et obligé sa volonté à prendre barre sur la douleur.

Yassi l'attendait au village. C'était pour la rejoindre qu'il supportait les tortures qu'on lui faisait endurer. Il reverrait Yassi. Yassi deviendrait sa femme, malgré Krébédjé et quoi que fît Tougoumali. Yassi l'assistait de sa présence invisible. Il ne souffrait pas. Elle était là. Il n'avait pas le droit de souffrir ni d'échouer dans ses tentatives, s'il voulait qu'elle fût à lui. Il avait pénétré si avant dans la connaissance de Ngakoura, dieu du vaste domaine des Mânes, qu'il lui fallait réussir coûte que coûte ou bien mourir.

C'était la loi. Il ne pouvait l'ignorer, ni qu'elle fût impitoyable. Qui prétendait s'élever jusqu'à Ngakoura et s'arrêtait en cours d'initiation, avant que de s'être identifié en lui, n'était pas digne de conserver la vue plus longtemps.

Mais Kossi avait réduit tous les obstacles, triomphé de toutes les épreuves et conquis sa place, une place de choix, parmi l'élite de ces âmes fortes et de ces cœurs solidement trempés que Ngakoura délègue au pays des hommes et qui lui servent d'interprètes quand il lui plaît de transmettre au vulgaire ses mandements.

Yassi pouvait être fière de lui. Il connaissait tout ce qu'homme peut connaître vivant sur terre, sous terre, dans l'air ou dans l'eau.

Il n'était pas, d'autre part, de danse d'initiation qui ne lui fût familière.

Une simple indication des trompettes en bois ou des balafons; un roulement des maillets de bois plaquant le tam-tam de leurs accords différents sur le double abcès des li'nghas béants de vide; un clappement de langue, un battement de mains, une note, un cri, moins encore et, les yeux étincelants, possédé de l'ivresse de la cadence, en proie à l'enchantement des rythmes — pas, voltes, entrechats, mômeries, changements de pied — il dansait à corps perdu et mimait toutes les danses, toutes les « yangbas » : la danse de l'éléphant, la danse du rhinocéros acariâtre et coléreux, la danse de l'hippopotame, la danse du bœuf sauvage, aux cornes en forme de couteau de jet, la danse de l'antilope-cheval, la danse du lion; la danse de Mourou, la panthère, la danse de l'hyène, la danse du phacochère dans une plantation d'ignames ou de patates douces, la danse du cynocéphale saccageant une bananerie, la danse du pangolin, la danse du fourmilier, la danse du rat palmiste, la danse de la mangouste en quête de serpents, la danse du serpent python fascinant des poules ou des macaques, la danse du charognard, la danse de l'oiseau mange-miel, la danse du moustique, du fourou, du taon et de la tique, la danse du cancrelat, de la punaise et du termite, la danse de la fourmi rouge et de la fourmi-cadavre, la danse du pou, la danse du ver, la danse de l'araignée aux longues pattes, la danse du margouillat et celle de son frère grand, le caïman.

Chaque fois qu'il lui arrivait de se rappeler, comme il était en train de le faire, les épreuves qu'il avait subies pour devenir ce qu'il était, il ressentait presque toujours au plus profond de l'être une sorte d'orgueilleuse douceur.

Elles l'avaient formé, à son insu, à la vie quotidienne, et à ce point armé contre la souffrance, qu'il pouvait marcher sur des charbons ardents ou se fourrer le bras dans un nid d'abeilles sans en être autrement incommodé. Il leur devait, enfin, d'avoir son temple personnel, son « bada ».

Or, il n'était pas de temple qui fût plus achalandé que le sien. Il ne se passait pour ainsi dire pas de jour où l'on n'apportât à son « bada » des cadeaux propitiatoires et où l'on ne le chargeât, lui, Kossi, d'intercéder auprès de Ngakoura en faveur de tel ou tel.

Tout marchait donc pour le mieux. Quelques lunes encore, il serait riche et pourrait payer la dot que Krébédjé...

Kékérékéé!...

Il sursauta. Le chant de son maudit coq venait de le tirer de ses rêveries.

Il ne faut jamais trop se fier au chant du coq. Un coq ne fait pas le jour. Toutefois, au bout d'un moment, il ne put que se rendre à l'évidence.

Le jour s'était mis en route. Impossible d'en douter plus longtemps. Des bruits, des craquements autres que ceux que l'on entend pendant la nuit, travaillaient le chaume de sa toiture, le bâti de sa case.

D'étranges frémissements couraient de-ci de-là. Les cabris ne tenaient plus en place. Les canards, pénétrés d'importance et confits en dignité, attendaient qu'on daignât leur donner le droit de disposer d'eux-mêmes. Les poules caquetaient, d'un air ahuri. Poueupoué et Pieurrorr, le museau collé au volet de la porte, classaient soigneusement au plus sûr de leur mémoire, les moindres indications olfactives qu'ils reniflaient dans le vent. Toutes sortes d'oiseaux chantaient. Le ricanement que les toucans ahanaient, au loin, à grand effort, se concertait avec le tapage des corbeaux, pour souligner les trilles sans fin que gazouillaient les gendarmes et les mange-mil.

De la brousse montaient des roucoulements de pigeons

verts et de tourterelles. Des volées de perroquets striaient l'air de cris stridents. Les cynocéphales hoquetaient leurs hognements d'un bord à l'autre de la Tomi. La vie animée n'était plus en sommeil. Il faisait froid. La nuit et ses ombres se diluaient en une sorte de honteux crépuscule où les ténèbres paraissaient être moins hostiles.

Kékérékéé!...

Kossi se leva à ce deuxième kékéréké. Son coq, pour une fois, avait raison. Il n'était plus temps de se laisser aller à ses souvenirs. La vie, de nouveau, le réclamait, comme elle l'avait réclamé la veille, comme elle le réclamerait le lendemain, et toujours, jusqu'à la mort.

Que lui fallait-il entreprendre? Forger pour Yassi de beaux bracelets de cuivre? Achever les fers de sagaie que lui avait commandés le frère du père de son vieil ami Katchina? Se rendre chez Krébédjé et le tuer, s'il se refusait encore à lui donner Yassi en mariage? Partir à la chasse, dans la direction de la rivière Kouma?

Par Ngakoura! à quoi se décider?

Il tira le battant de sa porte. Ses poules, ses cabris, ses canards et ses chiens, s'engouffrant dans l'ouverture béante, se ruèrent aussitôt dehors, le laissant face à face avec ses pensées.

Que faire? Il ne se le demanda pas davantage.

— Kossi, mon ami, Kossi, mon ouandja, — lui disait Katchina qui venait de se glisser dans sa case, — j'ai besoin de toi, aujourd'hui. Voici pourquoi. Je suis tombé hier, en rentrant des M'Boulous, sur une piste de phacochères. Je l'ai suivie un bon bout de temps. Sache qu'elle aboutit à un marigot autour duquel j'ai relevé foison de traces d'antilopes et de bœufs sauvages. Accompagne-moi. Nous rapporterons au village beaucoup de viande...

Il ajouta, voyant que Kossi demeurait hésitant :

— Comment, la chasse ne te dit plus rien? La viande non plus? On m'a changé mon Kossi! Kossi n'est plus un vrai banda. C'est Tougoumali qui sera content d'apprendre ça! Personne n'ira plus au « bada » de Kossi...

Mais assez plaisanter. Kossi, Yassi compte sur toi, ainsi que Yamanga, ta mère et ton père, Doutomikoh, le forgeron.

Il n'appartient qu'à toi, rien qu'à toi, de faire plaisir à ta future femme, au père de ta future femme, à celle qui t'a porté pendant neuf lunes, à ton père et à moi-même.

Ceci dit, tu viens, n'est-ce pas?

Kossi s'arma sans dire un mot et suivit Katchina.

Pieurrorr et Poueupoué, en le voyant partir, se collèrent à ses talons.

Rien de notable ne se produisit jusqu'au premier marigot. Poueupoué et Pieurrorr avaient fini par prendre les devants. On tolérait leur présence. Libre à eux de faire leur métier de chien...

Ils allaient, venaient, repartaient à fond de train, faisaient les fous, s'en donnaient à cœur joie, happaient l'herbe au passage, pour se purger, levaient la patte contre les troncs d'arbre qu'ils jugeaient dignes de cet honneur ou de cette marque de mépris, flairaient le large, tombaient en arrêt sur des crottins désséchés et aspiraient les secrètes indications que ces crottins recélaient, jappaient à s'étrangler, ou, le nez au ras du sol, semblaient parfois marcher avec le museau tout autant qu'avec les pattes.

— Ho! ouandja, mon frère-ami, — s'exclama Katchina, comme ils longeaient les anciennes plantations de Kossi, — ho! Kossi-o, te rappelles-tu, par hasard, le jour où nous avons failli tuer Moumeu, le caïman?

Un heureux sourire éclaira le visage de Kossi.

— Si je me rappelle ce jour-là, Katchina, — répliqua-t-il. — Comment peux-tu me poser question pareille? J'étais encore « Ndoulou » à cette époque. Et c'est juste quatre ou cinq sommeils après cet événement, que j'ai dû me séparer de toi et faire retraite loin du village où nous sommes nés.

— Io, Kossi.

— A propos, donne-moi des nouvelles de cette vieille fripouille de Moumeu?

— Ce mangeur de chiens crevés?

— Qui mangeait aussi femmes, cabris et petits enfants à l'occasion.

— Réponds que tu n'en sais rien, si jamais on te le demande, car il n'a plus reparu par ici, depuis le jour où nous lui avons fait apprécier le goût de la sagaie.

Seul Doppélé au cou pelé pourrait, peut-être, nous dire où il se trouve, lui qui tient compte en son gésier de toutes les charognes qui lui tombent sous le bec.

Rien n'est pourtant moins sûr. Il n'empêche que voici bien longtemps que nous n'avons eu le déplaisir de revoir Moumeu dans la Tomi. Selon moi, il a dû finir par crever en quelque trou des blessures que nous lui avions faites.

— Plaise à Ngakoura que tu dises vrai, Katchina. Mais j'ai dans l'idée qu'il n'est pas mort et que je le reverrai, je ne sais où ni quand, avant que le sort contraire ne me fasse quitter ce monde pour les villages de Koliko'mbo.

— Grand bien lui fasse. Il était pourtant assez vieux pour faire un mort, — ricana Katchina.

— Je pense exactement la même chose de Tougoumali et de Krébédjé, chaque fois que je les rencontre, — jeta avec rudesse le fils de Yamanga et de Dotoumikoh.

Katchina jugea prudent de ne plus souffler mot. Kossi était de ces caractères qu'il ne faut jamais heurter de front. Mieux valait lui donner toujours raison, même et surtout quand il avait tort.

Du reste, Katchina ne faisait, en agissant de la sorte, que se conformer à la loi commune.

Il n'était personne qui ne ménageât Kossi, depuis qu'il participait de nouveau à la vie du village. On le célébrait pour sa force, pour son endurance, pour son courage, pour son savoir. Il excellait à la chasse, à la pêche, n'avait pas son pareil pour la danse. On le donnait, tout bas, pour le successeur éventuel de Krébédjé. Il avait hérité, disait-on aussi, de son père Doutomikoh, l'art de forger à la perfection le fer des sagaies et le fer des houes.

Mais si l'on respectait son savoir, on le craignait encore plus qu'on ne le respectait, car tout le monde était d'accord pour voir en lui un grand sorcier et pour affirmer qu'il entretenait jour et nuit commerce d'amitié avec les bons et mauvais esprits qui disposent à leur gré de la vie humaine...

Il faisait beau. L'air tiède emmêlait, démêlait la tignasse des feuilles, le parfum des menthes sauvages, l'odeur des roniers en fleurs.

Pieurrorr et Poueupoué poursuivaient leurs jeux et leurs

investigations. Le nez mobile, l'oreille au vent, les yeux vifs, la queue haute, ils trottinaient, galopaient, quêtaient le gibier à droite, à gauche, se coulaient dans la brousse, qui se refermait sur eux en crissant, rejoignaient le sentier en quelques bonds, grattaient leurs tiques, à coups de pattes colérieux, en poussant de petits gémissements de détresse, s'ébrouaient, et, la gueule ouverte, la langue pendante, le mufle froncé, les flancs haletants comme soufflets de forge, attendaient, à l'ombre du premier arbre venu, d'avoir été rejoints, puis dépassés par Katchina et Kossi, pour reprendre leurs courses et leurs ébats.

Les deux amis marchaient tous deux d'un bon pas. Rien n'échappait à leur vigilance, ni les accidents du terrain, ni les allées et venues de Poueupoué et de Pieurrorr.

Ils ne perdaient pas non plus, chemin faisant, un traître mot des conversations que tenaient entre eux les tam-tams. Ils humaient enfin, machinalement, sans y prendre garde, avec le plus grand soin, les effluves que le vent essaimait par bouffées.

Ils se trouvaient déjà à près de trois marigots de Krébédjé, quand une lourde senteur de feuilles pourries, de fourmis-cadavres, de bouses délavées de purin, força l'entrée de leurs narines.

— Uhu! comme ça pue, — marmonna Kossi, qui se boucha le nez et cracha de dégoût, dans la direction opposée à celle d'où provenait le relent. — Pour sûr, Bassaragba, le rhinocéros et sa famille ont établi leur campement dans ces parages.

Et s'adressant à Katchina :

— Fais comme moi, mon Katchina, pour conjurer le mauvais sort et ouvre l'œil. Surveille les chiens, surtout Pieurrorr. Il a oreille fine et flair excellent. Son nom, par ailleurs, t'indique suffisamment que sa vaillantise le porte à s'esquiver à légèreté de pattes dès qu'il entend l'ombre d'un bruit.

Puis se parlant tantôt à lui-même, tantôt à Katchina :

— Qu'est-il donc venu chercher par ici, celui-là? Yaba! c'est bien la première et dernière fois qu'on en verra un... Marche doucement, Katchina, pala-pala. On m'avait dit qu'on en rencontrait non loin de Combélé, dans certains marais de la Kouma, chère à Konon, l'hippopotame. Mais

ici... Tiens, Katchina, tu vois ces empreintes? En voici d'autres, plus petites. Ce sont celles de Bassaragba et des siens. Or, partout où séjourne Bassaragba, il y a danger de mort. Tu le sais, du reste, aussi bien que moi.

Bizarre, tout de même, reprit Kossi, quand tout risque fut écarté. Ce n'est certainement pas aujourd'hui que ce gros cochon à cornes gîte dans le sous-bois marécageux que nous venons de traverser. J'y ai chassé, autrefois, des fils et des frères de Mbala, l'éléphant. Jamais de rhinocéros. Il y en a un, maintenant, et sa famille est avec lui. Comment se fait-il que personne, jusqu'ici, n'ait remarqué ni signalé sa présence?

— Par ici, — fit Katchina, entre haut et bas.

Ce disant, il obliqua sur sa gauche, et se dirigea vers un large plateau de latérite, qui dominait la vallée de la Tomi.

Il s'arrêta, quand il l'atteignit, mit ses mains en visière sur les yeux et regarda droit devant lui.

— Qu'est-ce qu'il y a? — interrogea Kossi, s'immobilisant à son tour.

— Les yeux de Kossi, mon frère-ami, mon ouandja, sont-ils morts? — persifla Katchine, à mi-voix.

Il n'avait pas achevé sa raillerie, qu'il vit les yeux de celui-ci s'agrandir de convoitise et de saisissement.

Un troupeau d'antilopes rouges paissait tranquillement la brousse marquetée de touffes d'arbres et d'arbrisseaux, là, à trente ou quarante portées de flèches de l'endroit où, sagaie au pied, il se tenait épaulé à Katchina.

Et quel troupeau! Impossible de le dénombrer à vue de nez. Il comptait pour le moins autant de têtes de kangas qu'on a de doigts multipliés par dix dans chaque main.

Aha! La belle chasse qu'ils allaient faire, Katchina et lui. Quel malheur que Kizikani, Alaouala et Djékédé ne les eussent pas accompagnés comme toujours! Sans cela, que de pièces au tableau. C'est Yassi qui serait contente, ce soir! Et Yamanga, la vieille maman de Kossi! Et Doutomikoh! Et Krébédjé!

Katchina prit place sur une roche. Kossi l'imita. Il se sentait maintenant plein de feu et n'attendait que le moment d'agir.

— Le vent est pour nous, — exposa le premier. — Le

soleil n'est pas trop haut. Nos antilopes kangas broutent et ruminent en paix. Les douves dodues qui grouillent autour de leur cerveau et tiennent sans cesse en éveil leur prudence naturelle, ne les ont pas encore prévenues que nous les épiions. Ce n'est que plus tard qu'elles songeront à se mettre à couvert dans le sous-bois que nous avons laissé derrière nous. Nous avons donc toutes les chances. Mon plan, je crois, nous permettra d'en tirer parti. Je te le livre.

Tu vois ce gros fromager auquel s'adosse une termitière? Tu vas te cacher derrière lui, avec Pieurror et Poueupoué, pendant que je tournerai le troupeau qui nous fait face.

Si je peux, comme je le pense, mener ma manœuvre à bonne fin, je surgirai tout à coup de la brousse, en poussant des clameurs féroces et en me démenant comme un cynocéphale qui a chu par mégarde sur un nid de fourmis rouges.

Le troupeau entier, bramant d'effroi, foncera, tête baissée, dans ta direction. Je me rabattrai sur toi, au pas de course. Et je serais, je te l'avoue, scandalisé au plus haut point, si, te connaissant comme je te connais, tu ne réussissais pas, d'ici que je te rejoigne, à faire mordre la poussière à deux ou trois de ces malheureuses petites antilopes kangas.

Sur ce, tiens-toi prêt. Je m'en vais...

Kossi rampa vers son poste. Ses deux chiens le suivirent. La brousse avait enlisé Katchina.

Il empauma sa sagaie par la hampe et attendit, en promenant ses regards de tous côtés.

Une dizaine de charognards, dont Doppélé au cou pelé, se chamaillaient à quelques pas de là en claudiquant, sautelaient cahin-caha, donnaient, pour prendre leur vol, d'amples coups d'ailes brefs, montaient vers le ciel, comme un cri, planaient à faible hauteur, faisaient « uhi-uhi », le cou tendu et pattes crispées sous le jabot, puis les ailes brusquement repliées, se laissaient brusquement retomber.

Ils s'envolèrent, soudain, tous ensemble, et se mirent à tournoyer dans l'air, en manifestant une agitation inusitée.

« Attention, fils de Yamanga, pensa Kossi. Il va se passer dans un instant quelque chose de pas ordinaire, si j'ai bien compris le langage de Doppélé au cou pelé... »

Bassaragba nous aurait-il suivis, par hasard? Non. La

chose est impossible. Nous sommes trop loin de sa souille. Au surplus, Bassaragba, bien qu'il ne fasse pas grand bruit quand il se déplace, n'a pas la discrétion de Bokorro, le serpent python.

Par conséquent, si c'était lui, je l'aurais sans doute entendu venir. Or je ne vois même pas voleter, grises au-dessus des herbes, ses commensaux ordinaires, les calaos qui l'épouillent de leur bec courbe, tout en lui servant de sentinelles.

Bien mieux, ni Poueupoué ni Pieurrorr...

Il chercha des yeux où se trouvaient ses deux compagnons horizontaux. Ils s'étaient plaqués à ses pieds, contre la termitière, et la queue ramenée sous le ventre, le poil hérissé, les oreilles rabattues, le cou rentré dans les épaules, ils tremblaient de tous leurs membres, en claquant des dents, face au plateau de latérite où Katchina avait quitté Kossi pour se rendre à son travail de rabatteur.

Kossi se tourna tout d'une pièce, regarda du côté que Pieurrorr et Poueupoué fixaient avec effroi et eut juste le temps de voir une énorme bête, qui bondissait sur lui, gueule ouverte.

Il avait sa sagaie en main. Un réflexe détendit son bras. L'arme, poussée à fond, disparut dans le trou béant.

Un craquement sec : la sagaie pète, hampe broyée à ras de gueule, et Mourou, la panthère, lacère l'air de ses pattes monstrueuses, car c'est elle qui s'est ruée sur Kossi, ou plutôt sur ses chiens.

Mais elle ne pense plus à présent, qu'à éventrer l'homme qui lui a enfoncé sa sagaie dans la gorge.

Ah! que ne l'a-t-elle dévoré, lorsqu'il n'était qu'un petit d'homme, geignant, la nuit, dans la case de sa maman.

Elle voudrait le mettre en pièces, réduire en boue sanglante ce mauvais singe sans pelage, qui vient, en grimpant à un arbre, d'échapper au châtiment qui l'attendait!...

De vrai, elle n'a plus le temps de s'occuper de lui ni des deux chiens qu'elle convoitait. La sagaie a déchiré sa gorge, perforé ses poumons. Elle bave des flots de sang, hoquette désespérément, tâche, de ses griffes, à extraire cet os de fer de l'endroit où il s'est fiché, s'y acharne, la rage au ventre.

Elle a beau se démener : l'os ne bouge pas de place.

Une fureur sauvage la secoue alors. Elle ne voit plus rien, n'entend plus rien, pas même le bramement des antilopes rouges qui s'enfuient, là-bas, au galop, ni les cris de Katchina hélant Kossi, ni les « uhi-uhi » de la bande de Doppélé.

Elle fait des bonds insensés, se roule sur le dos, sur le flanc, éraille les roches de coups de griffes, mord de ses crocs ensanglantés le sol fendillé de sécheresse.

L'os est toujours là où il ne devrait pas être, l'os qui la tue peu à peu, peu à peu. Car, obscurément, elle comprend qu'il ne s'en ira jamais, quoi qu'elle fasse.

Pourtant, bien qu'épuisée par la lutte qu'elle soutient, elle ne se résigne pas à mourir, elle ne veut pas qu'il soit dit qu'elle n'a pas tout tenté pour vivre.

Doucement, lentement, avec précaution, comme si elle cherchait à dépister son ennemi, elle ramasse ses muscles pour un suprême effort, fait, en voltant sur elle-même, un bond prodigieux et retombe, à bout de souffle, masse flasque.

C'est la fin. Elle n'en peut plus. Elle s'allonge sur le flanc, tout de son long, au pied de la termitière rougie de sang, et râle, d'une voix rauque, en faisant aller sa queue et ses pattes, avec des gestes convulsifs.

Ses poumons ont encore de grands halètements sourds, espacés, profonds, qui se raréfient. Elle essaie, une dernière fois, de dresser son mufle, comme pour menacer la brousse.

Un dernier hoquet, et ses pattes se détendent, l'une après l'autre, de plus en plus, les griffes détirées.

Puis ses yeux se vitrent, deviennent fixes. Et le bourdonnement des premières mouches à charogne s'abat sur elle.

Mourou, la panthère, est morte.

Ce que voyant, Doppélé et son clan se perchent sur le fromager dont l'ombre semble veiller le cadavre chaud de Mourou.

Les gendarmes qui y nichent, craignant pour leurs couvées, s'emploient de leur mieux à les en expulser. Mais sachant que leur place est là et non ailleurs, Doppélé et les siens feignent de ne rien comprendre aux tumultueuses palabres des petits oiseaux au ventre jaune, et attendent gravement, posément, en fientant de temps à autre sur les vaines piailleries de ces avortons nourris de grains, que Kossi et Katchina aient fini

d'écorcher Mourou, pour aller lui rendre à leur tour les devoirs funèbres qui lui sont dus, en se livrant sur son corps aux succulents travaux de mutation, de transsubstantiation et de nettoyage que font de jour les charognards, de nuit les hyènes et les chacals, de jour et de nuit les vers, les fourmis rouges et les fourmis-cadavres.

II

La nuit tombait, tranquille et belle, quand Kossi rentra à Krébédjé, flanqué de ses deux chiens et suivi de Katchina, qui portait sur ses épaules la dépouille de Mourou.

Il trouva le village en révolution, mais ne s'en étonna point outre mesure, ayant capté dans le vent, pendant qu'il le ralliait, certains messages de tam-tams où il était question de rixes à main armée qui avaient eu Krébédjé pour théâtre.

Il avait cru comprendre aussi, un peu plus tard, qu'on priait, par la même voie, un certain Kossi de planter là ses occupations présentes et de rebrousser chemin au plus vite.

Il avait machinalement obéi aux prescriptions de la brousse et pressé le pas, bien qu'il ignorât, en fin de compte, si c'était de lui qu'il s'agissait.

Il n'était pas en effet le seul bandade la région qui s'appelât Kossi. Il aurait pu, à la rigueur, savoir si c'était après lui qu'on en avait, si les tam-tams émetteurs avaient pris soin, au préalable, de notifier à l'espace leurs indicatifs d'appel. Ils avaient malheureusement négligé de le faire. Or les Kossi ne manquaient pas, à la ronde. Ils pullulaient au contraire. Il y en avait chez Konon, dont les villages s'échelonnent sur la route menant à Djouma et à Togbo. Il y en avait chez Badjakoro, qui tient les Marches de la Kouma, et chez Bagaza, qui commande tous les sentiers convergeant sur Combélé, abstraction faite, cela va de soi, des Kossi grands et petits, maigres ou gras, qui prospéraient en veux-tu en voilà, sur la route de Marali, en ces embryons de villages qui servent de trait d'union entre les bandas établis en deçà ou au delà de la Tomi et ceux qui sont restés sur les bords de l'Ouahm, patrie de leur race.

Il n'avait pas fait dix pas dans le village, que Djékédé et Kizikani se chargeaient de le renseigner.

Il avait bien fait de revenir. Que n'était-il, ce jour-là, resté chez lui! Tougoumali avait cherché noise à Doutomikoh et l'avait grièvement blessé d'un coup de poignard en pleine poitrine.

Cela s'était passé vers ce moment de la journée où Lolo, le soleil, se repose, comme chaque jour, un instant au milieu du ciel, et contemple avec satisfaction son œuvre de lumière, avant que de se rendre au ponant, pour s'y soustraire, une nuit de plus, à la poursuite d'Ipeu, la lune.

Tout le monde marchait à fond pour Doutomikoh, contre Tougoumali. Les Anciens, en particulier. Ils rappelaient que les traditions refusaient à quiconque le droit de se faire justice soi-même; que Doutomikoh était un des leurs; qu'il avait été le chef du village.

Enfin, Krébédjé, poussé en sous-main par Yassi, avait consigné Tougoumali dans sa case, jusqu'à ce qu'une décision intervînt à son sujet.

Kossi les écouta, les dents serrées. Somalé, et l'un des plus hauts dignitaires de la caste des somalés, force lui était de s'en remettre entièrement en la justice du tribunal de Ngakoura.

Il fallait toutefois que ce dernier fît vite et bien. Sinon il tuerait Tougoumali de ses propres mains. Il en avait désormais le droit. Le geste de son rival avait eu pour résultat de lever l'un des interdits qui se dressaient jusqu'à ce jour entre le courroux qu'il nourrissait contre lui et le désir qu'il avait de le rayer du nombre des vivants.

On ne doit jamais s'amuser comme mari et femme avec la femme d'autrui, ni élever la voix quand on parle avec un de ses semblables, ni se livrer sur lui à des voies de fait, ni essayer de le tuer.

C'est du moins ce qu'on lui avait appris, au cours de ses quatre saisons de pluies et de ses quatre saisons sèches d'initiation.

Mais, d'autre part, on lui avait enseigné aussi que l'honneur des siens était chose sacrée et que, sous peine de passer pour un lâche, pour un chien, on devait toujours prendre fait et cause pour eux, même s'ils avaient tort.

C'est tout bouillant de ces pensées que Kossi se présenta au chevet de son père. La case était pleine de gens qui aidaient les trois femmes de Doutomikoh à le veiller. Celui-ci, les yeux clos, reposait sur le petit lit déclive où on l'avait étendu.

Bidima se tenait à sa gauche, Yeunou à sa droite. Quant à Yamanga, assise sur un tabouret tripode ouvré en plein bois, clouté de cuivre et bas de pied, elle maintenait sur ses vieux genoux décharnés le buste de leur mari commun, cependant que Mounou et Toutoulé, les deux grandes boyesses de Doutomikoh, éventaient à tour de rôle le malade, avec un éventail de fortune, ou essuyaient tantôt d'un revers de main, tantôt avec un bouchon de paille, des feuilles sèches ou un morceau de bois, le sang qui suintait de sa blessure ou qui se coagulait aux commissures de ses lèvres.

Un bon feu de bois projetait sur ce tableau sa flamme haute.

Tout le monde se tut dans la case : Kossi, penché sur son père, l'examinait.

Quand il eut fini de le faire, Yamanga lui conta, d'une voix dolente, comment le malheur s'était produit.

Lolo, le soleil, n'avait pas tout à fait atteint le milieu de sa course. Doutomikoh et Krébédjé devisaient tous deux à l'ombre de la paillote aux palabres. Le vieux Banga, qui est la raison même, était des leurs. Alaouala aussi. Et Bokolobo, et Tougoumali, et une poignée des camarades habituels de Kossi.

On faisait, paraît-il, des projets pour les prochaines chasses au feu. Krébédjé disait que, depuis quelque temps, des bruits singuliers couraient la brousse, bruits dont les populations qui voyagent en pirogues sur la Tomi et la Grande Eau, semblaient se faire les propagateurs bénévoles.

Les bonnes vieilles pipes en terre circulaient de bouche en bouche, et l'on se racontait, tout en les fumant, certaines histoires de haut goût.

A on ne sait trop quel moment au juste, comme les conversations chômaient, Doutomikoh avait demandé à Krébédjé, sur le ton de la plaisanterie, s'il allait bientôt se décider à marier Yassi à Kossi.

A quoi Krébédjé avait répondu : « Ton bouc, s'il veut ma chèvre, n'a qu'à me la demander, d'abord parce qu'elle ne

veut que lui, qu'elle n'a jamais voulu que lui et que ça ne date pas d'aujourd'hui, ensuite parce que la renommée du fils de Yamanga est peu à peu devenue si grande, qu'elle s'étend, il n'est personne ici qui ne le sache, jusque chez les sabangas de la Kémo et jusque chez ces enfants de chiens que sont les mandjias de la Ouaoua et de Combélé; enfin, parce qu'il nous fait honneur à tous, et que je suis sûr qu'il me paiera, au fur et à mesure de ses possibilités, la dot que vaut Yassi! »

Nouvelle interrogation de Doutomikoh, pour savoir de Krébédjé s'il lui permettait de répéter à Kossi la conversation qu'ils venaient d'avoir en public.

Krébédjé avait simplement répondu d'un clappement de langue, appuyé d'un signe de tête affirmatif. Sur ce, Tougoumali s'était levé, s'était précipité sans mot dire sur Doutomikoh et, dégainant son kamba, pa! — elle fit claquer son index contre son majeur et son pouce réunis — il le lui avait planté droit dans un poumon.

On avait alors transporté Doutomikoh dans sa case. Elle ne savait rien de plus, si ce n'est que Doutomikoh allait mourir.

Kossi garda bouche cousue durant ce récit. Il n'avait pas acquis pour rien cette maîtrise de soi dont se glorifiaient les initiés de son rang.

Il n'avait pourtant perdu ni une exclamation ni une syllabe, en dépit de sa feinte indifférence, de ce que sa vieille maman Yamanga venait de lui narrer.

Ainsi, son rêve de toujours n'était plus un rêve! Yassi et lui allaient dorénavant pouvoir dormir côte à côte, près du même feu, sous le même toit!

Ngakoura était bon, qui avait bien voulu lui accorder ce bonheur! Et Doutomikoh, dont la paternelle habileté avait su le lui préparer!

Son « baba », il ne le remercierait jamais assez! Mais dans quel état l'avait donc mis ce Tougoumali de malheur! Aya! qu'il était mal en point, ce pauvre baba. Il souffrait de le voir si bas, lui qu'il avait connu si vigoureux. Ses narines s'étaient pincées, ses joues cavées. Il le vengerait. Le sang appelait le sang. Il tuerait Tougoumali, même si ce misérable payait

le prix du sang. Il le tenait, cette fois, et ne le lâcherait plus. Il ferait vraiment beau voir que justice ne lui fût pas rendue.

En attendant, il soignerait son « baba » de son mieux, le guérirait.

Il le regarda fixement. Doutomikoh ne bougeait toujours pas. Il se mit à genoux devant lui, dans la posture d'un suppliant, prit dans ses mains la main droite du blessé, que la fièvre dévorait de son feu sans flamme et sans fumée, et se l'imposa sur le front.

Il resta ainsi longtemps, songeant à tout ce qu'il allait mettre en œuvre pour sauver son baba.

Il prendrait la brousse au petit jour, pour y chercher certaines herbes dont il connaissait les vertus cicatrisantes, mais sacrifierait d'abord sur l'autel de son temple particulier ou « bada », les deux poulets blancs qu'il s'engageait d'ores et déjà à offrir à Ngakoura en offrande piaculaire et propitiatoire.

A son retour, il danserait, en costume de cérémonie, tout autour de la case de Doutomikoh, deux ou trois de ces danses d'exorcisme qui neutralisent le mauvais œil et chassent les malins esprits, avant de disposer, à toucher le seuil de son logis, sur des claies exprès, les gri-gris, sachets et amulettes qui déjouent les conjurations et les vénéfices des jeteux de sort.

On verrait plus tard s'il y avait lieu de recourir à l'efficace de philtres ou talismans spéciaux.

Le silence ambiant pesait si lourd qu'on percevait distinctement, de l'intérieur de la case, les milliers de bruits dont fourmillent la brousse des ténèbres : chants de cigales fondus en un immense crissement ininterrompu; stridulement de grillons; vols de cancrelats et de bousiers; mugissements de crapauds-buffles, froufrous de termites qui travaillent en leurs galeries, zézaiements de moustiques, rondes du vent dont les soupirs s'exténuent au large, sur les herbes et sur les feuilles; vagissements des chutes de la Tomi; lointains ricanements d'hyènes en chasse; sibilements de chauves-souris; rumeurs du village, tam-tams circonvoisins.

A la fin Kossi se leva, comme tiré de bas en haut par une force invisible. Puis, se tenant des deux mains la tête, il

commença à chanter d'une voix monotone, qui semblait venir d'un autre monde, et qui n'était que celle de la douleur filiale :

Ia, babao ! Tu étais le meilleur des pères,
Et voici que l'on t'a blessé.
Ia, babao ! Tu étais le meilleur des maris,
Et voici que l'on t'a blessé.
Ia, babao !

Il continua à répéter le même vocero, en piétinant le sol sur place.

Personne ne prêtait attention à ce qu'il chantait et il ne prêtait attention à personne.

La case était cependant pleine à craquer de gens qui se montraient Kossi du doigt, à la dérobée. D'autres, bouche bée, guignaient ses moindres gestes, comme s'ils les trouvaient nouveaux ou surnaturels.

L'atmosphère du lieu, qui ne sentait déjà que trop le boucan, le manioc sûri, la fumée, la sueur, le fumier et la pourriture, devenait de plus en plus irrespirable.

Les conversations avaient repris. De l'état du blessé il n'était plus question. On avait mieux que ça. On ne pensait qu'à se communiquer, d'un air convaincu et mystérieux, les propos que Katchina et ses amis étaient en train de répandre par le village.

Ia, babao ! Tu étais le meilleur des pères,

ne cessait, pendant ce temps, de psalmodier Kossi,

Et voici que tu es blessé.
Ia, babao ! Tu étais le meilleur des maris,
Et voici que tu es blessé.

Murmures étouffés et chuchotements, un singulier va-et-vient s'était établi entre le dehors et le dedans. On partait aux nouvelles. On revenait, porteur de détails inédits, de précisions confinant au prodige.

— Je vous l'avais toujours dit, — affirmait l'un, — Kossi est un homme-panthère. Regardez ses yeux.

— Tu prends tes folies pour des réalités, — répliquait un autre, — si tu crois qu'une panthère s'est réincarnée en lui. Kossi est un homme comme vous et moi, rien qu'un homme. Seulement il a sur nous l'avantage d'être un grand sorcier,

et, quand il lui chaut, de faire des miracles du genre de ceux dont nous nous entretenons en ce moment.

— Ehein!... ehein!... — approuvait-on en chœur.

— Le plus grand sorcier que les bandas, qui sont, n'en déplaise à ces excréments de mandjias, les plus intelligents parmi les hommes, aient jamais connus jusqu'à ce jour.

— C'est vrai, ça... très vrai. Les Anciens, en tout cas, sont unanimes à le prétendre.

— Et savez-vous comment il s'y est pris pour tuer Mourou, grand frère tacheté de Paka, le chat sauvage?

— Non, non, — répondit-on.

— Nous savons, — acheva quelqu'un, — qu'il a tué Mourou, la panthère, et que Mourou n'a même pas pu le blesser.

— Eh! bien, moi, voici ce que j'en sais, — repartit l'homme bien renseigné. — Je le tiens de Katchina en personne que je quitte à l'instant même.

— Tchii!... Tchii!... Abo Katé... Abo Katé... Silence... Taisez-vous... Écoutons-le...

— Katchina a compris tout de suite, quand Kossi et lui ont rencontré Mourou, que la bête tachetée qui leur faisait face n'était pas une panthère ordinaire, car, de mémoire d'homme, on n'a que rarement l'occasion d'entendre parler de panthère chassant en plein jour.

Katchina se préparait néanmoins à l'éventrer de sa sagaie, quand le fils de Yamanga lui a fait signe de rester coi. Et voici le miracle! Kossi n'a pas fait un pas en arrière. Il s'est contenté de fixer ses yeux dans les yeux de Mourou, comme fait Bokorro, le serpent python, gros mangeur de poules, quand il veut fasciner Lé-treu, le crapaud.

Après quoi il a marché sur Mourou, qui tremblait et faisait sous elle à la manière de Bacouya, le cynocéphale, quand il a peur, lui a ouvert la gueule avec la même facilité qu'on peut ouvrir Péké, l'huître, rien qu'en l'exposant au feu, et a fiché sa sagaie de chasse dans la gorge de la bête tachetée.

Voilà ce que Katchina a vu comme je vous vois...

Des jurons, des exclamations s'entrecroisèrent.

— Dène-dzam!

— Iche!

— Ya-ba!

— Ngakoura!

— Io!

Le timbre des voix, qui s'était peu à peu élevé, s'abaissa.

Le blessé venait d'ouvrir les yeux et faisait des mains et de la tête de faibles gestes.

Il voulait parler. Chacun, retenant son souffle, se pencha vers lui pour mieux percevoir ce qu'il allait dire.

Mais juste à ce moment, l'on entendit des voix qui appelaient :

— Ho, Kossi-o! Ho! Kossi!... Krébédjé te mande près de lui. Ho! Kossi... Il veut t'entretenir sans retard d'affaires te concernant.

Kossi ne pouvait pas ne pas obéir à l'ordre qu'on lui intimait. Krébédjé était son chef de terre. A ce titre, il lui devait, en toutes occasions, soumission et déférence. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, les traditions étaient rigides.

En conséquence, sans interrompre ses :

Ia babao! Tu étais le meilleur des pères,
Et voici que l'on t'a blessé.
Ia babao! Tu étais le meilleur des maris,
Et voici que l'on t'a blessé.
Ia babao!

Il transforma son piétinement sur place en une sorte de danse en avant, pesante, frénétique, désespérée, et se dirigea vers la sortie.

Tout le monde se rua sur ses pas, tant on était curieux de savoir ce qui allait se passer chez Krébédjé.

Peu après le départ de Kossi, Doutomikoh, le forgeron, commença à délirer, dans sa case soudain vide, entre ses trois femmes et ses deux boyesses, cependant que, dehors, tout en haut et tout au fond de la nuit, le ciel caressait son visage tatoué d'étoiles au plat du couteau de jet de la lune.

RENÉ MARAN

(*A suivre.*)

LA SAISON THÉÂTRALE A BERLIN

L'inauguration de la saison théâtrale 1932-1933 eut lieu au milieu d'un désarroi général. La situation politique faisait présager de grosses tempêtes et enveloppait l'avenir de l'Allemagne d'un brouillard de plus en plus impénétrable. La situation économique empirait de ce fait, continuellement, et faisait baisser la tête à ces Allemands optimistes qu'ont toujours été les hommes de théâtre berlinois. La situation artistique était non moins désastreuse : non seulement quelques théâtres importants ne pouvaient plus rouvrir leurs portes, mais même M. Max Reinhardt, le maître incontestable de la scène allemande, venait de quitter la direction de ses théâtres, n'étant plus en mesure de faire face aux difficultés financières et de s'occuper plus longtemps des questions administratives. Jusqu'à 1929, c'était son frère Edmond qui s'en chargeait, M. Max Reinhardt lui-même se vouant exclusivement à la partie artistique. Après la mort d'Edmond Reinhardt, le grand artiste dut, à contre-cœur, se charger à son tour de la partie administrative. Mais au bout de deux ans, il s'aperçut qu'il lui était impossible de remplir plus longtemps les deux fonctions à la fois, puisqu'il ne pouvait exercer chacune d'elles qu'aux dépens de l'autre. Il se résigna alors à louer ses théâtres à MM. Karlheinz Martin et Rudolf Beer, tout en s'engageant à y organiser, au cours de l'année, quelques mises en scène. Ainsi, il devenait hôte dans sa

propre maison. En même temps que M. Reinhardt se séparait de ses théâtres, M. Léopold Jessner abandonnait la direction de la scène d'Etat. Tout cela changeait radicalement la physionomie artistique de Berlin.

Néanmoins, on aurait peut-être pu le protéger contre les effets désastreux de la triple crise, si la décadence littéraire ne s'était accentuée, éloignant ainsi le public, de plus en plus déçu, du théâtre vivant : à part la pièce de Chlumberg, *Miracles autour de Verdun*, aucune nouvelle pièce de valeur n'a pu être mise à la disposition des directeurs. Cette constatation est d'une importance capitale et c'est ce fait-là qui a donné le coup de grâce à la scène allemande : la saison théâtrale qui vient de s'écouler devint ainsi, du point de vue financier et littéraire, la plus désastreuse sans doute que Berlin ait connue depuis des générations.

Il est nécessaire de faire cette constatation, dès le début, car elle explique mieux que tous les autres phénomènes l'effrondrement du théâtre allemand. Même en tenant compte de la crise économique sans précédent, qui se généralise et s'accentue sans cesse, il est impossible de ne pas s'apercevoir que les théâtres en auraient moins souffert, s'ils avaient eu à leur disposition des pièces de valeur, capables d'intéresser le public, restreint il est vrai, mais toujours suffisant pour faire vivre la scène. Si le théâtre n'est, en temps normaux, pour une grande partie d'habitués, qu'un divertissement, qu'un moyen de se montrer en public ou de « tuer » son temps, il devient un refuge moral à une époque où tout est incertain ou menacé. C'est là qu'on vient chercher des émotions plus fortes, une action plus émouvante, capable de faire oublier les événements du jour et d'arracher le spectateur à ses soucis. Les dramaturges allemands n'ont pas rempli cette tâche qui leur incombait en premier lieu et cela à un moment où la scène aurait eu, plus que jamais, besoin d'eux.

Le théâtre germanique a souvent souffert du manque de répertoire dramatique qui n'a presque jamais pu pourvoir à lui seul les quatre cents scènes allemandes. Mais il faisait alors appel aux répertoires français, anglais, russe, scandinave et cela dans une mesure telle que nulle part, à ce qu'il me semble, on n'a joué autant de pièces étrangères qu'en Allemagne.

Or, cette année, l'étranger n'a pas pu fournir au théâtre germanique le répertoire nécessaire. Peut-être l'intrusion de la politique en est-elle responsable; mais on aurait pu, jusqu'à un certain point, sans doute, surmonter cet obstacle si des pièces de valeur avaient été offertes.

L'Allemand, très nationaliste, n'était pas, jusqu'à ces derniers temps, xénophobe. Il aimait les produits étrangers, surtout en matière d'art, de littérature et de théâtre. Même la guerre n'a pas empêché les Allemands de se délecter au répertoire des pays dits ennemis. Venu, pour la première fois, en Allemagne en 1919, j'ignorais moi-même ce fait si important. Le hasard m'ayant très tôt mis en contact presqu'ininterrompu avec M. Max Reinhardt, son répertoire d'après-guerre m'a incité à le comparer avec celui d'avant 1919 en général. Les constatations que j'ai pu faire à cette occasion furent frappantes et je me rappelle encore la stupéfaction des lecteurs français, lorsque, en 1930, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la direction du *Deutsches Theater* par ce grand artiste, j'ai publié dans un journal de Paris le répertoire français de M. Reinhardt. Même à présent, si l'on veut connaître le répertoire préhitlérien de la capitale allemande, on ne pourrait faire mieux que d'étudier la liste des pièces jouées au *Deutsches Theater*, aux *Kammerspiele* et à la *Komödie*.

Eh! bien, en dressant la liste des pièces jouées sur ces scènes depuis un quart de siècle, on s'aperçoit que les auteurs qui arrivent en tête sont des étrangers : Shakespeare et Bernard Shaw. C'est après eux seulement que viennent Frank Wedekind et Gerhart Hauptmann. Gœthe n'y occupe que la cinquième place et Schiller la sixième. Puis, Strindberg et Ibsen pour la Scandinavie; Tolstoï pour la Russie, et pour la France, Molière qui, par le nombre de représentations, occupe la neuvième place! Tandis que le norvégien Ibsen, dont la gloire européenne a pris naissance à Berlin, n'y arrive que le onzième! C'est dire combien Molière est populaire en Allemagne et combien la traduction de M. Ludwig Fulda en est admirable. M. Reinhardt n'a jamais monté une pièce de Corneille, mais il a souvent joué Racine. Un fait émouvant : le 31 octobre 1918, *onze jours avant l'armistice*, donc au moment le plus pathétique

de la guerre, alors que l'armée allemande se trouvait en pleine déroute, il monta *Phèdre*! Je crois que cet exemple est unique dans l'histoire du théâtre européen pendant la Grande Guerre.

D'une façon générale, celle-ci n'a pas empêché M. Reinhardt de jouer des pièces des auteurs « ennemis ». C'est ainsi que, en 1915-1916, eurent lieu sur ses scènes cent soixante-treize représentations de pièces françaises; en 1916-1917, quatre-vingt-quatre; en 1917-1918, quarante-sept. En revanche, les deux premières saisons d'après-guerre marquent un certain recul : les pièces françaises se jouent moins. Ce qui donnerait raison aux Allemands affirmant que la guerre aurait provoqué chez eux moins d'animosité contre la France que le Traité de Versailles et celui-ci moins que l'occupation de la Ruhr.

Dès que ce territoire fut évacué, le nombre des représentations de pièces françaises a atteint sur les scènes de M. Reinhardt le chiffre de cent quinze pour passer à cent cinquante-huit en 1925-1926, et à quatre cent quatre-vingt-huit (dont cent vingt-deux sur sa scène viennoise) en 1926-1927. Ce nombre correspond aux années de Locarno et de Thoiry; il dépasse de beaucoup tous ceux des saisons précédentes.

Depuis la fin de la guerre, deux mille deux cents représentations de pièces françaises eurent lieu sur les scènes de M. Reinhardt, y compris six cent soixante-huit à Vienne! (Il est à noter que son théâtre de Vienne, *Josefstädter Theater*, n'existe que depuis l'hiver 1924.) Aux chiffres cités plus haut — qu'il importe de faire connaître en France — on pourrait encore ajouter un certain nombre de représentations des mêmes pièces par sa troupe en tournée, dans des villes de province. Et en comptant, de 1925 à 1930, douze mois de clôture, cela ferait, cinq ans durant, plus d'une représentation française par jour rien que sur les scènes de M. Reinhardt! Il est vrai qu'à partir de la saison 1927-1928, cette courbe décroît rapidement : de cent soixante et onze, ce nombre tombe à soixante-dix-huit en 1928-1929, remonte l'année suivante à cent quatre-vingt-quatre pour retomber au cours des trois dernières années plus bas encore. Cette décroissance est due surtout à la nature des pièces françaises de date plus récente auxquelles le public allemand préféra les comédies anglo-saxonnes. En outre, ces dernières années furent moins stériles en pièces allemandes

que les précédentes : elles ont révélé M. Ferdinand Bruckner, avec *Le mal de la jeunesse, Les Criminels, Elisabeth d'Angleterre,* ou bien M. Zuckmayer, ou bien encore les deux nouvelles pièces de M. Gerhart Haupmann, *Dorothea Angermann* et *Avant le coucher du soleil,* qui ont fait salle comble, durant des mois.

D'une façon ou d'une autre, la disparition lente des auteurs français des affiches berlinoises n'a été due, jusqu'à l'avènement de Hitler, à aucun sentiment de chauvinisme, puisque même, au cours des premiers mois de cette saison, dominée fatalement par M. von Papen et l'approche certaine du national-socialisme, on a donné, sur les scènes berlinoises, quelques pièces françaises. Je n'en citerai que trois ayant eu un certain retentissement : *Fanny,* de M. Marcel Pagnol; *Jean de la Lune,* de M. Marcel Achard et *Prenez garde à la peinture,* de M. René Fauchois [1].

De toutes ces pièces, c'est *Fanny* qui eut le succès le plus considérable. Elle fut jouée au *Théâtre Populaire,* sur cette admirable *Volksbuehne,* érigée avec les deniers des ouvriers et qui est — ou, plutôt, était —, après celle de M. Max Reinhardt, sans doute la meilleure scène de Berlin.

Jean de la Lune n'a pu obtenir le succès qu'il eût mérité pour des raisons qui ne dépendaient nullement de M. Achard. En effet, les frères Rotter ayant fait faillite, le *Theater in der Stresemannstrasse* n'a pu survivre à la banqueroute de ses directeurs que durant quelques jours seulement et uniquement grâce au dévouement des acteurs et de tout le personnel de la maison. Quelle que soit la qualité d'une pièce et de ses interprètes, une faillite sensationnelle, au lendemain même de la répétition générale, est néfaste pour tous : elle rend le

1. Il convient, cependant, de signaler *L'Amour en Rhénanie* de M. René Lauret, jouée au *Theater am Schiffbauerdamm,* dans la mise en scène de M. Serge Sax. Cette pièce, d'analyse psychologique si fine, eut moins de succès que les précédentes. La raison en est due surtout à l'attitude hostile de la majeure partie de la presse berlinoise qui a pris violemment à partie l'auteur, sans dout parce qu'il est correspondant du *Temps* et que sa pièce, traitant du problème de rapprochement franco-allemand, contient nécessairement une critique — aussi généreuse que mesurée — de certaines erreurs allemandes. M. Alfred Kerr, dont il sera encore question au cours de cette étude, a fait (dans le *Berliner Tageblatt*) justice de ces attaques, en consacrant à *L'Amour en Rhénanie* un feuilleton enthousiaste.

public méfiant, elle jette un discrédit sur l'auteur et les acteurs qui furent pourtant excellents.

Moins heureuse auprès de la critique que les deux pièces précédentes, *Prenez garde à la peinture* a réussi à gagner la faveur du public, et cela dans une mesure telle que le nombre de représentations en dépassa de beaucoup celui des pièces de MM. Pagnol et Achard. Le succès a été dû en grande partie à la charmante mise en scène de M. Victor Barnowsky qui, après une vie laborieuse et pleine de mérites, vient d'être obligé de quitter ses théâtres et l'Allemagne.

Il n'en reste pas moins vrai que de tous les auteurs étrangers, c'est M. Bernard Shaw qui remporta, au cours de la dernière saison, le succès le plus considérable et — à vrai dire — le moins mérité, quoi qu'en disent ses admirateurs. M. Bernard Shaw est très aimé en Allemagne, à tel point que, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, feu Gustave Stresemann, alors ministre des Affaires étrangères du Reich, lui envoya une lettre officielle de félicitations. Nous avons déjà pu constater que ses pièces furent jouées à Berlin plus souvent même que celles du plus grand écrivain allemand contemporain, M. Gerhart Hauptmann. Lui-même a reconnu que sa cavalcade triomphale à travers le monde eut pour point de départ (ce qui fut aussi le cas d'Ibsen), la capitale germanique. Cette année, ce ne fut plus M. Reinhardt mais les frères Rotter qui l'ont réintroduit à Berlin : au *Lessing-Theater*, ils reprirent *Pygmalion*; au *Stresemann-Theater*, ils créèrent la dernière pièce du vieux dramaturge irlandais sous le titre allemand : *Zu wahr, um schön zu sein*, « Trop vrai pour être beau. »

J'avoue que cette pièce m'a déçu profondément. Non seulement l'intrigue — ou la fable — en est nulle, comme d'ailleurs dans la plupart de ses pièces, mais même le dialogue, ses paradoxes, d'habitude si brillants, son esprit pétillant, en un mot tout ce qui fait le charme et la grandeur du théâtre de M. Shaw, m'ont semblé ne plus être à la hauteur de ses autres pièces. Évidemment, on y reconnaissait, parfois, la griffe du maître, le puissant auteur de *Sainte-Jeanne* et de *César et Cléopâtre*, on s'y amusait d'un vif éreintement de la médecine (ce thème favori de l'auteur), on saluait d'un rire sincère et d'applaudissements frénétiques certaines allusions aux événe-

ments politiques, on s'amusait à entendre un officier colonial anglais recommander à ses subordonnés de s'exprimer avec prudence quand il s'agit des exercices de tir ou des projets militaires, car la Société des Nations a ses espions partout et qu'ils sont, dans les colonies, plus vigilants qu'ailleurs... Tout cela était très drôle, mais, en fin de compte, trop maigre et trop décousu pour former une pièce, dont le premier acte, par exemple, était sans rapport aucun avec les suivants. Néanmoins, le public allemand est resté fidèle à son favori et *Trop vrai pour être beau* a pu être joué plus de cent fois — succès qu'aucune pièce allemande n'a pu enregistrer au cours de toute la saison.

Le répertoire étranger de cette année ne venait, dans sa majeure partie, ni de France, ni des pays anglo-saxons, mais de la Hongrie. Non seulement l'opérette ayant eu le plus gros succès de l'année, *Bal au Savoy*, est du Hongrois Paul Abraham, mais, bien que les pièces policières fussent habituellement fournies par les pays anglo-saxons, la meilleure œuvre de ce genre, au cours de la saison, est du nouvel auteur magyar, M. Ludwig Zilahi : *La nuit du 17 avril*. Son compatriote le plus célèbre, M. Franz Molnar, si aimé des Allemands, a tellement déçu, cette fois, ses admirateurs, que ni le grand metteur en scène qu'est M. Max Reinhardt, ni le grand comique qu'est M. Max Pallenberg, ni la réputation même de l'auteur n'ont réussi à sauver les apparences. Sa nouvelle comédie, *Harmonie*, au titre pourtant si suggestif, a connu un fiasco extraordinaire. Échec d'ailleurs bien mérité, car aucune œuvre représentée à Berlin, au cours de la dernière saison (si riche en dissonances!), n'a semblé aussi confuse que cette *Harmonie*. La leçon qui s'en dégage est que même trois grands noms ne sont pas capables de donner le change, et la pièce, jouée devant une salle vide, a disparu du répertoire au bout d'une vingtaine de représentations, juste le temps nécessaire pour préparer un nouveau spectacle.

Un autre auteur hongrois, M. Julius Hay, jeune, et écrivant en allemand, s'est révélé, grâce à deux pièces, dramaturge de talent, bien que, souvent, incohérent. Un de ses drames, *Dieu, Empereur et Paysan*, fut joué au *Deutsches Theater*. Certaines scènes, au cours desquelles l'auteur met aux prises

le pape Jean et l'empereur Sigismond au Concile de Bâle, provoquèrent l'indignation des catholiques. Ce fut une bonne aubaine pour les nationaux-socialistes qui exploitèrent immédiatement ce mécontentement d'ordre exclusivement sentimental et réussirent à en faire un scandale politique tel que, au bout de quelques représentations, la pièce dut disparaître de l'affiche du théâtre.

Un autre dramaturge hongrois qui a fait couler beaucoup d'encre au cours de l'hiver dernier : M. Ædœn Horvath, connu déjà par d'autres pièces, s'est présenté sur la scène de M. Barnowsky avec sa nouvelle œuvre *Kasimir et Caroline.* Une pièce d'inspiration populaire, comme toutes ses autres pièces d'ailleurs, et possédant toutes les qualités et tous les défauts de ces dernières. L'action se passait, cette fois, non plus comme l'année précédente, dans la délicieuse forêt viennoise, mais sur le *Pré d'octobre* de Munich, où chaque automne a lieu une fête traditionnelle que l'auteur dépeint avec des couleurs extrêmement vives. Il y représente, comme dans sa pièce *Contes de la forêt viennoise,* des petits bourgeois en fête, des amants ne délaissant pas leurs affaires en plein enivrement sentimental, des jeunes filles n'oubliant pas leurs intérêts, même aux moments les plus pathétiques. C'est ainsi que Caroline, une jeune fille d'apparence pourtant sentimentale, se détourne de son fiancé, dès que celui-ci perd sa place de chauffeur, pour s'offrir à un vieux Munichois ventru et dégoûtant, mais disposant d'une grosse fortune. Les décors changent, la scène tourne presque continuellement et l'on voit toutes les péripéties de l'action, que Horvath dépeint avec le talent d'un peintre en mosaïque. Rien ne lui échappe, son œil scrutateur voit tout et, malheureusement, il montre tout, avec minutie — une minutie méchante, ou « rosse » si l'on veut, qui finit par agacer le spectateur. C'est la particularité de ce dramaturge d'enlever à tout événement le halo poétique dont il est enveloppé pour ne montrer que la répugnante laideur morale de l'humanité. En somme, un talent vigoureux mais âpre, un observateur consciencieux mais de parti pris, un peintre de mœurs, disposant d'une palette extrêmement riche, mais dont les tableaux sont déplaisants.

Un autre trait encore se dégage des pièces de M. Horvath,

un trait qui apparaît aussi chez M. Hay : ses pièces se composent de multiples tableaux extrêmement puissants, mais qui, pris ensemble, ne forment pas une pièce. Tout y est scénique, chaque scène est un joyau magistralement ciselé, admirablement enchâssé, mais quand on les a toutes vues jusqu'au bout, on a le sentiment d'avoir assisté à la représentation d'une douzaine de pièces différentes, n'étant liées entre elles par aucune action centrale. Je ne sais si ce trait ne caractérise que ces deux jeunes auteurs hongrois ou s'il est commun au jeune théâtre magyare tout entier. En Allemagne en tout cas, M. Horvath fait école et son influence sur certains jeunes auteurs est indéniable.

Quant aux auteurs allemands, on en a joué, cette année, fort peu à Berlin. Et si l'on a pu en voir quelques-uns qui, sans être allemands, écrivent en allemand, comme le Hongrois Hay, le mérite en revient en premier lieu au directeur passager des théâtres de M. Max Reinhardt, M. Karlheinz Martin, qui a dû — au bout de cinq mois d'exercice et avec un déficit considérable — abdiquer à son tour. Mais ce court passage lui a suffi pour marquer de son empreinte une partie de la saison et la rendre moins stérile qu'elle ne l'aurait été sans lui. C'est lui qui a mis admirablement en scène les deux pièces de Chlumberg et de M. Hay, c'est lui qui a repris deux drames de M. Gerhart Hauptmann, en leur insufflant une vie nouvelle et en en tirant les effets les plus prodigieux. Pour une activité de cinq mois à peine cela touche vraiment au prodige. Mais comment, demandera-t-on, a-t-il pu alors, en si peu de temps, faire faillite? La faute en est aux admirables mais coûteuses mises en scène qui n'auraient été « rentables » que si les pièces en question avaient atteint le nombre de représentations qu'on était en droit d'espérer. Par malheur, la pièce de Chlumberg soulevait des problèmes très graves, et — nous venons de le voir — la pièce de M. Hay servit de prétexte aux nazis pour provoquer un scandale qui obligea les directeurs à la supprimer du répertoire quelques jours seulement après la répétition générale.

Hans Chlumberg, l'auteur de la meilleure pièce de l'année, *Miracles autour de Verdun*, est mort, il y a un an et demi, pendant la répétition de sa pièce à Leipzig, en tombant avec

sa chaise dans le trou d'orchestre. Je ne connais aucune autre œuvre de cet auteur, mais je suis certain que, s'il vivait encore, il aurait toutes les chances de devenir le plus grand dramaturge allemand de notre époque. Car *Miracles autour de Verdun* est un chef-d'œuvre dans l'acception la plus large de ce mot, aussi bien du point de vue littéraire que du point de vue scénique. Néanmoins, ce drame extraordinaire n'a jamais pu, malgré ses hautes qualités, devenir une pièce populaire : pour les uns, elle rappelait trop la guerre; pour les autres, elle ne la glorifiait pas assez ou même la flétrissait trop.

Le sujet de ce drame étrange est une vision : vingt ans après la guerre, les morts reposant autour de Verdun, se réveillent, soulèvent leurs croix de bois ou leurs monuments en pierre et sortent des tombeaux. Ce sont des soldats de toutes les nations, Français, Anglais, Allemands, chacun parlant sa langue natale, mais tous arrivant à se comprendre, tous liés par le sort commun, par des souvenirs communs de guerre et par le long séjour dans des fosses communes. C'est dans ces immenses tombeaux qu'ils se sont réconciliés, qu'ils se sont éclairés les uns les autres sur le passé, pour se réveiller à présent à la vie commune. A peine sortis, ils sont pris d'un grand dégoût qui les ferait rentrer tout de suite sous terre. Ils sont écœurés par les nombreux visiteurs venant de tous les côtés du monde, avec le guide bleu ou rouge à la main, avec des jumelles autour du cou, pour contempler ce spectacle sinistre de millions de croix de bois. Il est vrai que l'on voit au cimetière encore d'autres personnes : des femmes en deuil, des veuves, des orphelins s'agenouillant sur les tombeaux de leurs proches, des gens aux visages pâles, de pauvres êtres inconsolables, plongés dans la prière et constamment dérangés par cette foule de voyageurs indiscrets. Ceux-ci s'arrêtent partout, pour regarder sans aucune gêne ces gens tourmentés par le souvenir. Ils posent des questions au guide qui les accompagne et qui leur donne des explications : sur ces pâles visiteurs, sur les tombeaux, sur les héros les plus célèbres qui y sont enterrés, sur les batailles qui se sont déroulées dans ces lieux, il y a vingt ans seulement et dont on a déjà presque oublié les noms.

La première sensation éprouvée par les ressucités est le

dégoût, un insurmontable dégoût des survivants oublieux et ingrats. Mais ils décident de quitter ces lieux quand même et de marcher sur les capitales de leurs pays respectifs. C'est un cortège sinistre de martyrs éveillés à la vie et voulant la réconquérir définitivement. Les patries leur ont promis la reconnaissance éternelle; les vivants leur doivent non seulement leur vie, mais le droit de vaquer à leurs affaires, de goûter des plaisirs, de jouir de tout ce que la patrie sauvée peut leur offrir de richesses et de beautés. Comment ne pas admettre qu'ils seront reçus à bras ouverts, que leur retour provoquera une joie délirante comme la terre n'en a encore jamais connue? Mais les ressuscités s'apercevront bien vite du contraire! Ce n'est pas la joie, mais l'épouvante qui, à leur approche, s'empare non seulement des gouvernements, en lutte avec le chômage, non seulement des jeunes qui ne voudraient d'aucune façon céder leur place aux revenants, mais même des veuves remariées qui ne savent que faire de ces revenants. Le président du Conseil français et le Chancelier allemand haranguent, tour à tour, les ressuscités, les invitant à retourner de bon gré dans leurs tombeaux, mais, à mesure que la phalange des fantômes voit plus clair, l'esprit de révolte se développe en elle. Bientôt, on appellera des soldats pour disperser ces importuns, pour les ramener à la raison, pour les obliger à rentrer dans leurs tombeaux, la vie de nos jours ne pouvant plus rien leur offrir. Dégoûtés de tout ce qu'ils viennent d'entendre et de voir, il ne leur reste rien d'autre à faire que de rentrer sous terre.

Tel est le sujet de cette pièce extraordinaire. Évidemment, cette vision n'est qu'un prétexte, permettant à l'auteur, lui-même ancien combattant, de soulever un important problème avec plus de force que l'on ne l'a fait jusqu'à présent : les droits des anciens combattants, des grands mutilés, des veuves de guerre non remariées que l'on oublie trop et dont les survivants et surtout les jeunes s'occupent peu ou pas du tout. *Miracles autour de Verdun* ne poursuit, au fond, d'autre but que de mettre en évidence cette ingratitude de la génération présente et d'élever une protestation véhémente contre l'oubli.

On comprend qu'un pareil spectacle n'ait pu satisfaire ni les vieux, ni les jeunes, surtout à une époque où l'Allemagne

souffre d'une multitude de crises, dans tous les domaines : politique, artistique, moral, économique... Malgré le grand retentissement que cette pièce eut dans la presse, elle a dû disparaître de la scène un mois à peine après la générale. Cependant, ce spectacle reste le souvenir le plus profond et le plus poignant de la saison. M. Karlheinz Martin y a donné, comme metteur en scène, toute sa mesure : la scène du cimetière, la marche des revenants, les harangues des ministres, le retour du soldat dans son village — tout cela révélait sans cesse le grand artiste qu'est M. Martin, sans doute le plus grand metteur en scène allemand, après M. Reinhardt.

Deux autres pièces de guerre, mais d'une valeur extrêmement médiocre, méritent d'être mentionnées en raison du succès qu'elles eurent auprès du public, un succès qui prouve que le drame puissant de Chlumberg n'aurait aucunement pu satisfaire le goût des Allemands. C'est d'abord la pièce du jeune auteur wurtembergeois, M. Érich Schaefer : *Le 18 octobre*, un drame patriotique, dont l'action se passe sur les champs de bataille de Leipzig en octobre 1813, mais dont les péripéties sont bien postérieures à la date indiquée dans le titre. Le but principal de cette pièce est de montrer la stupidité d'une guerre des Allemands contre leurs frères de race, c'est-à-dire la guerre entre Allemands, comme on en a vu souvent avant l'unification du Reich. Un lieutenant prussien réussit à s'introduire dans le camp des troupes wurtembergeoises alliées à Napoléon et essaie de les enrôler dans les rangs allemands. Un colonel souabe, président du tribunal de guerre, laisse ce lieutenant révolutionnaire s'échapper et, sans que personne ait appris sa complicité — pourtant passive — expie cet acte de haute trahison en se suicidant. Un vrai thème de composition d'écolier : la lutte entre deux devoirs. Les spectateurs, bouleversés et versant des larmes patriotiques, applaudirent frénétiquement.

Encore une pièce de guerre, dont l'action est déjà plus proche de nous : *La bataille de la Marne*, dont je ne me rappelle malheureusement plus le nom de l'auteur. Elle aussi eut un certain succès, dû moins à sa valeur littéraire ou dramatique qu'à la façon dont le sujet était traité. On y flattait les sentiments des revanchards allemands conscients

ou inconscients, en les instruisant des « vraies » causes de la débâcle allemande. On comprend que le général von Kluck, celui-là même qui a perdu cette bataille et qui pouvait se voir lui-même en scène, aussi innocenté que possible, ait applaudi frénétiquement!

On attendait à Berlin, avec une grande curiosité, la représentation de *La marquise O...*, la nouvelle pièce de M. Ferdinand Bruckner, une des figures les plus intéressantes du théâtre allemand contemporain. Mais — comme cela arrive souvent en Allemagne — cette belle œuvre a pris d'abord le chemin de la province pour n'atteindre la capitale que bien plus tard. C'est à Darmstadt qu'elle fut créée, mais le scandale que les nationaux-socialistes firent autour d'elle — d'ailleurs sans aucune raison — obligea le directeur du théâtre d'État de Hesse à en interrompre les représentations et c'est pourquoi la pièce de M. Bruckner (que nous avons pu lire dans les éditions de Fischer) n'a même pas pu atteindre Berlin.

***

En faisant le bilan théâtral de cette saison désastreuse, on s'aperçoit qu'elle a été — à Berlin comme en province — bien pauvre, en fait de nouvelles pièces allemandes. Si l'on y ajoutait même celles qui furent jouées après les élections du 5 mars, c'est-à-dire après l'avènement définitif de M. Hitler, on n'obtiendrait pas un résultat plus appréciable. Même la pièce raciste qui a fait le plus de bruit, celle de M. Hanns Johst : *Schlageter*, — que trois cents scènes allemandes se sont cru obligées de jouer, — est un produit tout à fait médiocre, aussi bien du point de vue dramatique que du point de vue littéraire. Schlageter fut un des premiers membres du parti national-socialiste, il fut fusillé en 1923, lors de l'occupation de la Ruhr, pour des actes de sabotage. M. Johst n'a tiré de sa vie que des scènes de reportage : la tendance, bien entendu, est de montrer que Schlageter fut le précurseur et le premier martyr du mouvement « naziste ». Son drame ne peut être comparé à aucune autre pièce de

ce genre, c'est-à-dire en évoquant un héros se sacrifiant pour la patrie ou pour une idée. Ceux qui, dans leur enivrement naziste, ont essayé de comparer l'auteur de *Schlageter* à Kleist, ne comprennent pas ou ignorent l'œuvre géniale de cet officier romantique.

Ce jugement ne découle nullement d'un point de vue politique opposé à celui de M. Johst. Nous jugeons une pièce non pas d'après les idées politiques qu'elle défend ou rejette, comme le font les hitlériens, mais uniquement d'après sa valeur littéraire et théâtrale, seul critère en matière d'art dramatique. Si l'on examine « Schlageter » sous cet angle, on s'aperçoit bien vite que le talent y fait complètement défaut. L'œuvre de M. Johst, le poète attitré du nouveau régime qui vient d'ailleurs de l'élever à la dignité de président de l'Académie de Prusse (en remplacement de M. Heinrich Mann, *dénationalisé*), confirme l'impression qui se dégage généralement de tous les produits intellectuels du national-socialisme : celui-ci n'a inspiré, jusqu'à présent, aucune œuvre littéraire d'une valeur quelconque : ni en prose, ni en vers, ni dans le domaine du roman, ni dans celui du théâtre.

En résumé, aucun des jeunes auteurs allemands (sauf Chlumberg) n'a laissé une empreinte caractéristique sur l'année qui vient de s'écouler. C'est de nouveau l'ombre du septuagénaire Gerhart Hauptmann qui la domine de très haut. On l'aperçoit sur toutes les scènes non seulement du Reich, mais de langue allemande en général. En Allemagne, en Autriche, en Tchéco-Slovaquie, en Suisse, partout où il y a des théâtres jouant en allemand, on a célébré l'œuvre de M. Hauptmann avec un éclat que jamais peut-être un auteur dramatique n'a connu de son vivant.

M. Gerhart Hauptmann, depuis tantôt quarante-cinq ans le maître incontestable et le réservoir intarissable du théâtre allemand, a pu assister à une renaissance de son œuvre qui a rempli de stupeur aussi bien ses détracteurs que ses admirateurs. Des centaines de scènes ont repris une vingtaine de ses pièces et ce fut partout un triomphe incontestable. C'est M. Karlheinz Martin qui en a commencé la ronde, sur la scène du *Deutsches Theater*, par *Rose Bernd* ou *Une pauvre fille*, selon le titre français. On connaît le sujet de cette pièce. Mais

son origine vaut, elle aussi, la peine d'être contée : M. Hauptmann, appelé comme juré dans le district silésien qu'il habite, a assisté au procès d'une pauvre fille paysanne qui avait étranglé son enfant naturel. Le procureur avait requis contre elle la peine de travaux forcés et tout le monde était certain que la jeune infanticide serait condamnée. Mais lorsque les jurés se furent retirés dans la chambre des délibérations, M. Hauptmann réussit à les convaincre de l'irresponsabilité de la désespérée et l'accusée fut acquittée à l'unanimité. Rentré chez lui, le juré-poète écrivit en quelques jours cette pièce, et, depuis lors, depuis trente ans, c'est une des œuvres les plus jouées en Allemagne. Au cours des dernières années, j'en ai vu plusieurs reprises à Berlin même, mais jamais elle n'a produit une impression aussi forte, aussi tragique qu'au cours de cet hiver au *Deutsches Theater*, où elle fut menée au triomphe par une jeune Viennoise que M. Karlheinz Martin a fait venir à Berlin. En vingt-quatre heures, mademoiselle Paula Wesseli est devenue la vedette favorite de la capitale allemande. Son succès fut tel qu'elle dut jouer son rôle sur quarante scènes de province.

M. Karlheinz Martin monta aux *Kammerspiele* encore une autre pièce de M. Hauptmann, *Michaël Kramer*, et le succès ne fut pas moindre. Au Théâtre d'État, M. Jessner mit en scène *La fuite de Gabriel Schilling*; au Théâtre Populaire, *Les rats*; au *Kuenstlertheater*, sa comédie *La peau de Castor*, la meilleure comédie de langue allemande sans doute; au *Schillertheater*, *La cloche engloutie*, une des pièces de Hauptmann les plus faibles, mais qui, par une fortune étrange, a été le plus souvent traduite en langues étrangères et jouée sur toutes les grandes scènes européennes.

J'énumère ici les reprises principales, celles qui — sauf la dernière, il est vrai, — constituaient un événement artistique, et j'en passe d'autres. Toutes ces reprises, quelle que soit la scène où elles ont eu lieu, ont fourni aux metteurs en scène de tout acabit et à des centaines d'acteurs, l'occasion de montrer combien ils savent se renouveler et varier leur art, prouvant par cela même la richesse de l'œuvre du grand dramaturge allemand.

Ce jubilé a repoussé à l'arrière-plan celui de Gœthe, dont le

bi-centenaire eut lieu le 28 août 1932. Le Théâtre d'État, après beaucoup d'hésitations, s'est enfin — bien après cette date — décidé à jouer les deux parties de *Faust*, ce beau poème allemand qui, jusqu'à ce jour, n'a pas encore trouvé sa véritable expression sur la scène berlinoise. C'est au Burgtheater de Vienne que Gœthe fut le plus dignement célébré. La mise en scène en fut confiée non pas à un professionnel, mais à un grand poète, à M. Richard Beer-Hoffmann, qui a fondu les deux parties du *Faust* en une seule et en a tiré un spectacle inoubliable. Après cette interprétation magistrale (où se distingua M. Raoul Aslan, dans le rôle de Mephistophelès) et cette mise en scène vraiment remarquable de M. Beer-Hoffmann, la représentation du poème gœthéen sur la scène d'État de Prusse a paru réellement médiocre. Non seulement la mise en scène de Lothar Muethel déçut profondément, mais les interprètes eux-mêmes furent au-dessous de ceux de Vienne. Et pourtant, ce fut M. Werner Krauss, le plus grand acteur de langue allemande, qui tint le rôle principal. Mais son Faust était trop bavard, et le rythme divin de la langue gœthéenne disparaissait complètement.

En somme, le bi-centenaire de Gœthe n'a inspiré aucun directeur berlinois. Aucun metteur en scène n'a eu à cœur de présenter quelques œuvres du grand poète sous un nouvel aspect. M. Reinhardt lui-même, ce grand magicien qui a rendu à la vie tant de pièces de Gœthe, enfermées jusque-là dans les séminaires de philologie germanique, comme des insectes épinglés dans des laboratoires, M. Reinhardt, en lutte avec des difficultés économiques de plus en plus insurmontables, n'a pas pu courir le risque d'une pareille entreprise. On a bien repris *Iphigénie*, pour quatre jours, avec madame Thimig dans le rôle principal, mais ce n'était qu'un pis aller, M. Reinhardt lui-même ne s'en mêlant guère. A un moment donné, j'avais espéré pouvoir lui suggérer une reprise de *Clavigo*, dont l'excellente adaptation de M. Gabriel Boissy eût pu provoquer un nouvel intérêt en Allemagne, cette pièce étant la plus vivante et la plus moderne de Gœthe. En outre, j'avais pensé qu'une adaptation française d'une œuvre classique allemande, mise ainsi à la portée de la génération actuelle, provoquerait chez les Allemands une

vive curiosité. Hélas! la lutte incessante avec les difficultés économiques et politiques ont rendu ce projet irréalisable.

Néanmoins, un des traits les plus caractéristiques de cette saison fut l'exploitation plus intense du répertoire classique. C'est ainsi que, en dehors de *Faust*, le Théâtre d'État a encore monté une comédie de Shakespeare et une tragédie de Schiller. Mais ces représentations n'ont rien ajouté à la gloire de ces auteurs, ni à celle du théâtre officiel de Prusse. En revanche, deux autres pièces classiques eurent, dans la mise en scène de M. Reinhardt, un succès retentissant, le plus grand que le *Deutsches Theater* ait pu enregistrer au cours de cette année : *Prince de Hombourg* de Kleist et *Le Grand Théâtre Mondial* de Calderon.

Prince de Hombourg est une des plus belles œuvres du théâtre romantique allemand. Officier lui-même, Kleist y exalte les vertus militaires de discipline, de patriotisme, de dévouement au prince régnant. La lutte engagée entre la communauté et l'individu, entre l'autorité du Grand Kurfürst et l'exaltation généreuse d'un jeune officier fougueux, le précoce général de cavalerie prince de Hombourg, est présentée avec un élan merveilleux. J'avoue que certaines scènes, malgré leur ingéniosité, ne disent plus rien au spectateur moderne qui a appris à douter de l'infaillibilité des chefs de gouvernements ou des chefs militaires. Ainsi, il serait, de nos jours, inimaginable qu'un général ayant voulu et remporté une victoire décisive, malgré la défense du Prince régnant d'engager la bataille, puisse être condamné à mort par ce même prince et que le dit général, après avoir sauvé, grâce à son initiative hardie, et la patrie et le trône du Kurfürst, accepte cette sentence avec stoïcisme. Un stoïcisme particulièrement impressionnant en l'espèce, car le jeune héros refuse la grâce que le Kurfürst lui-même serait prêt à lui accorder, pour ne pas donner l'exemple d'une désobéissance impunie et afin de ne pas affaiblir l'autorité de son Maître! C'est peut-être cornélien, mais monstrueux! Néanmoins, ce spectacle a infiniment impressionné le public et a atteint un nombre de représentations très honorable. Le mérite en revient à M. Max Reinhardt qui a infusé au théâtre classique allemand une vie nouvelle, comme aucun de ses contemporains n'avait réussi à le faire.

Le Grand Théâtre Mondial de Calderon fut l'autre grand succès du *Deutsches Theater*. J'ai eu la bonne fortune de voir la même pièce, peu de semaines après sa création à Berlin, dans la patrie même de l'auteur, au *Teatro Español* de Madrid, à l'occasion du deuxième anniversaire de la jeune république ibérique. M. Rivas Cherif, le directeur infatigable de cette scène nationale, en a fait une représentation extrêmement intéressante, très respectueuse du texte et dont la durée a atteint à peine une heure. Le spectacle qu'en a donné M. Reinhardt dura, sans que le texte fût remanié, plus de deux heures. Pourquoi et comment? C'est ici que nous touchons à l'élément essentiel du génie de M. Reinhardt qui le distingue si profondément des autres metteurs en scène : le don d'imagination, cette faculté extraordinaire de recréer l'œuvre d'un poète sans en altérer le texte. Oui, ce n'est pas le texte calderonien (admirablement adapté par le regretté Hugo von Hofmannsthal) qu'il a changé, mais il en a élargi l'action, comme le font les grands peintres illustrant certains passages d'un livre. On connaît le sujet de cette belle pièce espagnole — l'Univers distribuant aux âmes qui ne sont pas encore nées à la vie réelle les rôles qu'elles auront à remplir sur terre et les faisant jouer. Déjà au prologue, lorsque l'âme du mendiant se révolte contre le texte qu'on lui remet, on sent tout le tragique de ce qui se passera plus tard, bien que toute cette souffrance pressentie ne s'exprime que par des gestes muets. Les rôles distribués, M. Reinhardt place les « acteurs » dans des niches d'église où se trouvent d'habitude des sculptures de saints. Chaque fois que le moment arrive de mettre l'un de ces personnages en jeu, la figure figée se réveille de son sommeil de l'au-delà et se met en marche. Les premiers pas sont lourds comme ceux d'une marionnette en bois, puis, l'être naît peu à peu à la vie, on le sent se matérialiser sur la scène même, devenir chair et os, pour disparaître de nouveau, dans le néant, lorsque son destin a été accompli. Par ce jeu muet des personnages isolés ou par la mise en évidence du destin des foules, le texte de Calderon prend une signification de plus en plus symbolique. Le passage de l'homme ici-bas devient l'image de la vie universelle, avec ses problèmes éternels et insolubles, avec ses événements passagers, l'un chassant l'autre, avec ses lois immuables qui régissent

le monde au milieu de ses changements incessants : révolutions, bouleversements multiples. Le texte ne contient que des allusions, mais quelles images M. Reinhardt en fait surgir! Ainsi, au moment où le mendiant, désespéré, lève contre le roi, son bras armé d'une hache, pour frapper sa victime, M. Reinhardt plonge la scène dans une demi-obscurité. On voit confusément surgir une foule bigarrée, des révoltés de tout acabit, des sorcières, des bourreaux, des âmes damnées, des femmes affamées sortant du sous-sol, venant de tous côtés, descendant d'en haut, montant d'en bas, renversant et détruisant tout, jusqu'à ce que la mort s'installe sur le trône du roi assassiné. Ce tableau muet dure une dizaine de minutes. Tout à coup, la scène s'éclaire de nouveau, la foule a disparu, tout reprend son aspect antérieur, tous les personnages sont à leurs places et le mendiant commence à laisser retomber son bras. Que s'est-il passé? Nous avons eu sous les yeux la vision qui a traversé l'esprit du mendiant au moment où il allait commettre le meurtre. Nous avons entrevu, comme lui-même, le chaos que son geste aurait pu provoquer. Finalement l'homme s'en remet au jugement de Dieu. Dans les interprétations traditionnelles de Calderon, le mendiant lève le bras pour le laisser retomber tout de suite après. Mais l'instant si bref qui s'écoule entre ces deux gestes, M. Reinhardt le peuple des images qui envahissent tout à coup le cerveau du désespéré et l'épouvantent à un tel point qu'il renonce à son sinistre projet.

Cet exemple est choisi parmi maints autres. J'ai tenu à le citer abondamment, parce que M. Reinhardt est un élément de la saison théâtrale aussi important que les auteurs eux-mêmes, et je me suis arrêté longuement à sa dernière mise en scène parce qu'elle est peut-être celle qui met le mieux en relief le génie de ce grand artiste. Mais cette interprétation est aussi un *credo* qui peint l'artiste et l'homme à la fois. M. Reinhardt a déjà monté cette pièce calderonienne dans un cadre fort différent. Ce fut à Salzbourg, il y a onze ou douze ans, dans l'admirable église baroque que l'archevêque avait mise à sa disposition. Ce cadre, tout en lui permettant des effets qu'on ne peut pas atteindre au théâtre, ne l'autorisait pas à faire de cette représentation

une profession de foi aussi sociale que religieuse, à lui donner, comme il vient de le faire à Berlin, l'aspect du vrai théâtre mondial.

Cette dernière mise en scène est devenue, par la force des choses et sans que personne ait pu jamais le prévoir, le chant du cygne de M. Reinhardt en tant qu'artiste berlinois. Car peu de semaines après la répétition générale de ce spectacle, il fut chassé de ses théâtres — qui sont *sa propriété privée* — qu'il a dirigés, durant trente années, avec un éclat extraordinaire et une maîtrise étonnante. On a motivé cette mesure, aussi injuste que stupide envers le plus grand homme de théâtre allemand, par le fait que le *Deutsches Theater* est une institution d'art trop importante pour être abandonnée à la direction d'un Juif. Or, cette institution n'a pris cette importance et n'a atteint cette gloire universelle que grâce à M. Reinhardt. C'est lui qui l'a élevée jusqu'à un sommet d'art que jamais encore une scène allemande n'avait pu atteindre. M. Reinhardt, mis à la porte de sa propre maison, celle-ci ne vaudra, dorénavant, pas plus que n'importe quel autre théâtre allemand et peut-être même moins, quel que soit l'outillage de cette scène féerique. Car son nouvel inspirateur ne pourra être, selon toute vraisemblance, qu'un homme « moyen », fidèle au régime actuel il est vrai, mais, du point de vue de l'art, sans importance aucune, et, du point de vue de la technique pure, incapable même de se servir de cet instrument merveilleux qu'est la scène reinhardtienne. Un « successeur », sortant du néant comme ces marionnettes de la pièce de Calderon, auxquelles le magicien seul a su insuffler cette vie prodigieuse! Sans M. Reinhardt, sa scène disparaît, pour ainsi dire, de la scène. La preuve en fut fournie immédiatement après son départ, lorsqu'on enleva du répertoire *Le Grand Théâtre Mondial*, pour le remplacer par une pièce nationaliste — *Le Peuple éternel* — convenant mieux aux sentiments de l'Allemagne enfin réveillée. Ce spectacle a endormi si bien les spectateurs que le théâtre fut déserté du coup et, ne pouvant continuer à donner des représentations devant une salle vide, la nouvelle direction dut, au bout de trois jours seulement, renoncer à la pièce nationaliste pour reprendre *Le Grand Théâtre Mondial* avec la mise en

scène de l'indésirable Juif, afin de pouvoir nourrir les acteurs.

***

Le théâtre de la feue république allemande laissait paraître trois sommets, dont les pointes rayonnaient bien au-delà des frontières allemandes : M. Max Reinhardt, M. Gerhart Haupmann et M. Alfred Kerr, le critique d'art dramatique berlinois le plus important du dernier quart de siècle. Qu'on ne s'étonne point de voir rapprocher ce nom aux deux autres! M. Alfred Kerr, lui aussi, dirigeait la scène, mais depuis la salle, comme d'autres la dirigent dans les coulisses. Il s'occupait de tous les éléments qui constituent le théâtre : depuis le répertoire jusqu'à la mise en scène, l'éclairage, la peinture des décors. Par ses critiques, parfois sévères jusqu'à l'injustice, il rappelait le théâtre allemand constamment à l'ordre, en lui traçant sans cesse des voies nouvelles. Son autorité auprès des hommes de théâtre et son ascendant sur le public furent immenses. En somme, M. Kerr remplissait le rôle de gardien devant le sanctuaire d'art dramatique et sa voix portait plus loin que celle de la critique allemande tout entière. Lui aussi, fut obligé de quitter l'Allemagne et il vit à présent à Paris — dénationalisé, mis au ban et sa fortune confisquée!

Une fois ces piliers renversés, je ne crois pas que le théâtre allemand puisse encore conserver la place qu'il occupait jusqu'à présent. Car il n'y a pas que M. Reinhardt qui ait quitté la scène berlinoise. Tous ceux qui ont un nom ont dû se retirer : M. Jessner, M. Barnowsky, M. Martin et tant d'autres, les authentiques représentants de l'art scénique allemand.

Quelle sera dorénavant la production littéraire de ce pays? Déjà la dernière décade, à quelques exceptions près, fut bien stérile. Jusqu'où ira la dégénérescence du drame allemand sous le régime actuel? Le seul grand écrivain républicain, dont la présence est encore tolérée dans le Troisième Reich, M. Gerhart Hauptmann, se trouve, avec ses soixante et onze ans, sur un sommet où les événements du jour ne peuvent plus l'atteindre, c'est-à-dire, que ceux-ci ne se reflèteront pas dans les œuvres qu'il écrira, comme le prouve d'ailleurs la dernière pièce qu'il vient d'achever. Mais les autres

auteurs? Cette tourmente, qui entraîne le peuple allemand, engendrera-t-elle une grande œuvre dramatique, raciste et hitlérienne, d'une force suffisante pour fixer la révolution nationaliste dans une forme durable? J'en doute. Je suis même convaincu du contraire, bien qu'il soit hasardeux de prophétiser, mais je pense au pays des Soviets et je le compare avec la Russie d'avant la révolution : je revois les admirables pièces de Tchékoff, de Tolstoï, de Gorki, d'Andréiev et je m'efforce en vain d'en trouver une seule, écrite depuis octobre 1917, qui ait exprimé avec vie et force l'âme révolutionnaire russe! Pourquoi cette stérilité étrange? Peut-être parce que les vrais dramaturges ne peuvent créer de grandes pièces que dans le calme, pareils en cela à cette jatte de lait à laquelle se comparaît Flaubert et qui ne produit de la crème que quand on la laisse tranquille. Une révolution de désespérés, avec des dramaturges mobilisés, dans le but de créer, en un laps de temps déterminé, un répertoire nouveau, n'a encore jamais produit de grandes œuvres. La haine *destructive* ne peut pas devenir *créatrice*, surtout quand elle n'est pas l'effet d'un enivrement momentané, mais qu'elle est prêchée froidement et étayée de théories qui n'ont rien à voir avec la politique, ni même avec aucun idéal social.

JOSEPH CHAPIRO

LE SALON DE L'EUROPE

RUE DE LA PAIX

Nous pouvons nous souvenir d'un temps, bien proche, six ou sept ans seulement, où rien ici-bas ne semblait assez beau, assez nouveau, assez archaïque, assez précieux, assez rare, assez considérable ni, par conséquent, assez coûteux pour les couturiers. Jamais leurs clientes des deux mondes n'étaient sorties de leurs salons si peu vêtues, et ne s'étaient montrées, les malheureuses (je parle pour certaines), aussi tondues, aussi ratiboisées de partout, attifées si misérablement de pauvres chemises, la jupe au-dessus des genoux, d'étoffes à la chaîne aussi fragile.

Pourtant, les couturiers n'avaient jamais avalé et répandu tant d'or. Leur nom courait sur les lèvres des commerçants, justement stupéfaits, de voir s'en aller par le monde une clientèle radieuse et si aisément dopée. Les femmes s'échappaient des salons d'essayage, à regret, comme celles qui se répandaient, j'imagine, sur le seuil du *Zouave Jacob*, au temps des grelots du Second Empire ou qui viennent reprendre force chez des thaumaturges, ignares, mais audacieux ou des Asiatiques dont le teint inégalement bis, la peau épaisse, le cheveu gras et la sclérotique jaune leur imposent si fréquemment la nostalgie aventureuse du péché.

Les pauvres femmes étaient piquées : une morphine, un anesthésiant particulier se mêlait au sang de leurs veines appauvries, car pour les contraindre sans doute à déployer et

dépenser moins d'étoffe, les couturiers leur avaient suggéré de maigrir. Le *fox-trot* dans les salons de tant de femmes osseuses, en chemise, ressemblait à la danse macabre. Picasso pouvait multiplier les fils de fer et les nègres des orchestres agrémenter leurs trémoussements de bruits secs qui semblaient causés par des tibias rassemblés en castagnettes, dans de funèbres sous-sols où des Slaves costumés en chambellans, pleuraient, dans des coupes sans cesse remplies à la faveur des ténèbres, la patrie perdue.

Dévêtues et décharnées, les femmes prodiguaient chez les couturiers un or invisible, inexplicablement et inépuisablement recueilli par des hommes enfiévrés et d'ailleurs insensibles, sur les marchés internationaux.

Les couturiers nouveaux avaient déserté la rue de la Paix, ils s'étaient vantés de s'affranchir de l'ancienne tutelle. Parmi eux s'en trouvaient d'ailleurs (*mais c'étaient des femmes*) qui avaient donné déjà, rue Cambon, faubourg Saint-Honoré ou avenue Montaigne, des preuves incontestables, inouïes de leur intelligence et de leur réussite.

La rue de la Paix avait perdu son éclat. Je songe à ces évolutions qui ne suivent, en réalité, que les fluctuations de mouvements qui dépassent de beaucoup l'imagination, l'entendement et la prescience même des couturiers et dont la mode ne subit si facilement tous les reflux que par la faiblesse des femmes.

Les femmes nous en voulaient d'ailleurs, depuis la guerre, de ne plus manifester assez de surprise devant leurs audaces vestimentaires et l'inégalable souplesse avec laquelle elles adoptent les suggestions destinées à les embellir. Mais, depuis le jour lointain où s'installèrent des couturiers et des modes, — qui les embellissent soi-disant toujours, — les femmes les plus disgraciées devraient être si resplendissantes qu'il serait temps, pour elles, de demeurer stables enfin, quelques jours ou quelques saisons.

Mais non. Jamais les modes n'avaient si vite passé et les femmes ne s'étaient autant acharnées à les suivre. Non pas pour nous, grand Dieu, qui ne nous débrouillons que malaisément dans ce chaos. Mais pour elles, pour elles seules, car le mot est osé, mais il n'est pas neuf, qui prétend que si les

femmes élégantes se dévêtent, en fin de compte, pour l'un de nous, elles s'*habillent*, en revanche, pour toutes les femmes.

Alors, en catimini, gauchement d'abord, naquirent, puis se multiplièrent les instituts de beauté.

Qu'on y prenne garde, ils font un tort considérable aux couturiers.

Les femmes y portent une partie de l'argent qu'elles n'ont jamais possédé, mais qu'elles savent si merveilleusement soustraire au capital des hommes qu'elles ont chargé de prendre soin d'elles. Plus les couturiers faisaient économie d'étoffe et nous montraient les femmes dévêtues, plus il s'imposait quand même qu'elles dussent avoir recours au masseur, à l'épileuse, à tous les pétrissements, les cataplasmes chauds ou froids, les onguents, les astringents et les fluides. Elles ont couru chez les électriciens, les chimistes, les altruistes rétribués, qui prenaient nom de *professeurs de beauté.*

Puis, elles se sont avisées de faire plus d'efforts encore et de travailler avec un professeur de culture physique sérieux. La mode du nudisme, les étés passés dans le midi de la France, ont aidé à cette rénovation. Toutes les jeunes femmes nagent, aujourd'hui. Elles font du ski dans la neige, j'en connais qui en font sur la mer. Les autres s'y préparent.

Voici la plus redoutable concurrence qui se soit jamais levée pour les couturiers! Bientôt ce que les femmes se mettront sur le dos ou ce qui cachera leurs jambes, ne comptera plus, mais le dos seul ou les jambes, et même et surtout aux yeux des autres femmes!

On ne cache plus, on ne voile plus, — on montre!

La couture, cet art si français, a reçu là le coup le plus rude qui lui eût jamais été porté. Que va-t-elle faire?

***

Je songe à ces déplacements imprévus des choses établies en longeant la rue de la Paix.

La rentrée à Paris nous permet, cette année, de goûter aux douceurs exceptionnelles de septembre. Nous ne sommes point revenus chassés par le mauvais temps, opprimés par les soirées

déjà longues, les après-midi qui meurent dans une sorte de funèbre et rougeoyante boucherie qui lève le cœur et, plus encore, qui lève l'âme. Nous sommes en septembre, à Paris, parce que septembre est beau et que nous avons bien pensé que le genre de personnes avec lesquelles il nous est le moins agréable de faire commerce resteraient cramponnées de tous leurs enfants à toutes les plages et aux villas et hôtels qu'elles remplissent de leur bruit. Lorsqu'il est beau, septembre est l'un des mois les plus agréables de Paris et je ne sais pourquoi il serait de bon ton de s'y éterniser en juillet, alors qu'il paraît vulgaire d'y revenir en septembre. Dès la première quinzaine de janvier, j'éprouve la furieuse envie de le quitter. Il m'est impossible de me boucher les narines à des printemps que je sens en avance, là-bas, — je sais où, — sur les flancs séculaires et immuables de la Méditerranée.

Ce septembre, je me plais à Paris, pour lui-même. Il est blond, comme le tabac d'Orient; l'azur argenté de son ciel vaut tous les bleus de l'Italie, que Corot a peints vers la vingt-cinquième année. C'est un Paris pour artistes, pour célibataires, pour dames seules, mais qui peuvent ne le rester qu'à leur convenance, un Paris pour intellectuels — et pour étrangers, ce qui, en somme, n'est pas tellement à dédaigner. Dans l'attrait qui nous pousse hors de chez nous, le plus souvent, n'est-ce pas autant l'espérance — soyons sincères — de rencontrer des êtres sinon neufs, du moins inconnus, tout autant que la perspective des galeries de musées luisantes, compartimentées comme des hypogées, numérotées comme des cellules et militairement gardées par de vieux hommes médaillés, coiffés de casquettes ridicules? Chefs-d'œuvre : l'hypogée, la prison et le compagnon en uniforme, et quasi ignorant, voilà votre sort!

Ce qui nous attire à Paris, en septembre, c'est la flânerie. Les Champs-Élysées, la rue de la Paix, quand approche la fin du jour, n'ont pas attendu, pour se parer de lumières, que le soleil se soit englouti dans la coupole du hideux Trocadéro. L'heure du chien et loup n'existe pas à Paris. Devant des horizons terrestres, des arbres et des feuilles mortes, la mer ardoisée, elle nous emplit d'angoisses, d'appréhensions, elle ouvre en nous des abîmes. Je la redoute. En hiver, la nuit est

venue sans que nous ayons assisté à cet inconvenant et funèbre déshabillage des soirs de septembre ou d'octobre. Ils ne nous font grâce de rien. Chaque coucher du jour se prolonge jusqu'à l'ensevelissement. Heureux ceux qui se sentent suffisamment vivants pour supporter ce spectacle. Il m'a toujours accablé.

***

Je flâne rue de la Paix. C'est l'instant de l'année, le seul où je me sente pour ce qu'on appelle « la mode » des faiblesses coupables qui vont loin.

En septembre, la rue de la Paix donne l'impression d'avoir été balayée, lessivée, razziée. Rien ne semble en apparence y subsister de la saison dernière. On y respire l'air de demain l'air de Paris, l'air féminin de toujours, des belles de jadis et des belles en formation, qui préparent derrière la vitre encore dépolie de l'adolescence, l'apparition d'une vénusté qui va sembler nouvelle.

Depuis un siècle ou bien près, la rue de la Paix a fourni au monde entier du satin chiffonné de différentes manières, du tulle plissé de façons variées et des caravanes de velours, de peluche, de fourrures plus ou moins véritables, de fleurs artificielles et de rubans. Les femmes ont été ou se sont crues belles, grâce à ce que créait, manipulait, remaniait la rue de la Paix, pour la grâce du monde civilisé, des dames, des demoiselles, des douairières et des filles de luxe. Aussi, la couture est-elle un métier dans lequel, comptant sur la coquetterie, la prodigalité, l'absence de calcul et le désir de la plupart des femmes de persévérer à être belles, les couturiers ont toujours gagné beaucoup d'argent.

Lorsque j'avais vingt ans j'ai passé là des heures interminables, blotti presque comme un petit chien parmi des coussins et des modèles nouveaux et si fanés déjà, à attendre. Quoi? A attendre qu'une resplendissante dame ou qu'une artiste dont nous trouvions qu'on ne disait jamais assez qu'elle était belle, eût terminé des essayages qui, à la vérité, ne prenaient jamais fin. Alors, je me suis senti des fatigues, j'éprouvai des courbatures qui ne m'ont peut-être pas aussi complète-

ment abattu après avoir atteint le sommet du Mont Blanc. Cependant, environnées des dépouilles de leurs essayages, dressées, souriantes, en dépit de la bleuâtre lassitude qui nuançait les paupières, au centre de ce champ de bataille dont les cadavres de dentelles et de crêpe georgette jonchaient le sol et s'étaient affalés, bras pendants et vides, croupes aplaties, sur les fauteuils, les chaises et l'arête cubiste des paravents, ces beautés demeuraient triomphantes, inassouvies et perdurables.

En compagnie de Boldini, d'Helleu, à la suite de qui je venais, comme l'étudiant inconnu derrière des maîtres célèbres, j'ai vu défiler des mannequins de vingt ans qui attendaient avec une patience fébrile et bornée l'amant sauveur qui ferait d'elles les égales de ces femmes qu'elles admiraient rarement et dont leur jeunesse dépistait cruellement et sournoisement les premières atteintes des coups que porte la Maturité à la Jeunesse.

***

Je passe devant l'ancienne maison Doucet. Tout me semble mort de ce passé et je n'évoque pas sans sourire, l'image consternante que nous offriraient aujourd'hui, au cœur de ces essayages savants et suprêmes, les créatures dont le sein ne demandait qu'à jaillir du corset, contre l'épaulette transparente ou enrubannée de la chemise et qui avaient gardé, traversé de mille épingles à tête de pierreries, leur chapeau attaché aux cheveux, aux boucles, aux frisons, d'où s'échappaient des avalanches d'épingles neige.

J'ai vu pénétrer là, dans de petits salons d'essayage, cravaté de bleu marine à pois, impeccable, en jaquette ou redingote grise, guêtres blanches, gilet blanc, cheveux blancs, barbe blanche, M. Jacques Doucet.

Moins d'apparat se marquait dans les robes qui sortaient des ateliers et des salons de M. Doucet que dans celles que produisaient M. Worth. Les robes de Doucet, du jour et du soir, faisaient moins *cortège*, moins *cour*. Alors, les femmes portaient des robes d'après-midi, il y en avait même de dîner,

qui se différenciaient de celles dites de soirée ou de bal, par un semblant de petites manches et un décolleté moins absolu. Doucet y régnait en maître. Elles offraient on ne sait quel air de demi-abandon élégant, que Worth ne se fût point permis. Elles usaient de tulle, de mousseline, de dentelles, elles évoquaient, dirons-nous, davantage les déesses de Nattier que les altèsses de Hyacinthe Rigaud. Elles finirent même par ne plus guère s'inspirer que du XVIIIe siècle.

C'est que M. Jacques Doucet était peu à peu devenu l'un des plus fameux collectionneurs de cette époque. Il portait une barbe blanche, jadis blonde, soignée, qu'il devait se flatter de trouver identique à celle du comte Greffulhe ou du comte d'Hinnisdal, pour ne citer que ceux-là. Il affectionnait les guêtres et les cravates à pois, les hauts-de-forme gris perle. C'était, en tous points, un gentleman, à la manière anglaise qui ne trompe point les Anglais. Certains vieux messieurs que l'on voyait à la terrasse, aujourd'hui disparue, de l'*Épatant*, à l'angle de la rue Boissy-d'Anglas et de l'avenue Gabriel, offraient, en moins épinglée, une tenue à peu près analogue. Mais M. Jacques Doucet ne faisait partie d'aucun cercle, — bien entendu. Il s'en consolait avec des nymphes de Clodion, qu'il faisait acheter par des courtiers à Henri Rochefort et des sanguines de Watteau et de Saint-Aubin ou des Hubert Robert et des Chardins, choisis avec un goût exquis, et des meubles aux bronzes ciselés par Gouthière ou quelque prédécesseur, sur lesquels il devait retrouver et palper — avec la sensibilité exaspérée des collectionneurs et celle des snobs qui, différente, n'est pas moins exaspérée, — les empreintes digitales d'une Mailly-Nesle ou d'une Lamballe. Peut-être même, comme Lauzun, rêvait-il plus haut

Son habitation de la rue de la Ville-l'Évêque était devenue, paraît-il, exiguë; il se fit construire un hôtel rue Spontini, avec un trop bel escalier. Les trop vastes et trop somptueux escaliers n'ont jamais porté chance. C'était l'époque où M. Boni de Castellane ayant mis ceux-ci à la mode, en faisait, un soir de fête, le centre de la maison et y mêlait, au son de l'orchestre dirigé par Danbé, sur des degrés de marbre chargés d'une livrée magnifique et poudrée, tout ce qui portait un titre en Europe.

L'escalier de M. Jacques Doucet n'était pas proportionné aux dimensions de son hôtel. On y trouvait une galerie, un vaste salon et un plus petit. Puis, une salle à manger minuscule.

Une sorte d'estrade surélevée de deux marches, terminait le grand salon, devant une bibliothèque remplie de reliures royales. Le bureau Régence, qui paradait là dans sa garniture de bronze ciselé et doré et qui avait appartenu à je ne sais quel grand seigneur, ne donnait certes pas l'impression qu'on y eût jamais pu tracer une ligne depuis longtemps. Le buvard portait des armes princières, l'encrier n'était que celui de M. de Choiseul, probablement, et l'on voyait figurer sur ce bureau resplendissant jusqu'à un sextant ou des compas ayant appartenu à ce qu'il pouvait y avoir de plus « gratin » à la Cour du roi Louis XV.

Un homme doit s'être armé d'une humilité sans égale pour destiner à son usage personnel un meuble dont il lui serait de toute évidence impossible de rien faire. Vais-je posséder dans mon salon le bureau d'un monarque et m'en aller écrire sur deux tréteaux, dans un réduit? M. Jacques Doucet énumérait la qualité de ses objets avec une négligence aimable, mais sans doute affectée, qui pouvait donner à certains l'impression de ce *bon vieux chic*, qui semblait peut-être encore du *chic*, avec M. Doucet, mais n'était, certainement, ni très *vieux*, ni tout à fait *bon*.

Lorsque la réunion de ces tables de la Régence, de ces consoles Louis XVI, de ces sièges portant les estampilles de Boulard, de Jacob, de J.-B. Lelarge ou Sené, fut au point, dans ses murs, qui n'étaient pas vieux et dans ses boiseries, qui étaient anciennes, M. Doucet, collectionneur, — songeant peut-être à son quasi-voisin de l'autre côté de l'avenue du Bois-de-Boulogne, M. Camille Groult, qui était à M. Doucet, ce qu'un grand personnage de Balzac peut être à un héros d'Octave Feuillet, — M. Jacques Doucet voulut faire les honneurs de sa maison.

M. Jean-Philippe Worth, lui, invitait des artistes, il les supposait parfois plus originaux que de raison, certes, mais il en restait là.

M. Jacques Doucet devait avoir, sinon plus d'ambition,

du moins plus d'aveuglement. Il ne croyait pas déraisonnable d'imaginer que les amateurs avec lesquels il frayait aux grandes ventes seraient ses hôtes familiers. Il en eut. Quelques-uns. D'autres, comme le marquis de Lubersac qui portait une barbe blanche, lui aussi, et qui avait une grande prédilection pour le XVIIIe siècle, se montrèrent récalcitrants. Quelques jours après avoir visité la collection (dans l'après-midi), M. de Lubersac répondit qu'il *serait* à la chasse, le jour que M. Doucet lui fixait pour un dîner. Ainsi de plusieurs chasses, pour plusieurs nouvelles convocations. De guerre lasse, pourtant, le marquis accepte la cinquième invitation. Avant le jour fixé, le hasard, un mauvais hasard, veut que M. Doucet et lui se rencontrent, — chez Georges Petit, probablement.

— Je suis ravi que vous soyez libre le 12 pour dîner, — dit M. Doucet, avec son bon vieux chic, et il ajoute, pour rester dans la note : — Si Madame de Lubersac veut bien me faire l'honneur de vous accompagner, j'en serais dans la joie.

— Mon cher M. Doucet, — riposte aussitôt M. de Lubersac, en regardant son interlocuteur d'un œil noir à travers le monocle, — Madame de Lubersac se fait habiller chez vous et il me serait parfaitement désagréable de la voir assise à votre table, après que, peut-être, dans l'après-midi même, vous auriez assisté à son essayage.

Les temps sont bien changés! Mais M. de Lubersac ne vint jamais dîner chez M. Doucet. Cette histoire, et quelques autres de même nature, firent que, pour montrer la fameuse collection — et que, tout de même, quelques dames y parussent, choisies dans un autre monde que celui du théâtre ou parmi les dames de qualité douteuse, dont il ne jugeait point sa demeure digne, — M. Doucet trouva ce compromis de « rester chez lui », pendant mai et juin, le *dimanche matin*, à partir de onze heures.

La forme était ingénieuse. C'était avant-guerre. Le tour matinal au Bois de Boulogne se maintenait encore. Je me souviens d'avoir assisté à l'un de ces *ricivimenti* matinaux. A l'arrivée, ma surprise fut grande de voir, flanquant les degrés du fameux escalier, une demi-douzaine et davantage dans la

galerie, de valets de pieds aux bas de soie rose, culotte courte, habit à la française, comme pour une soirée chez la duchesse de Doudeauville. Il ne manquait que la poudre. Les livrées n'avaient pas été commandées dans le but d'être exhibées le dimanche matin, mais il fallait les utiliser et donner à la maison cet air d'élégance dont M. Doucet rêvait, fût-ce à onze heures du matin.

Quelques dames se trouvaient là, jouant la surprise et qui laissaient bien entendre, en piaffant, qu'elles ne faisaient que passer.

En vain, le maître de la maison, guêtré de blanc, impeccable, leur faisait-il remarquer, non sans insistance, qu'il avait eu la hardiesse de placer ce lièvre, peint par Manet, entre deux Chardins. En vain soulignait-il à leur attention certain velours orangé (assorti à la nuance des sanguines de Watteau sous lesquelles il était placé) et dont il avait fait recouvrir une *marquise* — mais il n'y avait de marquises que parmi les sièges, hélas! — et aussi des bergères! En vain, les traînait-il jusqu'à la salle à manger, dont il leur faisait apprécier l'exiguïté tout intime, en leur offrant un verre de porto, et en ajoutant *qu'il ne recevait jamais à dîner*, — il semblait qu'elles fussent pressées de partir, dans la crainte, sans doute, que quelqu'un les trouvât là, par qui elles préféraient ne pas être vues.

M. Jacques Doucet, qui avait de la finesse et du goût, n'était point sans apercevoir cette sorte de vide pompeux et transi, ce courant d'air dans lequel se traînaient ses réceptions dominicales d'avant déjeuner, entre un magnifique paravent en laque de Coromandel et des consoles de choix. Il laissait déjà pressentir une évolution, car lorsqu'une visiteuse, par manière de s'intéresser à quelqu'un à qui l'on ne s'intéresse pas, lui demanda où se trouvaient ses appartements particuliers, dans cette somptueuse et élégante demeure, je l'entendis répondre, non sans une amertume qui exprimait les rancœurs du ratage mondain de sa vie de collectionneur :

— A l'étage supérieur. Et il ajouta, comme pour interdire, enfin, quelque partie de cette maison qu'il eût voulue pleine et où il parvenait si difficilement à obtenir l'ombre de quelques présences.

— Et, là, je me donne *le luxe* de n'avoir rien d'ancien et de pouvoir placer des photographies!

Sous une brume de nonchalance, le mot *luxe* roulait un flot amer. C'était une phrase qu'on n'eût entendue prononcer, en ce temps-là, ni par le marquis de Biron, ni par M. Camille Groult, ni par M. Rouard. C'est un art de savoir acclimater le *luxe* des photographies, parmi les œuvres d'art. N'y parviennent que ceux qui aiment la beauté et, se mouvant avec aisance dans le domaine de l'art, ne contraignent point leurs « trésors » à des préséances ou à ce qu'on appelle ce fameux *choix*, qui mène à l'isolement complet et au silence. Les objets aiment la vie. Si l'on pouvait les interroger, je suis bien certain qu'ils préféreraient nos demeures aux miroitantes et désertes galeries des musées, au détriment même de leur conservation et dussent-ils en retirer quelques ébréchures et amputations. M. Jacques Doucet avait ouvert un musée, au premier étage de sa maison, et dans lequel les gardiens étaient remplacés par des valets de pied aux bas de soie rosée. Mais, il se donnait le *luxe* de vivre à part, sous le toit, au milieu de photographies et de meubles neufs, probablement parce qu'il sentait instinctivement que le bureau de M. d'Argenson et le buvard de M. de Choiseul, n'étaient point faits pour lui.

Il vendit la collection, au milieu d'une presse jusqu'alors inusitée, chez Georges Petit, où il était si souvent venu. Il vendit la maison, il vendit tout. Alors, courut le bruit que M. Doucet souffrait d'un chagrin sentimental. Il s'en vint habiter avenue du Bois-de-Boulogne, au cinquième, dans la verdure, puis au seuil de la banlieue. Il épousa une vieille amie, qui semblait un Greuze ranimé, fonda une bibliothèque d'art merveilleuse et ne voulut plus entendre parler que de productions modernes. De Maurice Quentin de La Tour, il était passé, armes et bagages, à Modigliani. Mais il est permis d'affirmer que l'ombre de feu M. de Lubersac et l'essayage de Madame de Lubersac, née Chaumont-Quitry, ne furent point étrangers à ce troc subit, radical et un peu sot. Car, en somme, le véritable « goût » n'était pas plus de vivre dans un salon où madame du Barry se serait cru chez elle, que de traiter subitement Fragonard de vieille baderne, pour s'aller jeter tout brûlant, passé la soixantaine, sur les sièges cu-

bistes de Legrain et dans les bras pathétiques mais sordides d'Utrillo.

***

Plus loin que la maison Doucet, vers la place Vendôme, se trouve la maison Worth. Je vins là plusieurs fois, à la fin de la guerre, voir le maître de la maison, M. Jean-Philippe Worth, qui s'occupait des aveugles avec un dévouement et une inépuisable générosité.

M. Jean-Philippe Worth passait l'âge mûr, mais il aimait que son personnel continuât de l'appeler : M. Jean-Philippe. Il était le fils du créateur de la maison, et possédait de son père un grand portrait en pied, par Friant, placé dans son petit cabinet de travail, rue de la Paix, au ras du sol, droit sur un chevalet, — comme s'il était encore debout, de plain-pied avec la maison qu'il avait si longtemps dirigée.

Aux derniers jours du printemps de 1919, j'allai dîner chez lui, en compagnie de mon amie, Berthe Bady. J'étais curieux de voir cet hôtel du Champ-de-Mars, dont on louait les raffinements et dont j'avais entendu parler.

M. Jean-Philippe nous reçut à dîner avec une aimable simplicité. Il se lassait peu de s'entendre parler. Il aimait les arts, dans la personne de MM. Dagnan Bouveret et Friant et aussi de quelques autres. Il était devenu le Médicis de certains sculpteurs et graveurs. Les pièces de métal, les objets que l'on disait modernes, vingt ans plus tôt, emplissaient la demeure. Il était un peu disparate et pourtant très soucieux de ne pas manquer aux conventions établies. Il professait deux grandes admirations féminines, au théâtre, celles de madame Bartet et d'Éléonora Duse, dont il possédait maintes et émouvantes photographies. Quand il avait prononcé ces mots : « — Mon amie, madame Duse, disait que... » — « Madame Bartet voulait que... », il ne restait plus à l'auditeur qu'à s'incliner.

Sous sa direction, la maison créée par son père évoluait avec adresse. Il gardait la spécialité des robes décoratives aux somptueuses étoffes, pour quelques dames qui ne s'étaient pas désaffectionnées du velours frappé et des beaux satins, dont on disait qu'*ils tenaient debout*; mais essayait de fournir

aux plus récentes générations d'avant-guerre, des robes dessinées par George Barbier ou Lepape.

Bref, j'étais amusé de dîner avec ce personnage complexe, à facettes, intelligent et dont les témoignages de sa bonté pour les blessés nous avaient été fréquemment donnés.

Le noir dominait dans la maison et surtout dans la chambre à coucher. J'ai gardé un souvenir d'une grande tristesse de cette habitation d'un homme dont les artistes vantaient le raffinement et les femmes le goût. Ma mémoire n'a rien retenu qui m'eût particulièrement agréé dans cet encombrement, ce métal, ce noir d'ivoire et ces innovations déjà périmées.

M. « Jean-Philippe » est mort depuis et je ne sais ce qu'est devenue la maison du Champ-de-Mars. Mais le nom de Worth demeure attaché aux cinquante années d'élégances qui précédèrent le commencement de ce siècle ou presque. Toutes les souveraines et princesses royales, au temps où il y avait encore des trônes, ont été plus ou moins habillées par Worth, ce qui contribua à l'épanouissement de cette pléiade de couturiers parisiens qui donnaient à leur industrie sa suprématie dans le monde. La rue de la Paix, dont M. Worth était Altesse Sérénissime, représentait sans conteste, de New-York à Pétersbourg et même en poussant jusqu'à Yédo, — où les samouraïs émergeaient seulement d'une implacable féodalité, — les raffinements, la fleur et l'on peut dire aussi le *diamant* de la toilette d'une Européenne.

Que d'ampleur dans les jupes, dans la longueur des traînes; quel avantage donné au buste, quelle minceur obtenue de la taille! Le coiffeur accumulant sur la tête les nattes et les boucles, tordant savamment les cheveux sur la nuque, le joaillier ajoutait diadèmes et guirlandes d'étoiles. Les gants longs, l'éventail — et les hauts talons, — faisaient de la dame une sorte d'idole asiatique, que le peuple n'avait l'occasion d'apercevoir que rarement, descendant d'un coupé ou d'une victoria, ou dans une automobile électrique, fermée — un jour de printemps.

Sur l'autre versant du monde, aux antipodes de la rue de la Paix, les Japonaises hiératiques se préparaient à jeter aux orties, les socques et le kimono.

L'on racontait que M. Worth, le père de Jean-Philippe, une robe de bal terminée, et la dame à laquelle elle était destinée l'ayant revêtue, y jetait, d'un peu loin, des fleurs artificielles, que des ouvrières à l'affût épinglaient à l'instant, pour leur conserver, au vif, tout l'effet du naturel. Et la dame, pour rien au monde, n'eût osé toucher aux fleurs que M. Worth avait ainsi *jetées* sur sa traîne.

J'imagine que dans l'hôtel construit au Champ-de-Mars, selon ses goûts, M. Jean-Philippe, — élevé entre tant de traînes aristocratiques, et qui fréquentait sous des aspects familiers ou, en tous cas *réservés*, les belles dames, — rêvait en secret d'en voir quelques-unes gravir un soir l'escalier circulaire et mesuré, celui-là, créé par lui et les salles ornées de tant d'œuvres d'art et de toiles de ce peintre, — que Robert de Montesquiou, qui ne le prisait point, appelait : le *Bouveret*. Il se consolait, — sans peut-être même se rendre compte que ce n'était là qu'une consolation, — en accueillant avec la meilleure grâce et avec les élans du cœur, des artistes, des sculpteurs, peintres, graveurs, qui devenaient plus ou moins ses obligés et aux yeux desquels il se plaisait de penser qu'il ne devait pas être très éloigné de paraître quelqu'un de ces mécènes de la Renaissance italienne qui se reposaient de la guerre et de toutes sortes d'usures, au milieu des plats d'or et des portraits de leur maîtresse par Raphaël ou des statues préparées par Michel-Ange pour leur tombeau. Ces nuances se ressentaient mais n'étaient pas exprimées. Elles marquaient encore un large fossé qui emprisonnait d'un côté — et de l'autre — les « mondes » qu'il séparaient.

***

A l'angle de la rue Daunou et de la rue de la Paix, dans une de ces vieilles maisons qui ont connu les dames coiffées par madame Ode, Delphine Gay suivie de toute sa mère enturbannée ou Malibran qui fuyait la terreur paternelle et Marie Duplessis qui se parait de camélias sur des divans capitonnés et la jeune comtesse de Montijo qui rêvait d'être Impératrice et, plus tard, la comtesse de Castiglione qui rêvait de la

supplanter... Et les cocodettes et les dames des Tuileries et les dames du faubourg Saint-Germain... Et les traînes et les tournures... Et Marie Bashkirtseff, ce démon russe dans les paradis embrasés de la tuberculose et qui, en essayant chez Doucet, fait rouler entre le pouce et l'index, dans le fond d'une poche, deux gros diamants qu'elle vient de se faire acheter par sa mère et qui rêve d'un prince italien — et de gloire... Et Sarah Bernhardt, qui accuse sa maigreur en l'environnant de volants et de ruches, puis la Duse, que Worth drape à genoux, et Cécile Sorel qui fait vider tous les cartons par les essayeuses, Danaïdes de Montmartre qui ressemblent encore à la Diane blanchisseuse de Willette et déjà à la Léda que Bourdelle va peindre à fresque dans les escaliers du Théâtre des Champs-Élysées.

... A l'angle de la rue Daunou, je pénètre sous la porte d'un de ces immeubles anciens que leurs locataires modernisent tous les cinq ans, sans les rajeunir jamais. Je passe plusieurs paliers au plafond bas. Sur les portes, des plaques indiquent des firmes étrangères. Ainsi, probablement, dans chaque immeuble de la rue de la Paix, car le monde entier de la femme a fini par créer là une sorte de port (plus important que ceux de Liverpool ou de New-York), dans lequel venaient se ravitailler les transatlantiques de la mode et ces corvettes, ces yachts, que semblaient les beautés errantes, auxquelles la nature accorde dix ans de rayonnement et de perfections et qui s'en octroient quarante de plus (et davantage) grâce, précisément, à tout ce que la rue de la Paix leur fournissait.

Je monte voir une Parisienne que, ceux même qui ne l'ont jamais vue, appellent : Daisy Fellowes, sans y ajouter le titre de madame.

Daisy Fellowes, à Paris, à Londres, c'est... Daisy Fellowes.

Pour les femmes élégantes, il faut ressembler ou ne pas ressembler à Daisy Fellowes. Ce « *Fellose* » et ce « *Daisay* » composent un nom qui a des douceurs de vol d'hirondelles, d'ébrouement de colombe dans l'eau. C'est doux, c'est fluide, c'est inusité, c'est anglais et c'est international. Daisy, oh! Daisy... Daisy Fellowes. Et les gens pas très au courant et qui savent qu'il s'agit, non seulement d'une femme à la mode, la plus

à la mode des femmes, mais d'une dame et même d'une grande dame, disent *lady* Fellowes, Daisy, lady...

Daisy Fellowes. Avez-vous vu Daisy Fellowes? C'est un scandale! Elle est habillée comme...

Comme quoi?

Elle est ravissamment habillée.

Seulement, elle porte du satin lorsque les autres ont adopté le tulle et s'inspire de la casaque du jockey, alors que les couturières habillent de chemises leurs clientes.

Je suis donc venu voir Daisy Fellowes et, malgré moi, en gravissant l'escalier, en apercevant par les fenêtres les façades de Taponier ou de Maquet, je pense à ce fleuve, ce fleuve chargé de vivantes et de mortes qui s'écoule et s'est écoulé là, rue de la Paix, toutes ces jeunes à jamais vieilles et ces vieilles restées jeunes, ces moissons, ces saisons, ces printemps et ces fenaisons de mortes, à foison, à l'infini, qui ont cru à la vie et que d'ici, dans les pénombres du vieil escalier qui en a tant vu, je ne perçois pas dans l'atroce verdâtre nudité de la mort, son déchiquettement, mais vêtues de tout ce qui les fit belles, désirables, orgueilleuses. Et le nom n'a pourtant point cessé de chanter sur un autre plan, un autre palier de l'imagination : Daisy, *daisy*, *lady*... Daisy Fellowes!

Je vais mettre la main sur le bouton de la porte et je m'arrête. Je viens d'apercevoir à un thé, vers six heures de l'après-midi, vers la fin du printemps, cette même femme pénétrant à travers les salons aux fenêtres hautes ouvertes sur un vert jardin, chez les Étienne de Beaumont. Il y avait là, certes, bien des dames élégantes et jolies. « Lady » Daisy, Mrs. Fellows parut. Elle portait je ne sais quelle veste de barman de piqué blanc, à revers, je ne sais quels larges gants noirs, à crispins, des gants de mousquetaire, je ne sais quel petit chapeau de romanichel planté sur le front, et, sous le bras, je ne sais quel portefeuille de ministre, qui contenait sa trousse, tout simplement et, de chaque côté duquel passaient les extrémités d'une ombrelle minuscule. Et elle était chaussée, je n'ose dire de je ne sais quelles petites bottes, mais elle n'était chaussée comme personne, ceci est certain. Elle n'était que blanc et noir, elle semblait destinée à n'être point remarquée : elle fit explosion. En un quart d'heure, les femmes les

plus élégantes s'étaient éclipsées et, serrant du coude son large portefeuille d'où émergeait son ombrelle de cul-de-jatte, entre deux fenêtres, les boucles des cheveux noirs collées aux tempes, l'œil irrésistiblement bleu, elle ne semblait point apercevoir cette débandade, cette fuite, le départ de ces femmes qui se découvraient toutes, subitement, quelque obligation extrêmement urgente à remplir et qui avaient rendu, à peu de chose près, les vastes salons déserts...

Daisy... Daisy Fellowes.

Sur la porte je lis ces mots : *Harpers Bazar*. Je sonne et je tourne en même temps le bouton, je me trouve dans une salle d'attente-bureau. Des demoiselles écrivent à la machine; un jeune auteur de grand talent, René Crevel, attend, allongé sur un canapé.

— Je désirerais parler à madame Fellowes.

Ne me suis-je point trompé? Elle ne doit pas être là, sous ces plafonds bas, dans ces petites pièces qui ont connu madame Ode et la comtesse de Castiglione, dans ces bureaux américanisés.

Une porte s'ouvre à ma droite. Le sourire de René Crevel, assis dans l'angle du canapé d'attente semble soudain peint sur son visage par Tiepolo, la porte s'est ouverte davantage : Daisy Fellowes est là, elle-même, en chair et en os.

— Entrez!

C'est un bureau. Un vrai de vrai. Daisy. Une fenêtre, côté Daunou; une fenêtre, côté Paix.

Daisy.

— Asseyez-vous?

— Je l'ose.

Daisy Fellowes...

Christian Bérard a esquissé d'elle des silhouettes d'une étrange et bien féminine réalité dans le numéro de septembre du *Harpers Bazar*. C'est elle qui introduit des jeunes gens de talent et d'idées « avancées », comme Crevel et Bérard, dans la plus fameuse des revues américaines de la femme, dont elle est correspondante à Paris, directrice, depuis un mois, de tout ce qui concerne la mode en France. Fille du duc Decazes, princesse de Broglie, puis veuve, pendant la guerre, puis remariée à l'*Honorable* et brun et solide Reginald Fellowes,

possédant par sa mère, née Singer, sœur de la princesse Edmond de Polignac, une « situation personnelle » de premier ordre, voici, abeille du goût, volontaire et originale, installée dans un bureau, la plus moderne et la plus à la mode des dames de France.

C'est un ravissement de voir, au-dessus du bureau vulgaire à tiroirs et de ces accessoires commerciaux, les mains et les poignets de madame Fellowes. Il est vrai qu'elle s'est plu, par un de ces raffinements dont elle trouve chaque jour une manifestation nouvelle — comme Girardin rencontrait une idée, — ... qu'elle s'est plu à les dissimuler sous les quatre rangs de saphirs de bracelets de forme orientale qui lui surmontent le poignet d'une sorte de dos de coléoptère. Ces saphirs, elle en a fait une collection à Ceylan, pour les assortir, sans doute, à ses prunelles. Elle est vêtue de blanc, les murs ont été couverts d'un papier blanc, un grand divan anglais brun, sur lequel courent trois petits coussins luisants, l'un bleu, l'autre blanc, et rouge le dernier, forment l'ameublement. Elle remue à peine, elle parle peu, elle ne se défigure pas avec des exclamations. Elle sourit, les yeux vivent, elle est harmonie.

Ce printemps, la librairie Plon a publié, sous une couverture à la Tonny Johannot, un roman intitulé les *Filles du Diable*, par Daisy Fellowes. Ce romancier, c'est toujours mademoiselle Decazes, la princesse de Broglie, puis l'honorable Mrs. Reginald Fellowes, qui mariait l'une de ses filles, mademoiselle de Broglie, l'autre saison.

Daisy Fellowes ne pouvait marier une fille, qui semblait d'ailleurs sa sœur cadette, dans une paroisse quelconque, à Neuilly, par exemple, où elle habite. Elle s'avisa que les Broglie et les Decaze comptaient suffisamment de dignitaires et de maréchaux dans leur maison pour que le mariage pût avoir lieu, ainsi que des traditions l'autorisent, dans la chapelle des Invalides.

Pour se rendre à l'Esplanade, le cortège nuptial négligea l'automobile et recourut aux chevaux.

— Ce cortège était si bien ordonné, — m'a dit alors, Madame Fellowes, à mi-voix et sans faire un geste, — que si la moindre confusion s'était produite avant l'arrivée aux Inva-

lides, il eût fallu retourner à Neuilly et tout recommencer...

Avec quels soins avait-elle costumé en habits de satin la kyrielle d'enfants d'honneur! Ce fut très élégant, inusité. Et, comme on eût dit autrefois : « Nous ne reverrons plus çà! » Mais ce ne sont que de petits faits dans cette existence variée, radieuse, intelligente, voulue et imprévue. L'imprévu, Mrs. Fellowes le choie, elle le sertit dans l'or des jours et des soirs. Elle donnait l'autre hiver un bal costumé. Les invités, triés dans des milieux différents, s'attendaient à être reçus par une idole resplendissante de pierreries, coiffée de plumes telles que mademoiselle Mistinguett ou Gaby Deslys n'en ont jamais porté. Ils arrivèrent. Ils se reconnaissaient entre eux. Mais de maîtresse de maison, point, au milieu de cet assaut d'élégances, de cette furia d'originalité, de cette mise en scène brillante, internationale et si exclusivement parisienne. Elle était là, pourtant. Chacun l'eût pu reconnaître, mais ne s'en fût jamais avisé. Un châle noir sur les épaules, un tablier à la taille, les cheveux ramenés en oignon sur le crâne, une verrue à la face, elle tricotait, en silence, devant une porte, comme la dame du vestiaire de certains établissements, du vestiaire et des commodités.

... « Daisy! »

— Nous n'aimons pas les objets, — me dit-elle en passant au milieu d'une phrase, comme une déesse entre deux nuées.

Sur son bureau de chef-comptable, je vois dans le *Harpers Bazar*, sa photographie par le baron de Meyer, dans la salle à manger de verre de Neuilly. Point de bibelots de salon, en effet. Mais le souci du décor. Et la ligne, la dernière ligne si l'on peut dire : un trait.

Mais les accessoires de toilette sont parfois imprévus. J'avais l'honneur et le plaisir — c'en est un que je préfère à infiniment d'autres, — de dîner auprès de Mrs. Fellowes, récemment. Elle portait sur les épaules, une sorte d'immense collerette faite de plumes d'oiseaux bleus, aiguës, toutes raides. Elles me lacéraient les oreilles, elles s'offraient à mes lèvres, dès que je tournais la tête. Celle qui arborait ce ravissant gorgerin ne semblait rien remarquer, peut-être ne remarquait-elle rien, en effet. Pourtant, j'aurais peine à le supposer, car elle voit tout. Mais elle inaugurait cette parure, — gênante

pour le dîner — et n'était pas fâchée de montrer aux beautés de choix qui entouraient la table, qu'elle savait, pour être nouvelle, étrange, imprévue, imposer des sacrifices, même à ses voisins.

***

Devant ce culte compliqué, savant et personnel d'un retour à la simplicité que rend avec tant de soins l'*Honorable Mrs. Reginald Fellowes* à tout ce qui l'environne, pourquoi donc ai-je pensé, soudain, à la toile triomphante de l'Exposition Renoir, vue tout à l'heure encore, à l'Orangerie des Tuileries : *la Loge*? C'est désormais, l'une des toiles les plus somptueuses que l'on puisse voir, elle rejoint Titien. Auprès d'elle, les meilleurs Boldini paraissent quasiment pauvres, d'une élégance internationale voyante et de couturiers chers. *Luxe, calme, volupté,* Baudelaire semble avoir pensé à *la Loge* ou l'avoir prévue, en assemblant ces adjectifs métalliques et suaves.

Pourtant, la dame qui pose là n'est qu'un modèle, Nini, dite *Gueule de Raie*. Oui, je le sais, c'est une atroce expression. Nini est pauvre, autant que Renoir et que le frère de celui-ci, qui tient le rôle de l'homme en habit noir et lorgne vers d'autres loges et qui ne porte peut-être qu'un habit loué chez le fripier. Ce couple pose dans un atelier misérable, où le poêle reste obscur et froid. Une misère angoissante enfante le chef-d'œuvre. Le fragment d'hermine qui donne tant de chaleur à la toilette n'est qu'un morceau. Quant au corsage noir et blanc, d'où vient-il, qu'est-il? Et la fleur, qui n'est même pas une rose!

Pourtant, cette toile réalisée dans de telles conditions, peinte au milieu de découragements et dans quelle ardeur, quel amour, quelle furie — et quelle minutie, avec ces demi-teintes nacrées du visage, ce regard perdu, — cette toile, peinte dans un pauvre atelier par un pauvre garçon qui n'avait jamais fréquenté le monde, s'en va offrir au-devant des siècles, la perfection de l'image brillante d'un temps, de l'élégance d'une époque, d'une société. Il y aurait là de quoi frémir, en songeant au mensonge probable de tant d'autres chefs-d'œuvre, sur lesquels les historiens et les psychologues ont

assis certaines études qui font autorité. C'est le « beau mensonge » de l'art.

J'y pense, en regardant par quel travail opposé Mrs. Reginald Fellowes parvient à créer si parfaitement le sentiment de l'élégance. La frange de grains d'émeraudes qui forme, sous les diamants de ses bracelets jumeaux, une ligne verte à son poignet, sa main gracieuse, minuscule et fermée, me font voir la main fermée, petite et troublante de Nini, qui gantée de blanc tient dans *la Loge*, la jumelle d'or — probablement achetée d'occasion, cuivre ou argent doré, chez une revendeuse. Toutes deux s'affrontent en moi, l'aristocrate et la fille de la rue, la grande dame, la princesse Daisy de Broglie qui offrit à ses amis, quelques mois avant la guerre, le bal des Pierreries, et Nini, dite Gueule de Raie, au teint de boutons de rose qui va se gercer avant de s'épanouir et que la grâce, le démon, le génie d'un peintre ignoré encore et déjà combattu vont placer au sommet du monde de l'art, comme Venise au cœur des plafonds et des apothéoses du Véronèse.

***

J'ai passé tout le mois de juillet et le début d'août à Paris, afin de voir les modèles chez les couturiers. Il y a des choses ravissantes, — dit Mrs. Fellowes, en me citant des références (des noms anciens déjà, des noms nouveaux).

Ce que Mrs. Fellowes ne dit pas, c'est qu'elle arrive chez les couturiers suivie d'un cortège, d'une cour de peintres, d'écrivains, d'artistes, qu'elle choisit, conseille, impose, comme une souveraine : Catherine Cornaro, chez Chanel ou Louise Boulanger.

Le soleil fait mûrir sur les espaliers des maisons qui nous font vis-à-vis, rue de la Paix, les grappes de lettres dorées. Quel beau, quel charmant, quel livre étourdissant, on pourrait écrire : *Rue de la Paix*. Créateurs, vendeuses, essayeuses, chiffonneurs, mannequins, acheteuses, que de poussière remue un volant de tulle! Reboux et Cartier : desséchants edens qu'un brûlant sirocco n'a cessé de traverser. Je revois des Danaïdes radieuses et phtisiques, amoureuses et cupides,

comme le sont à vingt ans les Parisiennes qui dépensent trois fois au moins plus qu'elles n'ont, je revois les danaïdes penchées sur des cartons, pour en sortir une rose de Lespiaut que Cécile Sorel, en fin de compte, laissera tomber sans l'avoir piquée sous son sein.

Et Croizette? Comment était-elle, cette laide éblouissante?

Et Marie-Louise Marsy, cette éblouissante belle, qui déchirait des ongles et des dents la vie? Et ce fantôme brun et livide, Wanda de Boncza, qui meurt en un instant d'une crise d'appendicite, au milieu de cinq amants et de dix millions de meubles de choix.

Madame la comtesse Edmond de Pourtalès est venue de la rue Tronchet, choisir la toilette dans laquelle elle va poser pour Carolus Duran. Et, déjà, voici la duchesse de Marlborough, née Vanderbilt, qui hésite entre deux robes pour le portrait que va peindre Boldini.

Et les grandes-duchesses de Russie et les duchesses de Balmoral (et de Baltimore). Les poufs de plumes et les poufs de velours, à l'instar des cours. Une incroyable renaissance de la Royauté erre sur la rue de la Paix, vers 1875 à 80. A quoi tient le sort de la Monarchie? A un drapeau blanc. Si M. le comte de Chambord se fût adressé à M. Doucet, celui-ci lui eût échantillonné un bleu et un rouge si doux qu'ils eussent fraternisé, comme au corsage des dames que peignit Chaplin.

***

... L'Honorable Mrs. Fellowes donne à une dactylo quelques indications, par-dessus le meuble plat, volontairement couvert de ses accessoires hideux, qu'on dit *de bureau*. Mais pourquoi, tandis que j'observe cette femme fortunée, intelligente, qui écrivit ces remarquables et surprenantes *Filles du Diable*, et qui veut s'occuper, travailler, vivre, — pourquoi en regardant la dactylo et en apercevant l'autre côté de la rue, revois-je, au premier jour d'août 1914, la jeune princesse de Broglie, l'arrière-petite-fille du ministre de Louis XVIII, et la rue de la Paix?

Aux fenêtres, les appuis s'étaient subitement chargés de

drapeaux, ce jour-là, et, dans un rapprochement immédiat, complet, épaules à épaules, vendeuses, clientes, mannequins, petites mains, se penchaient entre les plis de l'étamine tricolore, bras tendus, un mouchoir aux doigts. Les roses jetées dans la rue semblaient jaillir des lèvres de ces femmes, comme celles que Botticelli peint au visage du Printemps. Des cris et des larmes les accompagnaient, qui n'étaient ni de Sarah Bernhardt ni de la Duse. Des femmes électrisées, frémissantes, rien que des femmes, regardaient passer, avec amour, dans l'ombre rigide de la colonne Vendôme, des hommes qui s'en allaient, après avoir ramassé leurs roses, un sac à l'épaule, chercher un train vers l'Est, en chantant.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

La Jeunesse cléricale d'Ernest Renan, Saint-Sulpice, I, par **Jean Pommier** (*Belles Lettres*).

La grande crise de la vie d'Ernest Renan, cette crise qui, à vingt-deux ans, lui fit quitter le séminaire pour la vie laïque, nous ne la connaissions que depuis 1892, et par Renan lui-même, qui l'a magnifiquement contée, dans ses grands traits, en cinquante pages des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*; et c'était aux *Souvenirs* que les biographes de Renan se reportaient jusqu'à présent, comme à une source unique.

Or l'histoire de cette période décisive vient d'être non seulement renouvelée, mais comme ressuscitée dans ses détails d'une étonnante façon. M. Jean Pommier a su le premier, en effet, utiliser complètement les papiers de jeunesse de Renan, conservés à la Bibliothèque Nationale; ce sont des lettres, d'abord, à sa mère, à sa sœur, à ses amis de Tréguier, puis des notes de cours, des rédactions, des réflexions intimes, souvent fort mal classés, et qu'il a fallu ordonner les uns par rapport aux autres, et placer correctement sur l'échelle du temps; travail considérable et minutieux de critique, et qui s'égale assurément aux exercices les plus ardus de médiévistes, travail nécessaire aussi, puisqu'il permettait de jalonner le déroulement de l'évolution intellectuelle et morale de Renan.

Ce premier volume a pour objet les douze mois de l'année scolaire 1843-1844. L'ancien élève de Saint-Nicolas du Chardonnet a passé deux ans à Issy, annexe du séminaire Saint-Sulpice, où il a fait surtout de la philosophie; et il entre au grand séminaire le 12 octobre. plein d'admiration pour la régularité du bâtiment, son élégance, les savantes combinaisons de sa distribution, la propreté et la commodité de sa chambre, au quatrième, sur la rue du Pot-de-Fer, avec ses deux armoires et une « cheminée à la prussienne d'une construction très ingénieuse »; très sensible aussi au ton général de la maison, et au régime, « plus large et plus général » que celui d'Issy. Cette année n'est pas encore l'année des déchirements et des doutes, qui marqueront, jusqu'à la décision finale du 6 octobre 1845, toute l'année scolaire suivante. C'est une période de flot étale, où « les forces du passé et celles de l'avenir semblent se compenser, les unes régissant la conduite et les gestes, les autres préparant sourdement les pensées. » Pendant cette année, il découvre et la théologie et l'hébreu, et l'on voit comment cette nourriture intellectuelle va le

révéler à lui-même et déclencher en lui une avidité de connaissances irrépressible; pendant cette année, il reçoit la tonsure, puis les ordres mineurs, et il semble se vouer définitivement à la vie cléricale; mais l'on voit apparaître toutes les incertitudes d'une vocation mal assurée.

Chapitre après chapitre, nous suivons avec Renan les divers cours professés au Séminaire. Voici la théologie dogmatique, avec M. Philpin, et ses principaux traités : notamment le traité de la Religion et le traité de l'Église, qui l'occupe plusieurs mois; puis, enseignés parallèlement par M. Icard, le futur supérieur général, la théologie morale, avec le traité des Actes humains, le traité des Lois, le traité de la Conscience, le traité des Péchés, et, dans le traité du Décalogue, les trois premiers commandements. Le « petit cours » d'histoire sainte initie le jeune séminariste aux problèmes soulevés par l'étude du Nouveau Testament : il est consacré, cette année-là, aux épîtres pauliniennes et à l'Apocalypse. L'Hébreu enfin est enseignée brillamment par M. Le Hir, dont il est parlé avec tant d'éloges dans les *Souvenirs* et que M. Pommier ramène à un rang plus modeste.

Renan découvre par lui non seulement la philologie hébraïque, mais la grammaire comparée, et bientôt, de janvier à juillet 1844, l'exégèse et toutes les difficultés de la critique de texte, puis les problèmes que soulève l'apologétique, et ce qui concerne notamment la révélation, les prophéties et l'authenticité du Pentateuque.

Chacun de ces cours est reconstitué d'après les notes. Mais la réaction personnelle de Renan est précisée d'après les rédactions qu'il a faites sur ses notes (ainsi sa dissertation sur le Péché originel, qui, comparée aux notes, laisse voir chez lui plus de réserve que chez son maître au sujet de certains miracles), d'après ses lectures (et les livres qu'il a lus alors sont analysés, ainsi la *Chrestomathie hébraïque* de l'abbé Glaire, la *Philosophie de Lyon*, à la reliure si fatiguée, ou la *Théologie*, achetée d'occasion pour 8 francs, et qu'il semble avoir peu pratiqués); d'après ses lettres également, à Liart, son ancien condisciple, et à sa sœur Henriette, — plus qu'à sa mère, qu'il ne veut pas inquiéter de ses soucis et de ses scrupules.

Sans doute ce sont là chapitres austères. Comme le dit M. Pommier, « la théologie n'est pas susceptible d'ornements égayés ». Il lui faut se plier à la nature du sujet. Ce n'est pas la faute de l'auteur, ajoute-t-il, « si Renan, à vingt ans, n'a pas écrit l'ode sur *la Nymphe de la Seine, le Bain d'une dame romaine*, ou l'*Andalouse* ». Au reste, si le grand public du XXe siècle est moins familier que celui du XVIIe et du XVIIIe siècles avec les questions de théologie et de dogmatique, il y aura toujours de bons esprits que passionneront l'histoire d'une for-

mation et qui, pour cela, goûteront ces pages d'une richesse presque excessive et d'une précision implacable. Ce serait faire preuve d'un pessimisme bien noir que de déclarer qu'une telle matière ne peut concerner, en 1933, que les candidats possibles à une chaire de l'histoire du catholicisme en Sorbonne ou au Collège de France.

D'ailleurs ces analyses, si sévères soient-elles, dépassent de beaucoup le cas Renan. Elles forment d'abord un tableau strictement exact de l'enseignement dans le premier des grands séminaires de France sous le règne de Louis-Philippe; et l'on ne peut qu'admirer la hauteur de l'enseignement qui y était donné, alors que l'École Normale, absorbée déjà par la préparation de l'agrégation, débouché professionnel obligatoire, n'accédait pas encore à la grande culture scientifique, et que les facultés des lettres n'étaient que des athénées pour oisifs cultivés. Entre les murs sévères l'air du dehors pénètre, et les échos des grands débats qui passionnent l'opinion : la guerre entre les Jésuites et l'Université a repris; l'anticléricalisme renait, les Chambres préparent une loi sur l'enseignement. Et Saint-Sulpice, par la voix de ses professeurs, donne son avis sur le serment politique, sur l'infaillibilité du pape, sur l'Immaculée Conception, l'introduction du bréviaire romain. L'ébranlement politique se prolonge même jusqu'à Tréguier, et pendant ses vacances, Renan peut suivre les rigueurs de l'autorité administrative contre le petit séminaire, curieux épisode jusqu'alors inconnu, de la lutte de l'enseignement public contre l'enseignement libre.

Comment Renan s'adapte-t-il à cette vie nouvelle? Ce qui frappe chez lui tout d'abord, c'est ce besoin renforcé de lecture, de méditation, de fièvre intellectuelle solitaire, qui l'immobilisait autrefois de si longues heures, une couverture aux genoux, sous les charmilles d'Issy, et qui le renferme si longtemps dans sa cellule. Tout ce qui le trouble dans l'exécution de son plan de travail, tout ce qui l'empêche de satisfaire à sa fringale de connaissances l'impatiente, même lorsqu'il s'agit d'exercices religieux. Aussi quelle activité cérébrale exceptionnelle, et comme on le sent sous l'emprise unique de l'esprit, « une force à laquelle on doit laisser libre cours, et dont la direction est quasi imprévisible! » Il est à ce point dominé par elle, que ses engagements religieux eux-mêmes, il ne les regarde que comme une sorte de consécration à la vie intellectuelle. « J'envisagerai la tonsure comme le dépouillement de tout superflu pour m'attacher à la seule vérité », et, après la tonsure, après une longue prière à la Vierge, il écrit cette résolution prophétique : « Je me garderai de gêner en rien la marche de mon esprit, le laissant faire son chemin, comme ses développements successifs l'amèneront. » Non seulement, ainsi que ses condisciples, il rédige ses cours et entreprend les lectures

qui les complètent. Mais il compose des travaux supplémentaires, il complète ses études philosophiques et se forme un système personnel, déjà d'une singulière objectivité. Il rédige des *Observations et faits psychologiques*, des *Recherches psychologiques sur les Scrupules*, puis deux études, l'une sur le sermon de Bossuet sur l'unité de l'Église, l'autre, un *Recueil de prophéties appliquées par les auteurs du Nouveau Testament*. Mais surtout il s'adonne à l'étude de l'hébreu avec un tel succès, qu'en neuf mois il est en pleine possession de la grammaire, qu'il est en mesure, pendant le mois de septembre, d'adresser à un ami deux poèmes hébraïques, qu'il poursuit chez lui un travail critique sur les Psaumes, et qu'il paraît dès lors à ses maîtres comme un successeur possible de M. Le Hir.

Si en effet une vocation semblait se dessiner en lui, c'était celle du professorat et de l'érudition, beaucoup plus que celle du sacerdoce. Peu de spiritualité; les retraites l'ennuient, car elles lui font perdre du temps; ce n'est que par contrainte et devoir qu'il fait, et mal, le catéchisme de persévérance à la paroisse. Il a la plus vive aversion pour le ministère pastoral : « contrainte de l'autorité, monotonie liturgique, occupations fastidieuses, éparpillement mondain, tout lui était profondément antipathique ». Il ne prend la tonsure qu'après de vives hésitations. Ce qu'il attend de l'Église, de ses maîtres, qui le sentent, c'est une carrière sûre, où il puisse travailler, ayant près de lui sa mère et sa sœur, pour qui il n'éprouve, malgré ses vœux prochains, aucun détachement. Il rêve d'un poste à l'École normale catholique que Mgr Affre projetait de fonder.

Dès lors, la crise qu'il va subir l'année suivante prend un tout autre caractère que celui que nous croyions lui connaître : rien d'analogue à celle qui tourmenta pendant de longues années l'abbé Loisy : que l'on se reporte à ses *Mémoires*, et que l'on voie ses expériences mystiques, sa pratique du ministère, et la prédication, des enfants à instruire, et le côté affectif de sa vie religieuse. Chez le séminariste breton, au contraire, une atmosphère tout intellectuelle, d'un dessèchement algébrique, le déroulement fatal de ses recherches, contrebalancé par l'ennui de changer de profession, la douleur de peiner sa mère, — et tout est consommé en dix mois. C'est ce que retracera la deuxième partie de ce travail magistral, dont les pages si savantes s'animent parfois de passion contenue, d'âpres soucis et d'invectives réprimées.

Myopie, par **Gévé Kenf** (*Figuière*).

Des croquis, de tout petits morceaux d'une page, de deux au plus; du Jules Renard, pense-t-on d'abord, mais moins direct, moins desséché, du Vallès sans amertume, mais du Morand aussi, par la

drôlerie, l'imprévu. La façon moderne de voir, de peindre, cette volonté d'oublier la traduction intellectuelle de l'objet perçu, pour ne garder que la sensation première, toute brute, non interprétée, c'est le secret, depuis les Goncourt, des couleurs si vives de toute une lignée de prosateurs; cela devient chez les uns une façon naturelle de sentir, un rajeunissement de la vision; cela peut aussi devenir un tic agaçant, un procédé; cela tourne souvent au jeu d'esprit et à la transposition précieuse. Il y avait de tout cela, qualités et défauts également, dans le premier livre de Madame Gévé Kenf, *Rétro-pédalage*, notes féroces sur une petite ville où l'auteur a dû trop longtemps s'ennuyer. Elle a fait mieux dans *Myopie* : cette manière, qui habitue à voir, à sentir comme les tout petits enfants, qui s'étonnent de leurs sensations toutes fraîches et qui ne les comprennent pas encore, elle l'a appliquée précisément, ici, à décrire la vie de ses deux jeunes enfants; ces tableautins, ces détails démesurément grossis, c'est le monde extérieur qu'ils découvrent, la maison, le jardin, les insectes, les fleurs, la cuisinière qui fait tartes et confitures, le garde-manger glacial plein de trésors interdits, la nourrice alsacienne racontant l'histoire de « la betitt Chabron rouch »; le jardinier, la 40 HP familiale, d'où, lorsqu'on revient dans la nuit éclairée par les phares, ce que l'on aperçoit paraît si bizarre : « tous les arbres sont des bouleaux blancs; poissons fuyants, ils glissent, ventres blafards, dos obscurs ». Atmosphère de bonheur tranquille, où une jeune mère très gâtée a tous les loisirs désirables pour voir jouer et grandir Nicole et Bernard, les observer par le menu, et si bien qu'elle s'identifie à eux, et que lorsque Bernard — un an — mord pour se délasser la toile cirée de sa voiture, elle en sent le goût étrange; et où ses seuls regrets, « jalousie ridicule », sont de laisser Nicole s'endormir sans elle dans la nursery sombre, et de ne pas être « une de ces pauvres femmes qui dorment avec toute leur famille mêlée dans leurs bras ». C'est l'originalité du livre, et sa réussite, que cette description de l'enfance heureuse et de la joie maternelle, — non pas dans les couleurs fades, et avec ces intentions moralisantes qui ont gâché le sujet, l'ont rendu redoutable en rebutant le lecteur, mais avec gaieté, ironie, jeunesse, et — contraste savoureux, — une langue qui semblait réservée aux rancunes de Poil de Carotte ou aux plaisirs faisandés des nuits internationales.

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Ni les événements, ni les rumeurs de l'extérieur ne parviennent plus à émouvoir la Bourse. Elle a conservé une totale indifférence, ces jours derniers, devant la reprise des conversations internationales aussi bien que devant la nouvelle chute des devises américaine et anglaise. Le volume des transactions quotidiennes est si modeste, depuis plusieurs mois, qu'il ne peut guère s'amenuiser davantage, à moins de tomber au néant.

Cependant on a eu l'agréable surprise de voir, dès le début de cette quinzaine, l'important groupe de nos Rentes françaises sinon s'achalander activement, du moins se raffermir. Depuis un an — c'était, l'an dernier, l'époque de la Conversion — les cours ont baissé de 15 à 20 p. 100. C'est évidemment beaucoup, et peut-être excessif. La faute en est, surtout, à l'impuissance, marquée jusqu'ici, de résorber le déficit budgétaire et, sans doute aussi, au marasme général et persistant du marché. Une certaine spéculation est tentée de jouer actuellement le rétablissement du bon ordre dans le budget. Nous ne tarderons plus longtemps à voir si cette éventualité est susceptible de se réaliser.

En attendant, les autres éléments qui pourraient contribuer à sortir la Bourse de Paris de sa léthargie sont encore si ténus qu'ils demeurent inopérants.

On attache pourtant, non sans raison, une réelle importance à la décision que vient de prendre le Ministre des Finances de desserrer les entraves que la loi de 1916 opposait à l'introduction des valeurs étrangères. La mesure, souhaitée depuis longtemps, pourra être excellente pour le rajeunissement, pour la revivification de notre Cote des valeurs. Il s'agira, toutefois, d'en faire un bon usage; on peut encore, à cet égard, maintenir quelques reserves.

En effet, par une curieuse coïncidence, le jour même où la nouvelle législation est entrée en vigueur, on a introduit sur notre marché la Roan Antelope *(admise sous l'ancien régime) dans des conditions telles qu'il semble que l'on eût pu, sans grand*

peine, trouver mieux. Son patronage, sans conteste, est puissant et il se peut que cette mine de cuivre rhodésienne dispose d'un vaste gisement exploitable dans des conditions avantageuses.

Mais on ne connaît d'elle, jusqu'ici, que peu de chose, sinon que sans avoir encore de passé, elle prodigue déjà les promesses. Il eût été pour le moins désirable que ses comptes de l'exercice 1932-1933, le premier comportant une exploitation normale, fussent connus avant l'introduction.

On a néanmoins cru pouvoir lancer ce titre sur notre marché au cours de 126 francs (le double de ce que l'on cotait à Londres il y a quelques mois), ce qui représente déjà une prime de quelque 600 millions sur un nominal de 115 millions environ. Notre Bourse a tant souffert d'exagérations de ce calibre qu'il est infiniment désirable qu'on les lui évite dans l'avenir, sinon on aurait vite fait de l'anéantir.

L'avertissement n'est pas inutile au moment où l'on songe à orienter vers la Bourse d'autres mines étrangères. Certes, parmi celles-ci, on en peut trouver d'excellentes, auxquelles nos capitaux auront assurément avantage à s'intéresser. Point ne sera besoin, je l'ai déjà dit, d'aller les découvrir aux antipodes. En Europe même, notamment en Yougoslavie, il y a des mines produisant du cuivre et de l'or qui sont connues, qui sont prospères et productives. Ne vaut-il pas mieux, en pareille matière, des résultats précis et positifs plutôt que des promesses, si alléchantes qu'elles paraissent? Je pense que la majorité de mes lecteurs seront de cet avis.

Impressionnée par la faiblesse de la livre dans le sillage des nouvelles défaillances du dollar, la Bourse de Londres a perdu un peu de son allant. Néanmoins divers groupes, notamment celui des mines d'or, retient toujours l'attention des capitaux. Les achats de l'étranger ne se ralentissent guère, continuant de trouver un encouragement dans les substantiels bénéfices qu'ils y ont recueillis depuis une dizaine de mois.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne Paris, 8e.